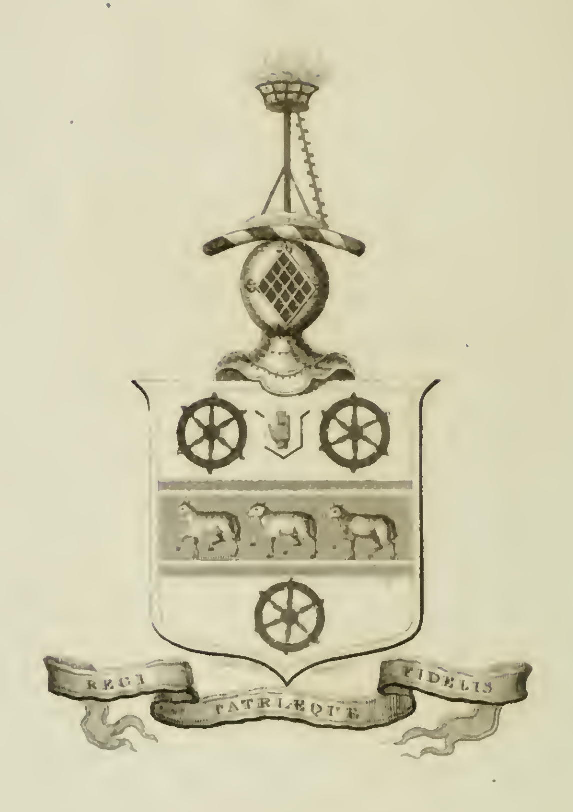
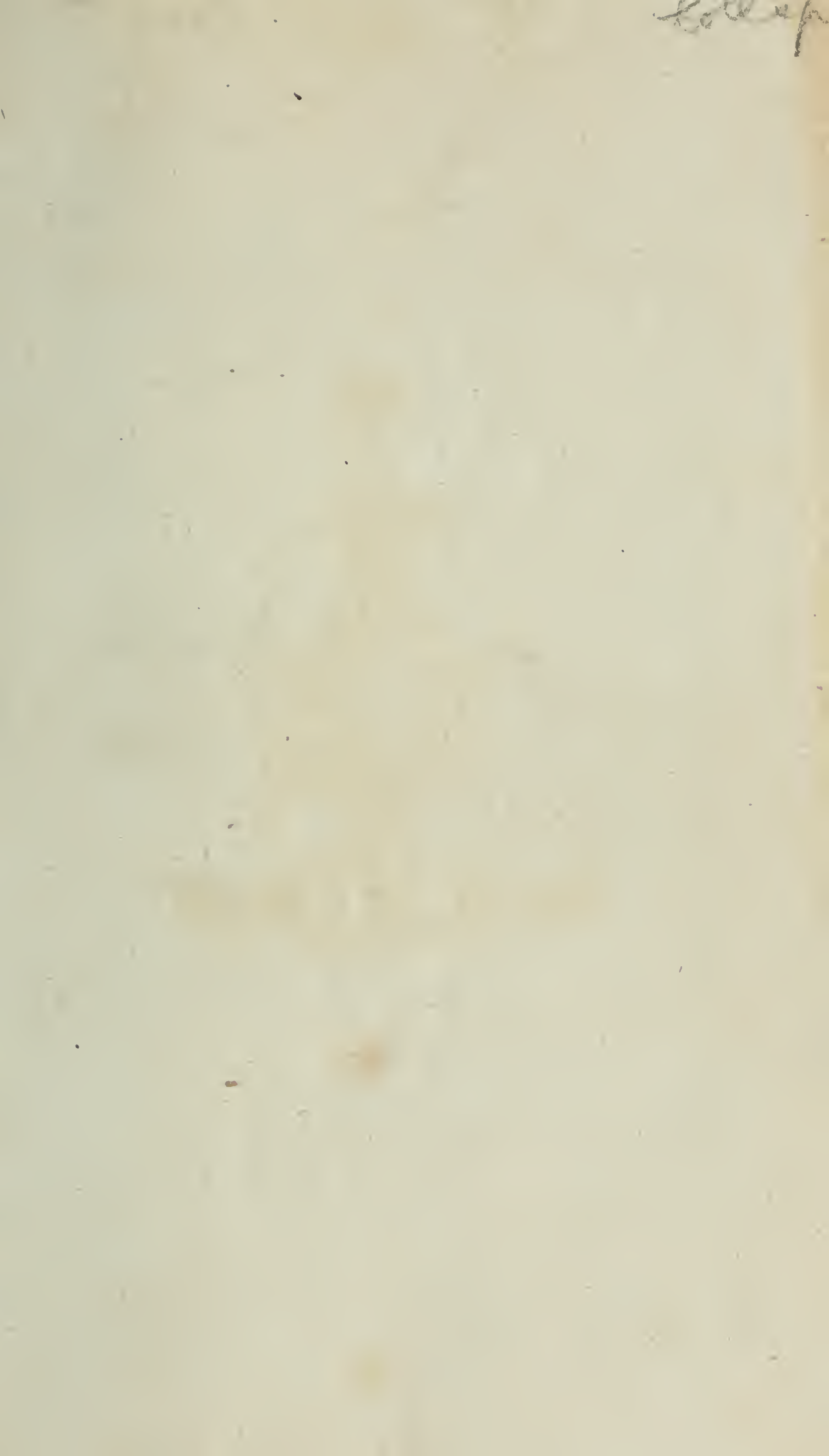
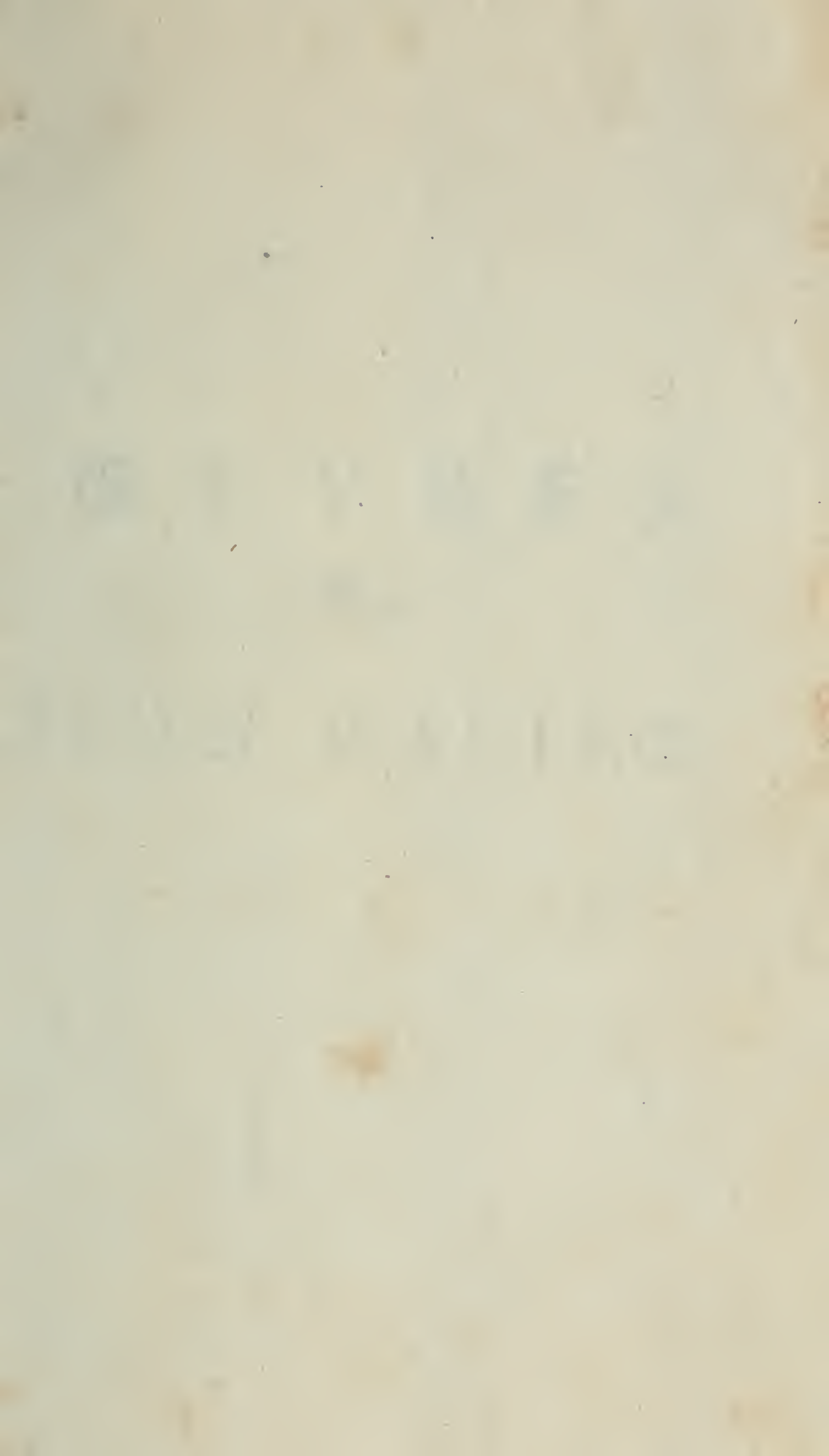
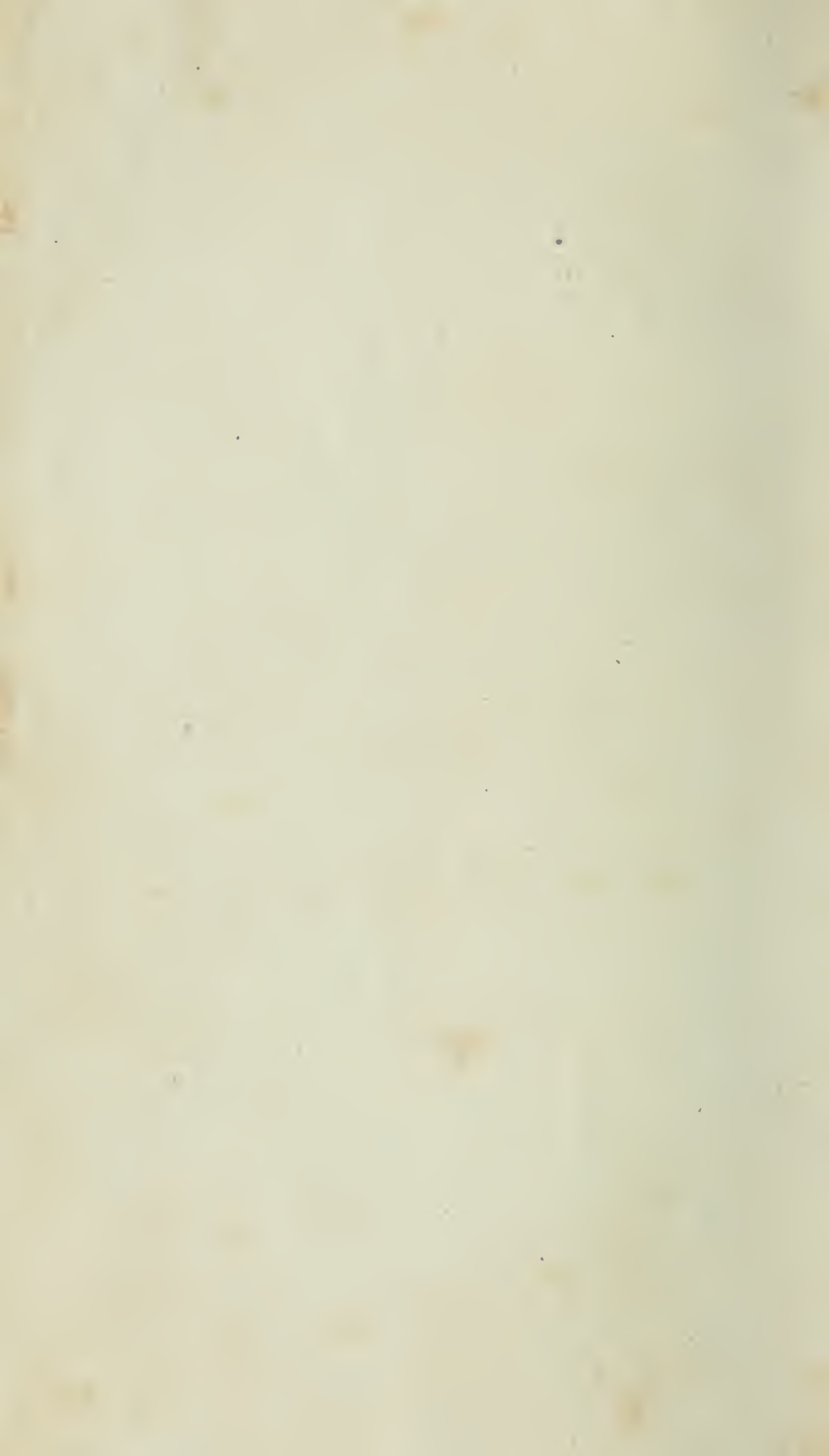



REGI
PATRIÆQUE
FIDELIS









ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez Pougin, Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N°. 9.

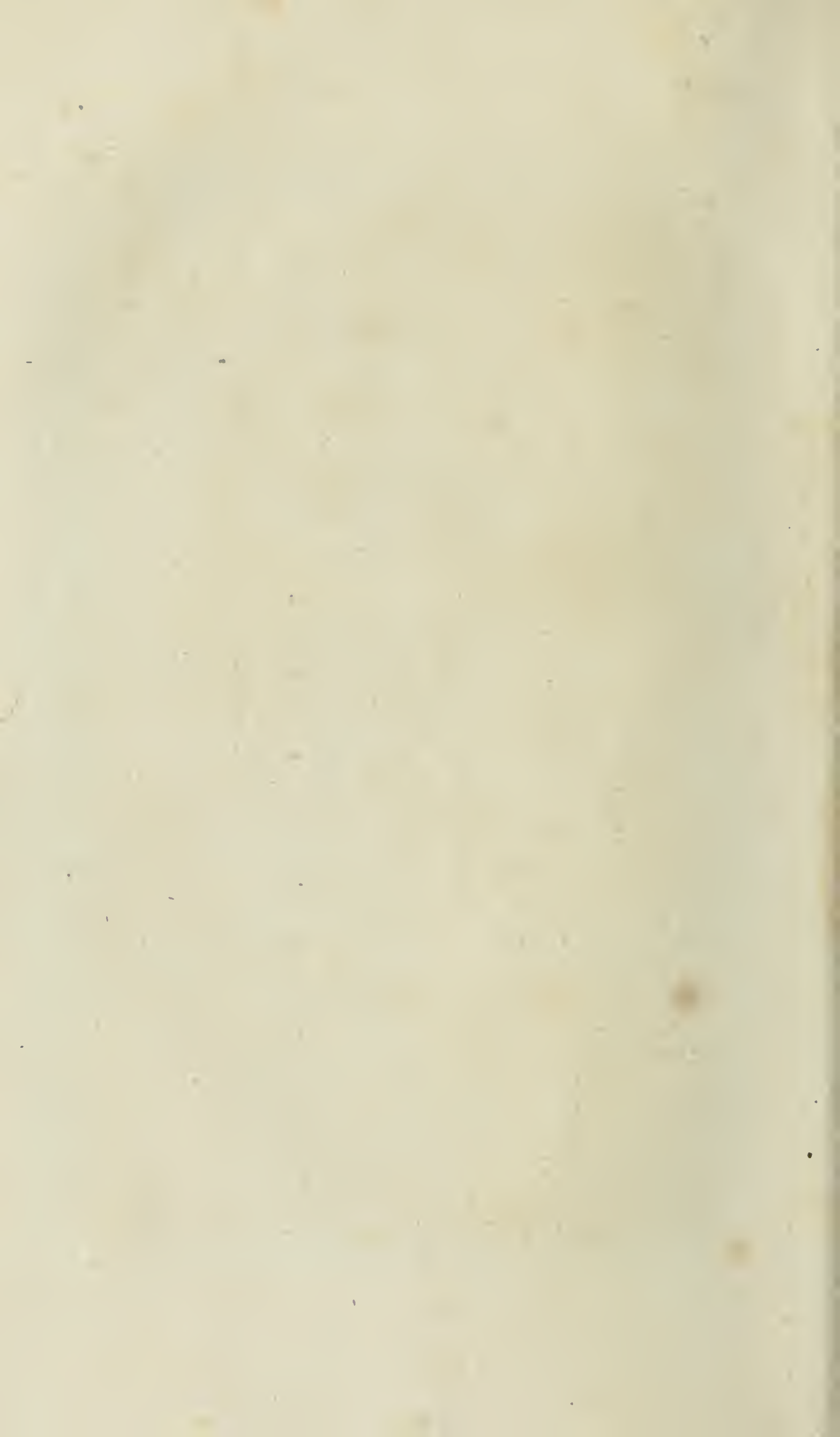




J. B. Santerre Pinx. *Car. Gaucher Sculp. 1767.*



Car. le Brun Pinx. *Car. Gaucher Sculp.*



ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

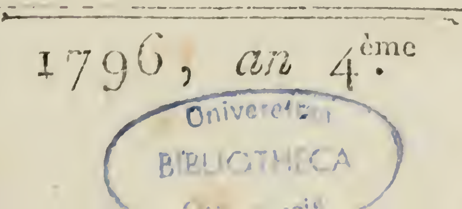
TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE POUGIN.

1796, *an* 4.ème



ERRATA.

TOME PREMIER.

PAGE xxviij, ligne dernière, néamoins; *lisez :* néanmoins.

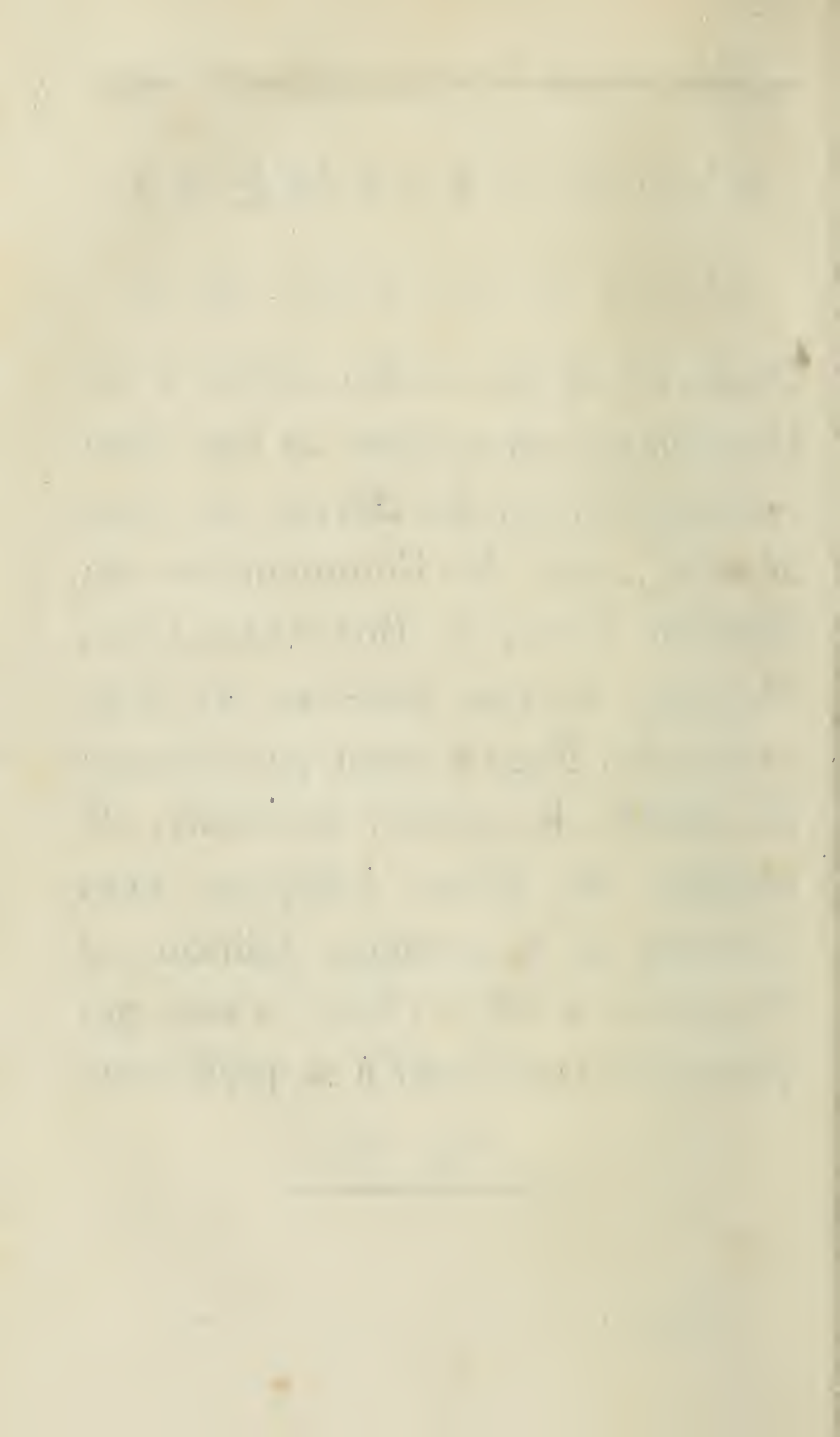
Page xxxvj, ligne 14, sucès; *lisez :* succès.

Page cxxiij, ligne première, commentateur sont; *lisez :* commentateurs ont.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons cru rendre service à nos Concitoyens en mettant au jour cette seconde Édition des *Œuvres de Jean Racine*, avec les Commentaires du Citoyen Luneau Boisjermain, Ouvrage devenu très-rare et très-recherché. Nous n'avons pas manqué de rétablir les petites omissions, de rectifier les fautes indiquées dans l'*Errata* de la première Édition, et d'apporter à celle-ci tous les soins qui pouvoient contribuer à sa perfection.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans les cinq premiers Volumes de cette édition.

TOME PREMIER.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

Fin de la Table des cinq premiers Volumes.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

L'ÉDITION de Jean Racine que je présente au public est la plus complette de celles qui ont été publiées jusqu'ici ; elle renferme tout ce qui est sorti de la main de cet illustre poëte : ses tragédies, ses œuvres diverses en vers et en prose, ses lettres, les œuvres même qui lui sont attribuées, et une note des ouvrages auxquels on prétend qu'il a eu part. Toutes ces pièces sont précédées d'une préface historique, dans laquelle je me suis attaché à faire connoître les raisons qui ont engagé Racine à les entreprendre ; les petits événemens qui les ont fait naître, ou auxquels elles ont donné lieu ; la manière dont elles furent reçues du public ; le tems où elles furent représentées ou imprimées. Les tragédies sont suivies d'un examen général, dans lequel j'ai réuni, sous un seul point de vue, les observations différentes dont elles ont été l'objet. On y examine le plan que l'auteur s'étoit tracé, la manière dont il l'a rempli, l'effet général des caractères et de l'ensemble. Ces remarques, ces notes, ces préfaces,

ces examens ne sont pas tous de moi ; il y en a que j'ai employés sans y faire aucun changement ; il y en a d'autres qu'il m'a fallu rédiger, refaire en entier, retrécir, étendre ou développer. J'ai été aidé par des personnes que j'avois intéressées à mon entreprise, ou qui n'ont eu d'autre objet que de m'obliger. La justice que je dois leur rendre me force à cet aveu : elle m'impose également la nécessité de faire connoître en quoi j'ai contribué à avancer cette édition. Ce détail paroîtra peut-être minutieux ; mais la crainte d'encourir le reproche de l'avoir entrepris, ne m'a point semblé une raison suffisante de m'en dispenser.

J'ai fait seul la préface générale, la vie de Racine et le discours préliminaire ; les préfaces des *éditeurs* d'Iphigénie, de Phèdre, d'Esther et d'Athalie ; les examens généraux de ces trois dernières pièces ; l'examen général du théâtre de Racine ; les préfaces et les notes qui accompagnent toutes les œuvres diverses.

Les notes que j'ai faites sur le théâtre de ce poëte, s'étendent à toutes les recherches historiques que chaque sujet pouvoit comporter. Elles comprennent aussi les imitations de Racine, les réflexions auxquelles cette découverte a pu donner lieu, la traduction de tous les morceaux que ce

poëte avoit empruntés des auteurs anciens. Ce travail ne sera peut-être pas le plus agréable ni le plus parfait de cette édition ; c'est au moins celui qui exigeoit le plus de peine, d'assiduité, de soins et de constance. Racine savoit Homère, Eschyle, Euripide et Sophocle, par cœur ; il en étoit si rempli, que leurs idées sublimes se fondoient comme naturellement avec les siennes.

Deux personnes, déjà connues dans la république des lettres par les efforts qu'elles ont faits pour s'y distinguer, m'ont fourni quelques observations sur toutes les pièces de Racine. C'étoient, d'une part, des préfaces et des examens à peu près semblables aux préfaces des éditeurs et aux examens généraux qui précèdent ou suivent dans cette édition chaque tragédie ; c'étoient, de l'autre part, des remarques faites dans le genre de celles de Louis Racine. J'ai beaucoup profité des premières dans les huit premières pièces de Racine, et je n'ai fait aucun usage des autres.

L'un et l'autre avoient fait aussi des notes sur toutes les pièces de cet illustre poëte. Les unes roulent sur la texture différente des pièces, sur leur conformité avec les règles de l'art, sur la marche de l'action, sur la conduite des personnages, et sur l'opposition différente des caractères.

Il n'y avoit dans celles-ci que peu ou point d'observations sur la langue, nulle connoissance du théâtre des anciens, aucune imitation, mais des morceaux copiés mot à mot d'après le père Brumoy. Je les ai rejettés, parce qu'ils me devenoient inutiles après la recherche que j'en avois faite. J'ai choisi au contraire dans les notes tout ce qui m'a paru digne d'être conservé.

Je n'ai pas tiré autant de parti des autres remarques qu'on m'a fournies, parce qu'elles ne m'ont offert qu'un très-petit nombre d'observations sur l'art théâtral. L'auteur de qui je les tiens a lu les poëtes grecs; mais ce qu'il en a extrait ne peut guère être regardé que comme une indication vague des matériaux qu'on pouvoit mettre en œuvre, et non point comme des morceaux prêts à être employés.

Je n'ai rien trouvé qui fût digne d'être mis sous les yeux du public, dans une *préface générale*, une *vie de Racine*, et des *réflexions générales* sur les pièces et le génie de cet auteur, que l'on m'a présentées comme l'ouvrage le plus propre à immortaliser cette édition. Chaque homme a sa manière de voir et de sentir ce qui est bon ou mauvais; il est très-naturel qu'il y en ait quelques-uns qui se trompent, et qu'il y en

ait d'autres qui s'apperçoivent de leurs erreurs.

L'invitation que j'avois faite aux gens de lettres de me communiquer leurs réflexions sur le théâtre de Racine, m'a procuré la connoissance de deux jeunes professeurs au collége de Dijon, qui ont concouru plusieurs fois aux prix de l'académie française. Les notes qu'ils m'ont envoyées sur les dix dernières pièces de ce poëte, ne sont pas en grand nombre; mais elles sont remplies de justesse, et écrites dans un style vif et serré. Je publie avec d'autant plus de plaisir les obligations que je leur ai, que je ne puis louer, comme je le souhaiterois, leurs talens et la manière noble et désintéressée dont ils m'ont adressé le fruit de leurs travaux.

Je ne donnerai point ici la liste de toutes les éditions qu'on a faites du théâtre et des œuvres de Racine. Les libraires de Hollande ont été les premiers qui ont recueilli ses tragédies. Dès 1678, on en publia une édition à Amsterdam. Cet exemple détermina Thierry, en 1684, à solliciter un privilége pour réimprimer en France toutes ces pièces, qui n'avoient été imprimées que séparément. Cette édition ne parut qu'en 1687 à Paris; elle a servi de modèle à toutes celles qui l'ont suivie.

Quoiqu'on ne fasse point aux poëtes l'honneur

de rechercher leurs premières idées, comme on recherche les premiers coups de crayon d'un peintre, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir les vers que Racine avoit changés ou retranchés. Ces variantes sont en très-grand nombre dans ses premières pièces : c'est qu'il n'étoit pas encore sûr de son génie et de son style. Je les ai toutes recueillies dans les éditions faites du tems de cet auteur célèbre. Je les ai mises en notes; parce que j'aurois regardé comme une infidélité de les rétablir dans le texte. On doit publier les ouvrages d'un poëte tels qu'il les avoue. Ce sera sur la dernière édition des œuvres de M. de Voltaire, que les commentateurs du théâtre de ce grand homme publieront un jour ses chef-d'œuvres; on leur sauroit mauvais gré de ne mettre qu'en notes les changemens qu'il y a faits.

Racine avoit mis, à la tête de quelques-unes de ses tragédies, des préfaces que des considérations particulières lui ont fait supprimer depuis. Elles précèdent, dans cette édition, celles que ce poëte leur a substituées. J'ai cru que le public se seroit plaint avec raison qu'on ne lui eût pas remis sous les yeux des pièces précieuses à tous égards. Les circonstances ayant changé, j'ai pensé qu'il n'y avoit aucune raison de les supprimer.

La jalousie, qui cherche à se consoler du mérite qu'elle n'a pas, par les efforts qu'elle fait pour faire baisser celui des autres, a excité quelques critiques contre Racine. Ce poëte, souvent attaqué, plus souvent mal défendu, a toujours triomphé de ses rivaux et de ses censeurs. Il leur est cependant échappé des observations justes; je les ai conservées. Des motifs plus nobles ont déterminé M. l'abbé d'Olivet à faire sur ce poëte des observations grammaticales. On lui a reproché d'avoir quelquefois mal repris Racine; d'avoir fait voir, dans quelques-unes de ses remarques, une délicatesse trop pointilleuse. On l'a accusé de n'avoir pas assez cherché à conserver à la poésie ses priviléges. Ces défauts ont été corrigés en partie dans la seconde édition qu'il a publiée de ses notes; on y trouve cependant encore quelques observations foibles ou trop subtiles; mais on y apperçoit aussi des remarques utiles pour la perfection de notre langue, et des réflexions qui dénotent un homme d'esprit et de goût. J'ai profité de celles qui m'ont paru les mieux fondées. J'ai fait le même usage des notes critiques du *Racine vengé* de l'abbé Desfontaines, qui mérite, à bien des égards, d'être recherché.

Louis Racine, fils de l'immortel auteur de

Phèdre et d'Athalie, a publié deux volumes d'observations sur toutes les tragédies de son père. Le respect lui a souvent fermé la bouche, ou ne lui a pas permis de juger d'une manière assez prononcée. Ses remarques ne m'ont été que d'une très-petite utilité; elles ne sont pas cependant sans mérite. On verra, par l'attention que j'ai eue à le citer, que j'ai cherché en toute occasion à lui rendre justice. J'ai indiqué, avec la même exactitude, les autres sources où j'ai puisé : cette bonne foi m'a paru indispensable. Les personnes qui m'ont fourni des notes n'ont point eu cette attention; j'y ai suppléé lorsque je l'ai pu.

Malgré la pureté du style de Racine, on trouve quelquefois dans ce poëte des manières de parler qui ont vieilli, ou qui sont trop familières; on y rencontre aussi des inversions dures et désagréables, des constructions vicieuses. Je n'ai point cru devoir entreprendre de les réformer; l'exemple de ceux qui ont osé le tenter, n'est point digne d'être imité.

L'objet auquel je me suis principalement attaché, a été d'opposer sans cesse les morceaux des auteurs grecs qui avoient quelque ressemblance avec les endroits de Racine, au-dessous desquels je les ai placés. Ce spectacle est trop intéressant

pour un homme de lettres, pour produire d'autre effet que le plaisir de voir deux illustres rivaux courir la même carrière. Les commentaires de Fulvius Ursinus sur Virgile ne le firent point accuser d'avoir voulu porter atteinte à la gloire de ce poëte épique. C'est que ce ne sont point les pensées qui appartiennent à l'auteur qui les emploie, mais la façon de les rendre et de les exprimer. Rien n'est en effet plus difficile que de s'approprier les idées d'autrui de manière qu'elles paroissent venir du fond auquel elles tiennent. Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile et Horace s'immortalisèrent par ce talent. Racine, qui réussit comme eux dans ce genre, ressemble aux grands peintres, qui ont fait usage des statues antiques pour perfectionner leur art.

Si l'étude de la langue grecque étoit en France aussi générale que celle de la poésie et des autres amusemens, je me serois appliqué à opposer cette langue à la nôtre; mais cette tentative n'auroit que médiocrement intéressé dans un pays où l'amour des frivolités et des bagatelles morales éteindra insensiblement celui des sciences.

J'ai dit que j'avois traduit seul tous les morceaux des auteurs grecs que Racine s'étoit proposés pour modèles, parce que je ne veux point

qu'on impute à d'autres qu'à moi les fautes qui pourroient s'y rencontrer. On auroit peut-être trouvé mieux que je me fusse borné à me servir de la traduction du père Brumoy. Je ne l'ai point fait, parce qu'elle ne m'a pas paru assez exacte. Comme il m'a fallu la suppléer très-souvent dans les pièces qu'il n'a point traduites en entier, j'ai cru aussi qu'il valoit mieux que le tout fût de la même main. Le public pourra comparer ma traduction avec la sienne, et juger des raisons que j'ai eues de n'en point faire usage. Ce que je puis dire, c'est qu'on verra avec surprise que le père Brumoy, au lieu de traduire son auteur, s'est souvent borné à exprimer le fond de ses pensées. Ce n'est point traduire, comme le dit très-bien M. de Voltaire, que de s'en tenir là. *Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui en substituer une autre; s'il s'est servi d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un autre mot qui soit bas dans la nôtre : c'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés.* Cette règle est la seule que j'ai suivie. J'ai fait parler mon auteur comme il auroit parlé lui-même s'il eût été français. J'ai cherché à traduire ses pensées et les accessoires qui en dépendent, à

répandre de la chaleur sur les morceaux qui vouloient être rendus avec feu, à prendre un ton plus doux lorsque le sentiment que j'avois à exprimer m'en faisoit une nécessité : j'ai fui cette exactitude scrupuleuse, qui déguise un auteur à force de vouloir le rendre ressemblant, et la licence qui l'altère en voulant lui donner de l'esprit. Ce défaut est celui de Tourreil. Cependant, comme mon objet n'étoit point de mettre en entier les morceaux que j'ai employés, j'ai cru qu'il m'étoit permis de les élaguer, afin de groupper plus sensiblement leur effet, et de rapprocher davantage l'image du poëte de celle de son imitateur.

Racine ne s'étoit pas borné à la lecture des historiens et des poëtes grecs ; les auteurs les plus célèbres de la latinité lui étoient également connus. Comme son goût pur et vrai s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de bon, il a souvent emprunté de ces derniers des idées ou des morceaux entiers qu'on sera bien aise de comparer avec l'usage qu'il en a fait. On verra dans Britannicus combien il étoit pénétré de la lecture de Tacite, de Suétone et de Sénèque : j'en ai extrait tous les morceaux qui pouvoient avoir rapport à ce sujet. On observera de même, dans Mithridate, que Racine avoit lu tous les auteurs qui ont parlé de ce grand homme.

Esther et Athalie offrent un genre de recherches qui n'a pas été moins pénible. Racine, dans ces deux pièces, s'est attaché à parler le langage des livres sacrés, et à conserver en même tems aux idées de l'écriture sainte leur simplicité, leur force et leur noblesse. Il étoit si rempli de la lecture qu'il en avoit faite, que les expressions et les images qu'elle emploie sembloient courir au-devant de sa plume, ou prévenir sa pensée. Je ne crois pas les avoir trouvées toutes : mais je puis assurer que je n'ai rien négligé pour les découvrir.

Dans la comparaison continuelle que j'ai faite de Racine avec les anciens, je n'ai donné la préférence à aucun d'eux. Dépouillé de tout intérêt de rivalité et de concurrence, je me suis regardé comme l'historien de leurs talens. Je n'ai point pour les anciens ni pour les modernes une admiration qui aille jusqu'à la superstition ; je suis aussi éloigné de ce faux zèle qui affecte pour eux une trop grande estime afin de les déprimer plus sûrement, que de la modération qui dissimule pour réussir plus aisément à les rehausser. J'ai présenté sans déguisement et sans passion mes pensées. Je ne crois pas que tout soit ridicule ou défectueux dans l'antiquité : je ne pense pas non plus que tout y soit parfait. J'ai fait valoir les beautés,

j'ai montré les défauts; les uns et les autres sont trop connus pour que je me sois cru obligé de les dissimuler. J'ai suivi la même conduite pour Racine : j'ai pris l'art où le poëte l'a laissé; je n'ai point confondu la gloire du commentateur avec celle du poëte. Le soin qu'on a pris d'exalter le mérite des grands hommes, n'a rien ajouté à leur mérite réel; ils sont ce qu'ils ont toujours été, et probablement ils ne cesseront d'être estimables à nos yeux qu'en cessant d'être connus.

Peut-être auroit-on souhaité que j'eusse fait mention des auteurs qui ont suivi Racine, et qui l'ont imité; ce détail m'auroit mené trop loin : ils sont d'ailleurs si fort au-dessous de lui, que je n'ai point cru devoir les faire entrer en parallèle avec lui. Le seul poëte tragique qui pourroit lui être comparé vit encore; je me suis fait une loi de ne point parler des vivans. Je n'ai rien dit de Crébillon, le plus tragique de nos poëtes, parce que je me propose de donner une édition de son théâtre.

Les observations que je présente au public, s'étendent à toutes les pièces de Racine. M. l'abbé d'Olivet n'a point fait de remarques sur la Thébaïde; il a prétendu, dans la première édition de ses notes, *que le mérite des autres pièces de*

Racine demandoit que l'on fermât les yeux sur cet essai. J'ai pensé que cette tragédie étant celle où Racine essaya ses forces, on ne pouvoit juger de ses progrès qu'en partant du point d'où il s'est élevé. Par une autre raison, ce savant grammairien n'a point publié ses remarques sur Athalie. *Il a craint*, dit-il, *de manquer de respect à l'Académie française, qui s'est proposé de faire un examen de cette pièce*, *pareil à celui qu'elle a fait du Cid.* Cet examen n'a point paru. Je n'ai point imaginé qu'elle pût me savoir mauvais gré de travailler sur ce sujet, parce que je n'ai point eu l'idée d'entrer en concurrence avec elle.

J'ai distribué les pièces de Racine selon l'ordre qu'établit entre elles la date de leur première représentation. La comédie des Plaideurs se trouve au milieu du second volume, parce qu'elle fut représentée après Andromaque. Cette comédie renferme toutes les plaisanteries que Racine avoit empruntées d'Aristophane ; la manière dont elle est traitée suffira pour donner une idée des commentaires que je me propose de publier sur Molière, l'un des plus grands génies que la France ait eus.

Je n'ai rien dit, dans cette édition, de la déclamation des pièces de Racine, parce que mon

objet n'a point été d'examiner les fautes que font aujourd'hui les acteurs qui les représentent, ni de donner à ceux qui les évitent, les éloges dus à leurs talens. La satisfaction que fait éprouver aux spectateurs le jeu d'un bon acteur, vaut mieux que tout ce que je pourrois dire à sa gloire.

J'avois cru que la famille de Racine pourroit me fournir quelques anecdotes sur la vie de ce grand homme; je m'étois aussi flatté de trouver dans ses papiers, ou les livres qui lui ont servi, quelques objets propres à piquer la curiosité du public. Mon attente n'a point été remplie : ses parens ne m'ont pu communiquer aucun de ses livres. J'ai de même été réduit, pour faire la vie de ce poëte, à me servir uniquement des anecdotes que j'ai recueillies dans les livres que j'ai lus, et dans les mémoires publiés par son fils. Malgré tous mes efforts, cette histoire ne sera pas fort intéressante; c'est que tout ce qu'elle contient porte sur des faits qu'il m'a fallu employer tels que je les ai trouvés : ce sont de petits détails qui peuvent être précieux pour la famille de Racine, mais qui sont sans importance pour le public, parce qu'ils n'ont aucun côté qui puisse les rendre curieux.

Louis Racine prétend que la vie de son père,

qui se trouve à la tête de l'édition de 1736, ne mérite aucune attention, parce que celui qui l'a faite n'a point consulté la famille de Racine. Cette raison n'est point celle qui m'a déterminé à la rejeter. Les gens de lettres ne passent point toute leur vie dans leurs familles; ce qu'ils y font d'ailleurs est si peu digne d'attention, qu'on ne perd point à n'en pas être instruit. C'est dans les sociétés différentes auxquels ils sont liés, qu'ils se montrent tels qu'ils sont; c'est sur cela qu'il les faut juger. Cette idée m'a persuadé que je ne devois pas me borner aux seuls faits consacrés par l'aveu de sa famille. Un fils n'est point fait pour écrire la vie de son père; il n'a ni la liberté de dire ce qu'il pense, ni la vue assez nette pour en bien juger. Les actions de ceux qui nous ont donné le jour se présentent à nos regards sous une face si propre à nous séduire, que l'impartialité et l'indifférence d'un historien ne peuvent guère se rencontrer dans un écrivain prévenu en faveur de son sujet.

Le discours préliminaire ne pouvoit renfermer les éclaircissemens que je devois donner sur la nature, la forme et les parties différentes de l'art tragique des Grecs, sans perdre beaucoup de la rapidité avec laquelle il devoit être écrit. J'ai mis

en

en notes les discussions dans lesquelles j'étois obligé d'entrer; je n'ai pu les placer au bas des pages, parce que, dans certains endroits, elles sont plus longues que le texte; je les ai renvoyées à la fin du discours, afin de conserver aux idées qui le composent, leur ordre et leur enchaînement.

Je ne m'étendrai point ici sur l'exécution typographique de cet ouvrage. La personne qui a fait avec moi les frais de cette édition, n'a rien épargné pour qu'elle fût digne du public. Je n'ai pas plus ménagé mes peines; j'ai cherché le mieux, je n'ose me flatter de l'avoir trouvé.

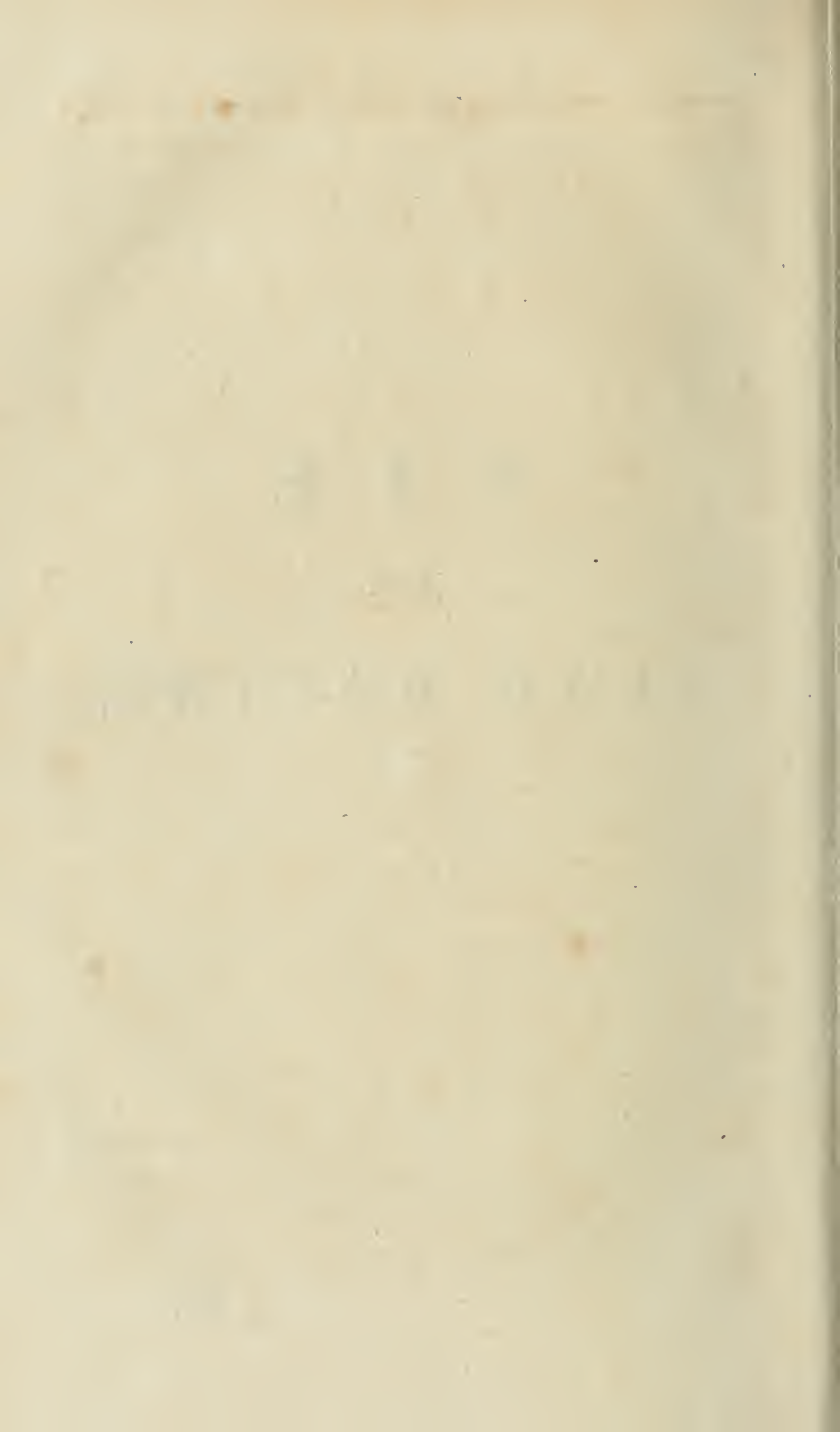
C'est aux desseins de M. Gravelot, et aux soins qu'il a bien voulu prendre de les faire graver, que cette édition devra une partie de son lustre. MM. Prevost dans Mithridate, le Mire dans la Thébaïde et Andromaque, Rousseau dans les Plaideurs, Lempereur dans Britannicus, ont bien soutenu l'idée que le public a déjà prise de leurs talens pour la gravure. M. Gaucher, qui a gravé les portraits, n'a rien fait encore d'aussi bien que ceux de Racine et de Corneille.



VIE

DE

JEAN RACINE.



VIE
DE JEAN RACINE.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 2 décembre 1639. Son aïeul, son grand-père et son père se nommoient comme lui. Le premier étoit, en 1593, receveur des domaines et duché de Valois, et contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon. Les deux autres ne possédèrent que cette dernière charge, la première ayant été supprimée.

Le père de Racine épousa, en 1638, Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi aux eaux et forêts de Villers-Cotterets. Cette union dura peu. Jeanne Sconin mourut le 24 janvier 1641, et son époux le 26 février 1643. Jean Racine, dont j'écris la vie, fut, avec sa sœur, (1) le seul héritier de leurs vertus et de leur nom. Pierre Sconin prit soin de leur enfance. C'étoit un homme d'une sensibilité rare pour sa famille, mais qui n'avoit pas pour Racine cette affection tendre qu'il portoit à tous ses autres enfans. Il mourut en 1670. Marie Desmoulins sa veuve fut, après lui, tutrice des deux jeunes Racine; elle se retira à Port-Royal, où sa fille et ses deux sœurs

(1) La sœur de Racine a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans; elle est morte, en 1732 ou 1733, à la Ferté-Milon.

avoient embrassé la profession de religieuses ; elle y mourut le 12 août 1663. (1)

Ce fut à Beauvais que Racine apprit les premiers principes de la langue latine. Un coup de pierre qu'il reçut au front le fit sortir du collége de cette ville en 1655, pour entrer à la maison des Granges, voisine de Port-Royal. Cette abbaye étoit alors une très-bonne école pour la jeunesse.

Antoine Lemaistre, (2) frère du célèbre M. de Sacy, et M. Hamon, (3) conçurent une amitié singulière

---

(1) Les troubles qui agitèrent l'abbaye de Port-Royal, obligèrent ses solitaires à se disperser. Quelques-uns d'entre eux se retirèrent à la chartreuse de Bourg-Fontaine, voisine de la Ferté-Milon. Les éloges qu'ils y firent de la vie sainte qu'on menoit à Port-Royal, déterminèrent les sœurs de Marie Desmoulins et sa fille à s'y faire religieuses ; cette dernière est connue dans les fastes de cette abbaye sous le nom d'*Agnès de Sainte-Thècle Racine*.

(2) Antoine Lemaistre, célèbre avocat au parlement de Paris, et depuis conseiller d'état, étoit fils d'Isaac Lemaistre, maître des comptes, et de Catherine Arnaud, sœur du fameux docteur de Sorbonne, de ce nom. Il naquit à Paris le 2 mai 1600, où il mourut, âgé de cinquante-huit ans, le 4 novembre 1658. Il passa les vingt-deux dernières années de sa vie à Port-Royal, dans le travail et la prière. On a de lui des plaidoyers et quelques ouvrages de piété peu connus.

(3) Jean Hamon étoit docteur de la faculté de médecine de Paris. Il naquit à Cherbourg, et fut précepteur de M. de Harlay, premier président du parlement de Paris ; il vécut pendant trente ans à Port-Royal, partagé entre l'étude et le soin des pauvres gens de la campagne, qu'il visitoit par

pour lui ; ils se chargèrent de former son cœur à la vertu, et d'ouvrir son ame aux sublimes connoissances de la religion, de la morale et de la littérature. Ses progrès passèrent peut-être leurs espérances, mais ils ont bien servi depuis à éterniser le souvenir des leçons qu'ils lui avoient données.

Racine étoit né avec ces dispositions heureuses qui ne laissent rien à attendre à celui qui les cultive ; tout ce qu'on lui montroit entroit dans son ame comme un jour doux. Les principes de la langue grecque, à laquelle on l'appliqua d'abord, n'eurent point pour lui cette sécheresse ennuyeuse, sous laquelle l'esprit s'affaisse. Il trouva dans les livres qu'on lui fit expliquer, des principes d'une raison si forte et si vigoureuse, que le fond d'instruction qu'ils présentoient lui cacha les difficultés attachées à l'idiôme dans lequel ils étoient écrits. Plutarque, Platon, Saint-Basile, furent les premiers ouvrages qu'on lui mit entre les mains ; c'étoit dans ces sources précieuses qu'il se disposoit comme naturellement à s'élever au-dessus de la sphère de ses semblables. Ce fut peut-être dans le même tems qu'il traduisit le banquet de Platon, ouvrage médiocre, qui ne feroit pas aujourd'hui plus d'honneur à son auteur, qu'il n'en fait à celui qui l'a fait passer dans notre langue.

---

charité ; il fit un très-grand nombre d'ouvrages de piété, qui le firent regarder comme un homme très-instruit dans les voies de la religion. Il mourut en 1687, âgé de soixante-neuf ans.

La langue grecque, qui parut à Racine si belle et si riche dans les orateurs, les philosophes et les historiens de cette nation, lui présenta de bien plus grandes richesses dans ses romans et ses poëtes : ce fut un nouveau pays. Il lisoit sans cesse Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare et Théocrite. Souvent il s'enfonçoit avec eux dans les bois de Port-Royal ; là, jouissant des plaisirs purs qu'ils lui faisoient goûter, il se perdoit dans les peintures sublimes qu'ils font du cœur et de ses passions. Il les apprit par cœur. Lancelot, (1) sacristain de Port-Royal, lui applanit les difficultés de cette lecture. Ce savant avoit alors acquis sur Racine cet empire que donnent sur tous les hommes, le savoir et l'érudition. Un jour il apperçut, entre les mains de son élève, le roman grec de Théagènes et de Chariclée ; cet ouvrage n'étoit dangereux ni pour le fond, ni par la manière dont il est traité ; mais l'attention avec laquelle Racine le lisoit, fit craindre à son instituteur que cette sorte de lecture ne le détournât d'une étude plus sérieuse : il le lui arracha et le jetta au feu.

---

(1) Claude Lancelot, célèbre par les malheurs que lui attira son attachement à Port-Royal, fut un pieux et savant bénédictin. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages qui ne sont point connus pour être de lui. Il possédoit parfaitement les langues grecque, latine, italienne et espagnole ; il a fait des grammaires sur toutes ces langues, une grammaire générale et raisonnée, quelques dissertations, et des mémoires qui ne méritent aucune considération, parce que l'auteur y montre une partialité trop affectée.

Les desirs que l'on contredit n'en deviennent que plus ardens à chercher les moyens de se satisfaire. Racine trouva le secret de se procurer un autre exemplaire de cet ouvrage ; il eut le même sort. Il en acheta un troisième : il l'apprit secrétement par cœur. Dès qu'il le sut, il alla le présenter à son professeur d'humanités, en lui disant *qu'il le pouvoit brûler comme les autres*. C'étoit une petite bravade ; mais elle étoit excusable à cet âge, par la constance avec laquelle on s'opposoit à tous ses goûts.

Ce desir effréné de lire et de s'instruire ne se bornoit pas dans Racine à une lecture superficielle. Un esprit qui ne se nourrit que de la fleur des connoissances, s'ennuie bientôt de la peine qu'il y a à la recueillir, s'il ne jouit pas du bonheur de la conserver. Pour prévenir l'ennui de toute étude infructueuse, Racine s'accoutuma de bonne heure à se rendre compte de ses lectures, par les extraits qu'il en faisoit. Les livres qui lui ont servi ont été conservés par sa famille ; ils sont remplis d'observations ; son Platon, son Plutarque, dont Louis Racine hérita, sont, dit-on, chargés d'apostilles écrites de sa main. J'ai lu dans son Sophocle, qui est actuellement à la bibliothèque du roi, un très-grand nombre de notes sur la conduite des pièces de ce poëte ; j'en ai cité quelques-unes dans cette édition : c'étoit des renseignemens qui devoient un jour rappeler à Racine des idées perdues, ou servir à lui en faire naître de nouvelles. (1)

(1) Racine, qui mettoit à profit toutes ses lectures, avoit

En 1658, c'est-à-dire, après trois ans de séjour à Port-Royal, Racine quitta cette maison; il passa au collége d'Harcourt, pour y faire sa logique. Cette science étoit alors la plus sèche et la plus ennuyeuse que l'esprit humain eût enfantée. L'art de raisonner, qu'on avoit voulu ramener à une suite de principes fixes et déterminés, n'étoit encore parvenu qu'à les envelopper sous un tas de mots barbares, plus propres à effrayer le sens commun qu'à rectifier le jugement. Racine s'appliqua, comme tous ses autres camarades, à se pénétrer des leçons qu'on lui donnoit, quelque inutiles qu'elles lui fussent. Il se guérissoit du dégoût qu'elles lui inspiroient, par la lecture de ces livres pleins de sagesse et de raison, qui élèvent l'ame au-dessus de toutes les passions humaines.

Le goût naturel de Racine pour la poésie s'étoit montré à Port-Royal, malgré les entraves qu'on mettoit à ses développemens : (1) il y avoit fait des odes françaises, remplies de faux-brillans et de petits rapports, et des vers latins dans lesquels on appercevoit un peu plus de véritable talent. Mais tout cela étoit si mauvais, que Racine se seroit à coup sûr dégoûté de la poésie, s'il n'avoit pas senti qu'il

---

fait des notes sur les remarques de Vaugelas, sur la traduction de Quinte-Curce, et sur quelques traductions de d'Ablancourt.

(1) On prétend que M. Lemaistre cachoit à Racine les livres qui pouvoient entretenir son goût pour la poésie, avec autant de soin que le père de Pascal écartoit de son fils tous les ouvrages de géométrie.

pourroit mieux faire un jour. Rien n'est plus plaisant que les avis, les remontrances auxquelles cette passion l'exposa ; on eût dit que tout étoit conjuré contre son destin.

L'espérance soutient les talens ; mais ils languissent et se découragent presque toujours, lorsque la fortune ne leur présente aucune occasion de se montrer. Comment courir long-tems dans une carrière où l'amour-propre n'a rien à gagner ? Racine concourut, en 1660, avec les poëtes qui célébrèrent le mariage de Louis XIV. Il eut le bonheur de les surpasser. Cette réussite, et les récompenses qu'elle lui attira, décidèrent pour jamais son goût pour la poésie.

On voulut alors lui faire embrasser la profession d'avocat ; cet état si noble l'auroit jeté dans une étude qui auroit insensiblement desséché sa passion pour les vers : il le rejeta. On lui offrit une de ces places qui, *sans mener à la fortune*, répandent autour de celui qui les remplit, une aisance bien propre à le dédommager de l'ennui qui les accompagne : il la refusa. Il ne parut se prêter aux vues de fortune et d'avancement qu'on lui présentoit, qu'autant qu'elles pourroient s'allier avec son goût dominant.

Dans ce tems, M. Vittart, intendant de M. le duc de Chevreuse, pria Racine de présider à la réparation du château qui porte ce nom ; il vouloit essayer d'attacher ce jeune poëte à l'administration des biens de cette maison, parce qu'il regardoit cette sorte d'occupation sous un côté propre à la lui faire pré-

férer à tout. Racine accepta par complaisance cette commission, mais il se dégoûta bientôt des détails désagréables dans lesquels elle le forçoit d'entrer. Ces sortes de soins ne sont point faits pour les hommes de génie.

Cependant la nécessité de prendre un état convenable à sa fortune, devenoit chaque jour plus urgente. Un des oncles de Racine, nommé le père Sconin, étoit prieur de Saint-Maximin d'Usès, et chanoine de la cathédrale ; c'étoit un homme fort estimé dans l'ordre de Sainte-Geneviève, dont il avoit été général, mais qui étoit trop inquiet pour continuer long-tems à suivre le plan des dispositions qu'on auroit pu lui faire adopter. On lui proposa de faire passer sur la tête de son neveu une partie de ses bénéfices. Il y consentit. Racine alla le joindre en Languedoc, en 1661 ; il prit l'habit ecclésiastique, il étudia la théologie ; mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que son oncle ne pensoit guère à lui tenir parole.

Racine s'ennuya bientôt d'un état qui ne lui présentoit d'autre perspective que l'espérance incertaine de jouir un jour des avantages qui le lui avoient fait embrasser. A ces motifs, se joignit encore l'ennui que lui causoit son séjour à Usès, où il craignoit d'oublier sa langue, après tous les efforts qu'il avoit faits pour la bien connoître. Cette raison lui inspira un éloignement si grand pour toutes les sociétés où il auroit pu être recherché, qu'il ne voulut plus avoir d'autre commerce qu'avec ses livres. On prétend néanmoins *qu'il conçut de l'amour dans cette ville*

pour une jeune personne qui lui parut fort aimable, mais que cette passion fut bientôt détruite par la vue de quelques taches qu'il apperçut sur son visage.

Racine lisoit à la fois Saint-Thomas, Virgile, l'Arioste, et tous les poëtes qui avoient fait les délices de ses premières études. Il ne faisoit cependant que courir d'objets en objets, parce qu'il n'avoit point encore pensé à s'essayer dans le genre qui devoit un jour servir à l'immortaliser. Il chercha un sujet de théâtre; il fut long-tems à se décider. Il s'adressa à M. Levasseur pour lui en trouver un. Ce jeune abbé, ou ne lui répondit point du tout sur cet objet, ou ne le servit pas à son gré.

Racine s'arrêta au sujet de *Théagènes et Chariclée*. Cette pièce étoit presque finie lorsqu'il prit le parti de quitter Usès et de revenir à Paris. Malgré le peu de fortune dont il jouissoit, il s'y promit un sort plus heureux que l'ennuyeux point de vue des irrésolutions du père Sconin. En effet, à peine fut-il arrivé dans cette capitale, qu'il reconnut en lui le germe d'un talent plus propre à l'avancer, que toute la bonne volonté de ses parens et de ses oncles.

Molière jouissoit alors, dans cette grande ville, de la considération que le mérite s'y attire presque toujours, quand il est soutenu par des mœurs douces et honnêtes. Racine alla le voir, sous prétexte de le consulter sur une *ode de la Renommée aux Muses*, qu'il venoit de faire. Molière applaudit notre jeune

poëte. Ce trait d'honnêteté l'enhardit à lui montrer sa tragédie de Théagènes et de Chariclée. Ce célèbre comique n'étoit point de ces hommes qui ne voient dans les autres que des défauts à reprendre. Il étoit fait pour admirer les talens, parce que personne n'en eut jamais plus que lui ; il prévit l'honneur que Racine feroit un jour à la scène française, et il l'engagea à travailler pour elle. Molière ne se borna point à lui donner des conseils : ce secours n'étoit pas le plus pressant. Il sut que Racine n'étoit point dans l'aisance ; il l'aida de sa bourse, en lui prêtant cent louis. Il crut être trop payé de ce service, en contribuant à l'avancement d'un jeune homme qui s'annonçoit auprès de lui par les plus heureuses dispositions. Ce sentiment est si rare qu'il mérite d'être remarqué.

Théagènes et Chariclée n'étoit point un sujet propre au théâtre. Molière conseilla à Racine de le perdre de vue, et de lui préférer la Thébaïde, qui est plus susceptible de situations vraiment tragiques ; il le détermina aussi à mettre au jour son ode de la Renommée aux Muses. Cette pièce fut très-bien accueillie du public, et encore mieux reçue de la cour.

Encouragé par ces applaudissemens et par les louanges que Molière reçut un jour du roi, Racine forma le plan de sa tragédie des *Frères Ennemis*. En moins de cinq semaines elle fut achevée. Cette précipitation ne nuisit point à sa réussite. Ce succès lui inspira tant de confiance en ses forces, qu'il conçut

presqu'aussi-tôt le plan de sa tragédie *d'Alexandre.*

Cette seconde pièce fut faite et jouée dans l'espace d'un an ; elle parut d'un genre si nouveau, que Saint-Évremont écrivit que *la vieillese de Corneille ne l'allarmoit plus, et qu'il ne craignoit plus de voir finir la tragédie avec lui.* Le plaisir que fit à Racine un éloge aussi flatteur, fut troublé par les critiques qu'on répandit contre lui, et par un autre incident auquel il auroit bien fait de ne faire aucune attention.

On étoit toujours prévenu à Port-Royal contre l'attachement qu'il conservoit pour la poésie, parce que l'on regardoit cette passion comme un penchant qui ne menoit à rien. Reproches, avis, lettres, rien n'avoit été épargné pour la détruire : tout avoit eu à peu près le même succès.

Desmarets de Saint-Sorlin écrivit contre Port-Royal. C'étoit alors le centre du savoir, de l'érudition et d'un goût sûr et vrai, que le tems n'a point démenti. M. Nicole lui répondit. Il est rare que les gens de lettres qui se querellent, s'en tiennent aux bornes naturelles que leurs débats leur prescrivent : ils vont toujours plus loin qu'ils ne doivent, parce qu'ils ne savent pas régler leur ressentiment, et qu'ils possèdent encore moins la manière de le faire connoître sans se compromettre. Peut-être Desmarets avoit-il tort ; je n'examinerai point ses raisons. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que son adversaire ne mérita point de l'emporter sur lui, par la manière dont il le lui reprocha. Naissance, éducation, conduite, mœurs,

fortune, talens, défauts naturels, il n'épargna rien.

Les lettres de Desmarets et de M. Nicole, n'offroient cependant encore qu'un combat d'homme à homme, où l'animosité se montroit de part et d'autre aussi ardente à attaquer qu'à se défendre. M. Nicole craignit apparemment que le terrein ne lui manquât. Des reproches faits aux poëtes, il passa aux abus de la poésie; il comprit dans l'anathême qu'il prononça contre elle, tous ceux qui l'aiment et la cultivent : c'étoient *des empoisonneurs publics, non des corps, mais des ames*. Cette condamnation étoit trop générale pour n'être pas sujette à quelque restriction.

Racine venoit alors de recevoir de Port-Royal une longue lettre qu'une de ses tantes lui écrivoit. Cette bonne religieuse combattoit, sans trop savoir pourquoi, le goût que Racine avoit pour la poésie, et la résolution où il étoit de travailler pour le théâtre. Le langage qu'elle lui tenoit parut différer si peu de celui de M. Nicole, que Racine se persuada que cet écrivain l'avoit eu en vue dans ses *imaginaires*. Soit qu'il ne cherchât qu'à redresser les idées fausses qu'on vouloit y donner de la poésie, ou qu'il ne voulût que repousser une attaque qui lui devenoit personnelle, Racine entreprit la défense des poëtes; il se présenta au combat avec tant d'avantage, que M. Nicole n'osa lutter avec lui. La plaisanterie fut le seul moyen dont il usa pour le combattre : jamais elle ne fut employée avec plus d'adresse.

Pendant que Racine perdoit l'amitié de ses anciens maîtres,

maîtres, (1) en critiquant leurs personnes et leurs écrits, l'abbé Levasseur travailloit à lui concilier l'estime et l'attachement d'un homme qui lui fut bien plus essentiel que tous les anachorètes de Port-Royal. Cet homme singulier étoit Boileau Despréaux, célèbre par les obligations que la poésie et la langue française lui auront éternellement. L'abbé Levasseur lui porta l'ode de la Renommée aux Muses; Boileau ne put s'empêcher d'y relever quelques fautes. Racine trouva ses remarques si justes, qu'il témoigna la plus grande envie de connoître leur auteur. Ce fut ainsi que commença l'union la plus étonnante que l'on ait vue entre deux poëtes. Le tems, ce destructeur des amitiés les plus constantes, ne porta point atteinte à celle-ci; c'est que, leurs rivaux et leurs ennemis étant à peu près les mêmes, Racine et Despréaux avoient un intérêt égal à la conserver. Cet attachement, tout forcé qu'il étoit pour leur défense commune, n'en doit pas moins être regardé comme un modèle digne d'être proposé à tous les gens de lettres.

On s'apperçut bientôt de l'usage que Racine avoit fait des conseils de Despréaux. Andromaque fut jouée en 1667; c'étoit de toutes les tragédies qui

(1) La passion des vers, et peut-être aussi le plaisir de faire une diversion ingénieuse aux querelles de Port-Royal, égara Racine dans cette occasion. Quel que fût son penchant pour la poésie, Racine n'auroit point dû perdre de vue la reconnoissance qu'il devoit à ses premiers maîtres.

avoient paru sur la scène française, celle qui méritoit le plus d'y avoir un grand succès, parce qu'elle ouvroit aux poëtes tragiques une carrière dans laquelle aucun d'eux ne s'étoit engagé. Ce fut aussi dans cette pièce que Racine commença à se corriger de cette facilité séduisante qui ne se concilie guère avec un goût sévère.

Corneille jouissoit, depuis très-long-tems, de tous les honneurs de la scène française; il ne vit pas sans allarmes les éloges qu'on donnoit à son jeune concurrent. Cette crainte étoit un nouveau triomphe pour Racine : mais il ne sut pas en jouir, parce qu'il fut moins sensible à la gloire dont il s'étoit couvert, qu'aux critiques différentes dont sa pièce étoit devenue l'objet.

Je ne sais pourquoi la sensibilité de tous les gens de lettres, pour leurs productions, est toujours portée au-delà du mérite réel qu'on leur reconnoît. Est-ce que la nature se seroit proposé de balancer la gloire qu'ils attachent à leurs travaux, par le chagrin d'être sans cesse exposés à les voir critiqués? ou n'auroit-elle voulu que dédommager ceux auxquels elle refuse ses dons, par le plaisir qu'ils trouvent à censurer les personnes qui les possèdent? Quelles qu'aient été ses vues, Racine souffrit plus que personne des critiques qu'on faisoit de ses poëmes. Il est souvent convenu que le plus foible trait de satyre lui causoit plus de peine que ses succès ne lui faisoient de plaisir. Pour une tragédie qui fut trouvée mauvaise, Eschyle s'exila de sa patrie; d'autres grands hommes ont

porté plus loin le ressentiment de cet affront : peu d'entre eux ont connu l'art de s'élever au-dessus de leurs censeurs.

Au milieu du déchaînement général qu'excitoient, contre l'auteur d'Andromaque, les partisans du grand Corneille, Racine obtint le prieuré de l'Épinay. Ce bénéfice fut pour lui la source de tant de procédures dégoûtantes, qu'il crut ne pouvoir mieux se consoler des peines qu'elles lui avoient causées, qu'en faisant la comédie *des Plaideurs*. Cette pièce parut en 1668. Je ne rappellerai point ici les anecdotes différentes auxquelles elle donna lieu ; elles se trouvent dans la préface des éditeurs, qui la précède dans cette édition. J'ajouterai seulement que ce fut sans doute au plaisir que Louis XIV prit à la représentation de cette comédie, que Racine dut une gratification de 1200 livres, qui lui fut payée sur un ordre particulier de M. Colbert. (1)

---

(1) Voici la copie de cet ordre trouvé dans les papiers de Racine.

« Maître Charles le Bègue, conseiller du roi, trésorier
» général de ses bâtimens, nous vous mandons que des de-
» niers de votre charge de la présente année, même de ceux
» destinés par sa majesté pour les pensions et gratifications
» des gens de lettres, tant français qu'étrangers, qui ex-
» cellent en toutes sortes de sciences, vous payiez comptant
» au sieur Racine la somme de 1200 livres que nous lui avons
» ordonnée pour la pension et gratification que sa majesté lui
» a accordée en considération de son application aux belles-
» lettres et des pièces de théâtre qu'il donne au public.

Rien n'est plus propre à échauffer le génie d'un homme de lettres que l'attention qu'on prête à ses travaux ; cet art fut celui du célèbre Colbert. Ce grand homme, dont le ministère servira toujours d'époque aux progrès des sciences et des beaux arts, ne perdit aucune occasion d'exciter Racine à de nouveaux efforts. Il savoit que le talent qui gémit dans l'oubli, s'élève rarement au-dessus de lui-même, et qu'une récompense placée à propos, donne du ressort à l'âme, affermit sa confiance, et la détermine presque toujours à diriger plus haut son essor et son vol.

La tragédie de Britannicus parut en 1669 ; elle n'eut aucun sucès. C'étoit cependant une pièce où Racine montra beaucoup de talent. Bérénice, qui la suivit en 1671, fut portée jusqu'aux nues. On seroit encore étonné de sa réussite, si notre siècle n'avoit pas offert des exemples aussi frappans de la singularité des jugemens du public. Les petits rapports qu'on crut appercevoir dans cette pièce avec quelques traits de l'histoire du tems où elle fut représentée furent sans doute la cause du bon accueil

---

» Rapportant la présente, et quittance sur ce suffisante, » ladite somme de 1200 livres sera passée et allouée en la » dépense de vos comptes par messieurs des comptes de » Paris, lesquels nous prions ainsi le faire sans difficulté. » Fait à Paris, le dernier jour de décembre 1668. »

Signé, COLBERT.

LA MOTTE COQUART.

qu'elle reçut : ainsi le mérite des circonstances contribue souvent beaucoup à faire valoir les choses les plus médiocres. Corneille, qui avoit fait une tragédie sur le même sujet, éprouva dans cette occasion qu'il est souvent plus difficile de conserver la gloire à laquelle on est parvenu, que de l'acquérir.

Le triomphe que Racine remporta dans cette occasion sur ce grand homme, fut peut-être moins l'effet de la préférence que méritoit sa pièce, que des talens de mademoiselle de Champmélé, qui joua avec les plus grands applaudissemens le rôle de Bérénice. Cette actrice, après avoir couru quelque tems la province, étoit venue débuter à Paris sur le théâtre du Marais. Elle n'avoit pas d'esprit ; mais on lui trouvoit un sens très-juste, un grand usage du monde, beaucoup de douceur dans la conversation, une certaine naïveté aimable dans la façon de s'exprimer, qu'on préfère souvent à un génie plus brillant. Elle avoit d'ailleurs un son de voix gracieux et touchant, une taille grande et noble, et tant de grâces, qu'on eût dit qu'elle avoit cherché à les réunir toutes dans sa personne, afin de se dédommager de la beauté qu'elle n'avoit pas. Un penchant décidé pour le théâtre, lui tint d'abord lieu de talent. La Roque, l'un de ses camarades, fut le premier qui s'apperçut des dispositions qu'elle avoit pour la déclamation, et il les cultiva si heureusement, qu'en moins de six mois, elle se trouva en état de remplir les premiers rôles de la scène tragique.

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne étoit alors celui qui étoit le plus suivi, parce que tous ceux qui couroient cette carrière sembloient, pour ainsi dire, s'accorder à y faire représenter toutes leurs pièces. Mademoiselle de Champmélé et son mari voulurent y entrer. Le rôle d'Hermione, dans Andromaque, par lequel elle débuta, étoit assurément celui qu'elle auroit dû le moins choisir, si elle n'avoit pas eu un véritable talent, parce qu'il n'en est guère au théâtre qui demande plus de finesse, plus de délicatesse, et de cette souplesse d'esprit qui ne force rien et qui donne à chaque situation le développement qui lui est propre. Racine se défendit long-tems d'assister à ce début, parce qu'il craignoit avec raison de voir défigurer son ouvrage. Il céda cependant aux importunités de ceux qui l'y entraînèrent. Ses craintes, sur les talens de la nouvelle actrice, parurent d'abord se confirmer. Mademoiselle de Champmélé ne rendit que très-foiblement les deux premiers actes ; mais elle se releva avec tant de force dans les trois derniers, elle y répandit tant de chaleur et de ce véritable enthousiasme que donnent les passions, qu'elle fut applaudie avec fureur.

Mademoiselle des Œillets, qui avoit si bien réussi dans le rôle d'Hermione, lorsqu'Andromaque parut pour la première fois, fut témoin de ce succès. Elle se crut oubliée pour jamais, tant elle parut persuadée que sa concurrente avoit de génie et de talent pour la déclamation ; *il n'y a plus de des OEillets*, disoit-elle, en sortant de la comédie. Mademoiselle de

Champmélé ne parvint cependant jamais à l'égaler tout-à-fait : ce qui faisoit dire à Louis XIV, *qu'il auroit fallu que la des OEillets jouât dans cette pièce les deux premiers actes, et la Champmélé les autres ; voulant faire sentir que celle-ci avoit plus de feu pour rendre les emportemens du personnage dans les derniers actes de la pièce, et l'autre plus de délicatesse et de finesse.* Seconde lettre sur Molière et les comédiens de son tems. *Mercure de France, tome I. page* 1138 *et* 1139. (1)

Racine fut un des premiers à féliciter Mademoiselle de Champmélé sur sa réussite. Transporté de joie et de plaisir, il courut à sa loge. La satisfaction qu'éprouve un auteur qui a vu ses sentimens exprimés comme il les a conçus, sait peu se régler dans la manière de se produire. Racine tomba aux pieds de cette actrice ; il lui fit des complimens si flatteurs, qu'on regarda depuis son affectation à la louer, comme la première expression de l'amour qu'il eut dans la suite pour elle. Dès ce moment il lui destina tous ses premiers rôles ; on disoit même qu'il les composoit pour elle, et qu'il s'attachoit sur-tout à les assortir au genre de déclamation qu'elle s'étoit fait.

Je ne sais pourquoi Louis Racine a voulu détruire l'opinion où l'on a toujours été que son père et made-

(1) Mademoiselle le Couvreur est la seule actrice qui ait réuni au plus haut degré de perfection les talens de mesdemoiselles des OEillets et Champmélé ; elle joua le rôle d'Hermione sans autre modèle que celui de son génie.

moiselle de Champmélé s'aimoient. *Mémoires sur la vie de Jean Racine, page* 109. Il est peut-être faux que Racine ait eu un fils naturel de cette femme. Je n'examinerai point sur quel fondement porte ce fait, parce qu'il n'est pas plus important que tout ce qui a donné lieu de l'avancer ; mais ce que je dirai, c'est que M. de Valincourt, qui étoit l'homme le plus instruit sur la vie de Racine, madame de Sévigné, Boileau, *etc.* ayant été persuadés que ce poëte avoit été amoureux de cette actrice, c'est une témérité de les contredire, et de n'employer, pour leur donner un démenti, que des raisonnemens frivoles, des conjectures hasardées, dénuées de preuves et de tout fondement propre à les faire adopter. Le poëte le mieux fait pour exprimer la tendresse, a dû conserver difficilement son indifférence avec une femme aimable, qui savoit embellir ses ouvrages et flatter continuellement ses sens et son amour-propre.

La passion de Racine pour mademoiselle de Champmélé se soutint, à ce qu'on prétend, long-tems. On a dit cependant qu'elle écoutoit toujours les galanteries des différens seigneurs qu'elle séduisoit par ses talens. Une femme qui nous trompe ne néglige rien pour persuader qu'elle est fidelle. Les infidélités passagères de cette actrice, ne furent point connues sans doute de Racine. Comme elle revenoit toujours à lui lorsqu'elle n'avoit plus occasion de lui manquer, il se crut peut-être aussi plus aimé qu'il ne l'étoit réellement. Cette illusion cessa. Le comte de Clermont-Tonnerre réussit à la détacher entièrement de Racine.

Ce trait d'inconstance et de légèreté, ne lui arracha qu'un mot piquant, qui fournit à Boileau la matière d'une des ses épigrammes. *Édition de ses OEuvres, par Saint-Marc, Paris*, 1747, *tome II. épigram. L.* Racine n'en fut pas moins sensible à cette séparation ; on prétend même qu'il en fut tellement affligé, qu'elle contribua en partie à le dégoûter de travailler pour le théâtre.

En 1672, ou trois ans après la première représentation de Bérénice, la tragédie de Bajazet parut. Cette pièce ne fit pas croître de beaucoup la célébrité que Racine s'étoit acquise ; mais elle soutint si bien l'idée qu'on avoit prise de ses talens, qu'on ne crut pas pouvoir mieux faire connoître l'estime singulière qu'on en faisoit, qu'en lui destinant la première place vacante à l'académie françoise : tant il est vrai que le mérite, qui s'annonce par des travaux utiles, n'a pas besoin, pour être honoré, d'avoir recours à l'intrigue et aux sollicitations. La réception de Racine, dans cette illustre compagnie, suivit de près la première représentation de Mithridate, donnée en 1673. Ce poëte y prit la place de M. Lamotte le Vayer.

Mademoiselle de Champmélé avoit joué le rôle d'Atalide dans Bajazet ; elle remplit aussi bien celui de Monime dans Mithridate. Aucune actrice n'a jamais approché du ton dont elle disoit à ce héros :

« Seigneur, vous changez de visage ! »

Peu de pièces ont eu de même un succès égal à celle-ci.

Cependant l'enthousiasme que Racine devoit un jour inspirer pour lui, n'étoit point encore arrivé à ce degré de force et de chaleur auquel il fut depuis porté; c'est que la considération qu'on doit aux talens leur est toujours accordée à proportion des progrès qu'ils font. La premiere représentation d'Iphigénie, donnée en 1647, décida pour jamais l'idée de supériorité qu'on a depuis assignée à son auteur. Cette pièce, en effet, fut tellement applaudie, qu'on n'a pu s'empêcher de convenir qu'une nation qui se passionne autant pour les arts, et pour ceux qui les cultivent, réussira toujours à fixer chez elle le savoir et le bon goût.

La rivalité qu'excitent toujours les grands talens, fit entrer Leclerc et Coras, dans la lice où Racine venoit de paroître avec tant d'éclat; ils firent tous deux représenter, en 1675, une tragédie d'Iphigénie. Cette concurrence leur réussit très-mal; le mépris en effet qu'ils s'attirèrent, fut le seul prix de leur imprudente témérité.

La honte et la confusion dont ces deux poëtes furent couverts, auroient dû, ce semble, détourner Pradon de les imiter deux ans après; mais ce poëte misérable se crut si fort assuré de son triomphe, qu'il se persuada pouvoir oser tout tenter. Les passions odieuses que l'envie met en œuvre, lorsqu'elle veut traverser le mérite véritable, réussirent d'abord au-delà de ce qu'elles s'étoient proposé d'obtenir. Il arriva de là, que la Phèdre de Racine fut à peine recherchée, que celle de Pradon fut suivie avec

fureur : ces deux pièces reprirent bientôt le rang qu'elles devoient avoir ; Pradon fut honni, baffoué et méprisé comme il le devoit être ; Racine au contraire fut regardé comme le premier peintre du cœur et des passions.

Ce triomphe ne l'empêcha pas cependant, en 1677, de renoncer à travailler désormais pour le théâtre. On a prétendu que le dégoût que lui avoient inspiré les tracasseries auxquelles ses travaux l'exposèrent, lui avoit fait prendre ce parti ; d'autres ont attribué cette singulière résolution à un sentiment de jalousie que mademoiselle de Champmélé n'avoit que trop justement excité. Quelle qu'ait été la raison qui a le plus contribué à le déterminer, ce moyen ne fut pas le plus propre à le venger de ses rivaux et de ses censeurs ; il nuisit sans doute beaucoup au développement de la scène française, mais il servit peut-être encore plus à la gloire de l'immortel auteur d'Iphigénie.

Ce qu'il y eut de malheureux pour notre théâtre, c'est que Racine résolut de ne plus travailler pour lui, au moment même où il pouvoit le plus contribuer à le perfectionner. Il avoit cependant formé le plan de quelques tragédies qu'il se proposoit de traiter. M. de la Grange-Chancel prétend que, depuis Andromaque, Racine ne fit représenter aucune pièce, qu'il n'eût envie de la faire suivre par celle d'Alcéste ; des amis de Racine lui ont assuré qu'il leur en avoit souvent récité des morceaux, mais qu'il l'avoit jetée au feu quelque tems avant sa mort.

La difficulté de rendre vraisemblable l'événement qui devoit amener la catastrophe, le détermina sans doute à ce sacrifice. Une raison à peu près semblable, lui fit abandonner le sujet d'Iphigénie en Tauride, dont il nous est resté le plan d'un premier acte en prose. Si l'on en croit quelques personnes, il avoit aussi projeté de faire un Œdipe ; mais je suis persuadé qu'il n'y pensa jamais, parce qu'il disoit souvent qu'il ne se sentoit point assez fort pour lutter contre Sophocle. L'intention de Racine n'étoit pas seulement de renoncer aux occupations qui auroient pu le faire rentrer dans cette carrière, il auroit voulu pouvoir supprimer tout ce qui avoit servi à l'y faire paroître avec éclat. Il regretta d'avoir rendu ses ouvrages publics, parce qu'il s'étoit ôté le moyen d'en éteindre le souvenir. Les principes outrés qu'il avoit pris à Port-Royal, produisirent cet effet ; il s'en fallut même très-peu qu'ils ne lui fissent prendre le parti de se renfermer dans une chartreuse. Heureusement pour lui qu'un homme sage, qui lui servit de conseil, modéra cette ferveur.

Ce passage imprévu, d'une vie molle et dissipée, partagée sans cesse entre les plaisirs de l'amour et ceux que traîne après soi la célébrité, à une conduite simple, uniforme et monotone, resserrée dans un petit nombre de rapports domestiques, surprit d'autant plus dans Racine, qu'on ne le croyoit pas capable d'un pareil effort. L'amour-propre est, de toutes les passions, celle que l'on sacrifie le plus difficilement à ses ressentimens. On crut pour cela

que la résolution que Racine avoit prise ne seroit pas de longue durée, et qu'il ne feignoit du dégoût pour le théâtre, qu'afin de jouir secrétement du plaisir de s'y voir rappelé. Otez aux gens de lettres l'occasion de paroître et de se distinguer, vous leur faites perdre toute leur existence : c'est qu'on ne parle d'eux qu'autant qu'ils soutiennent l'attention du public par de nouveaux efforts; cessent-ils de travailler, ils rentrent insensiblement dans l'oubli qui confond tous les êtres.

Si Racine n'avoit pu tenir en haleine ses rivaux et ses censeurs, qu'en travaillant pour le théâtre, il ne se seroit point exposé au danger de se voir oublié, en perdant de vue les occasions de s'y faire remarquer ; mais Louis XIV le choisit pour écrire, avec Boileau, l'histoire de son règne. Cette distinction l'affermit d'autant plus dans ce parti, qu'elle lui parut un moyen propre à persuader qu'il avoit toujours été sincère. Outre l'honneur attaché à un pareil choix, Racine y gagna encore le plaisir secret de sortir avec éclat d'une carrière brillante, et de rentrer dans une autre, où la gloire de réussir devoit être unie au précieux avantage de se rapprocher souvent du plus grand des rois.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans Paris. *C'est un bruit qui se confirme*, disoit l'auteur du Mercure, *qu'un de nos plus célèbres auteurs renonce au théâtre pour travailler à l'histoire. Il semble qu'il ne se soit attaché quelque tems à faire les portraits des héros de l'antiquité, que pour essayer*

son pinceau, préparer ses couleurs, et peindre ceux d'aujourd'hui avec une plus vive ressemblance..... Heureux celui qui doit y travailler avec lui! Heureux, disoit-il encore, *les froids écrivains, les méchans poëtes, et les ridicules, dont ce redoutable et fameux auteur n'aura plus le loisir d'attaquer les défauts dans ses charmantes satyres.* Année 1677, page 146-150.

Dans ce même tems, c'est-à-dire le premier juin 1677, Racine, âgé de trente-huit ans, épousa Catherine Romanet, fille d'un trésorier de France, du bureau des finances d'Amiens. Cette jeune personne n'avoit ni beauté ni grandes richesses : mais elle étoit bien dédommagée de ces avantages par le charme inexprimable que donnent l'innocence, la candeur et la vertu. Comme Racine ne se marioit pas par intérêt, et que mademoiselle Romanet avoit une dot égale à la fortune qu'il s'étoit faite, ce mariage fut bientôt conclu. (1) Il partagea dès-lors ses soins et tout son tems entre les douceurs de cette union et

---

(1) Voici en quoi consistoit le bien de Racine. Outre ce qu'il avoit retiré de la représentation de ses pièces, qu'il ne m'est pas possible d'évaluer, Racine avoit été gratifié par Louis XIV d'une charge de trésorier de France au bureau des finances de Moulins, qui étoit tombée aux parties casuelles. Il avoit également reçu de ce monarque trois mille neuf cents louis d'or, qui valoient alors 11 livres pièce. Il avoit obtenu, en 1664, une pension de 600 livres, portée dans la suite à 1500 livres, et enfin à 2000 livres. La pension d'historiographe étoit de 4000 livres.

les travaux indispensables auxquels l'assujettissoit sa qualité d'historiographe du roi. Racine n'a eu de ce mariage que deux fils et trois filles. L'une d'elles se fit religieuse. Le plus jeune de ses enfans mâles est auteur de plusieurs ouvrages, et sur-tout de deux poëmes, l'un *sur la grâce* et l'autre *sur la religion*. L'aîné exerça, après son père, la charge de gentilhomme ordinaire, que Racine avoit obtenue de Louis XIV, à titre de gratification.

Une remarque assez singulière à faire ici en passant, c'est que madame Racine n'a jamais eu la curiosité de connoître les chef-d'œuvres de son époux, *ni par la représentation, ni par la lecture*. Son indifférence pour les grâces qu'il recevoit de Louis XIV, est tout aussi inconcevable. Racine revenoit de Versailles : *félicitez-moi*, lui dit-il en l'abordant, *voici une bourse de mille louis que le roi m'a donnée*. Elle étoit alors mécontente d'un de ses enfans, qui n'avoit pas voulu étudier depuis deux jours ; au lieu de témoigner à Racine la part qu'elle prenoit à son contentement, elle le pressa de faire une réprimande à son fils. *Une autre fois*, dit Racine, *nous en parlerons ; livrons-nous aujourd'hui à notre joie*. Elle insista. *Quelle insensibilité !* disoit Boileau. *Mémoires sur la vie de Jean Racine, page* 138. Il n'est pas en effet peu surprenant de voir une mère plus affectée du plaisir de se plaindre de ses enfans, que de la satisfaction qu'éprouvoit son époux à se voir comblé de faveurs qui augmentoient leur bien-être.

Ce qui a le plus contribué à étendre la gloire

de Louis XIV, c'est que toutes les personnes qui l'approchoient, ne sembloient occupées qu'à travailler à son illustration : ministres, généraux, guerriers, gens de lettres, artistes, tous eurent une égale ardeur à flatter son ambition ; tous les talens s'empressèrent à célébrer les qualités héroïques de ce grand homme.

Le Brun avoit peint, dans la gallerie de Versailles, les victoires de Louis XIV. Charpentier avoit été chargé de composer des inscriptions pour chaque tableau. M. de Louvois les trouva ridicules ; et elles l'étoient réellement, parce qu'elles étoient composées avec plus d'emphase que de génie ; il exigea que Racine et Despréaux en fissent de nouvelles. Ils s'acquittèrent de cette commission avec tant de goût, d'élégance et de précision, qu'il fut décidé qu'on effaceroit les premières, pour y substituer celles de ces deux auteurs.

Une idée mène presque toujours à une autre qui lui sert de développement. Madame de Montespan, qui trouvoit que la peinture n'avoit rempli qu'à moitié le projet qu'elle avoit formé d'éterniser le souvenir des exploits de Louis XIV, imagina de faire frapper des médailles pour chaque événement. On devoit mettre au bas de ces médailles un récit succinct de ce qui leur avoit donné lieu. Ces récits parurent trop courts ; une histoire entière du règne de ce grand roi devenoit indispensable : on décida qu'il la falloit entreprendre. *Quoique la flatterie ait eu part à ce projet, on conviendra*, comme l'a très-

bien

bien dit madame la comtesse de Caylus, *qu'il n'étoit pas celui d'une femme commune, ni d'une maîtresse ordinaire.* Mém. ibid. *page* 47. Madame de Maintenon proposa Racine et Despréaux pour le remplir. Louis XIV les agréa. Ainsi l'estime et l'amitié de cette femme célèbre arrachèrent pour jamais à la poésie, deux hommes qui avoient le plus contribué à ses progrès.

Racine et Despréaux se livrèrent dès-lors tout entiers à la lecture des livres qui leur parurent les plus propres à les mettre au fait de leur nouvelle profession. Racine sur-tout fit un extrait du traité de Lucien, *sur la manière d'écrire l'histoire.* La connoissance des devoirs auxquels un historien est assujetti, sembloit devoir précéder toute autre étude. Mémoires, lettres, instructions, pièces détachées de toute espèce, histoires manuscrites et imprimées, générales et particulières, il lut tout ce qui pouvoit être essentiel à son objet.

Il ne faut pas ajouter la moindre créance à ce que dit M. de Valincourt, dans sa lettre à M. l'abbé d'Olivet, *hist. de l'académ. franç.* tom. II. pag. 354; *que Racine et Despréaux sentirent bientôt que le travail* auquel on les avoit associés *étoit tout à fait opposé à leur génie.* En effet, jamais on ne porta un jugement plus faux de ces deux grands hommes; car, pour ne parler que de Racine, nul homme n'a eu plus que lui d'élégance, de clarté, de netteté et de cette précision si nécessaire pour écrire l'histoire. Nous n'avons rien de mieux que son petit abrégé

de l'histoire de Port-Royal. Cet ouvrage seroit parfait, si on en avoit écarté quelques légers défauts que l'amour de Racine, pour cette abbaye, ne lui a pas permis d'éviter, et que l'esprit de partialité rend un peu trop remarquables.

Dans cette même année (1677) les places que Louis XIV assiégeoit, tombèrent sous sa puissance dès qu'il se présenta : Racine et Despréaux, qui auroient dû chercher à aller s'instruire sur les lieux des événemens qu'ils devoient un jour décrire, ne suivirent pas le roi dans cette expédition. A son retour, il leur témoigna sa surprise sur le peu de curiosité qu'ils avoient montré. *Comment*, leur disoit-il, *n'avez-vous pas eu envie de voir un siège? Le voyage n'étoit pas long. Sire*, répondirent-ils, *nos tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne; lorsqu'ils nous les apportèrent, les villes que votre majesté assiégeoit étoient prises.* Mém. *pag.* 149. Cette réponse ingénieuse fut on ne peut pas mieux reçue du roi, qui leur recommanda de se disposer à le suivre à la campagne suivante; ce fut celle de Gand. (1)

---

(1) Dans la campagne de Gand, le roi s'exposa beaucoup; Boileau lui représenta qu'il ne s'en étoit fallu que de sept pas que sa majesté n'eût été atteinte d'un boulet de canon; et qu'il le prioit de ne pas l'obliger à finir sitôt son histoire. *A combien de pas étiez-vous du canon?* dit le roi à Despréaux. *A cent pas*, répondit le satyrique. *Mais n'aviez-vous pas peur?* répondit le roi. *Oui, sire, je tremblois beaucoup pour votre majesté, et encore plus pour moi.*

Je ne m'arrêterai point ici à détailler toutes les mauvaises plaisanteries que fit M. de Cavoye à Racine et Despréaux, sur les préparatifs de leur voyage, et sur la manière dont ils en soutinrent les fatigues. Ces traits étrangers au caractère d'un homme d'esprit, peuvent très-bien figurer dans les mémoires de Louis Racine, mais ne feroient ici qu'un très-mauvais effet. Deux poëtes suivre une armée pour être témoins des siéges et des combats, sans prendre aucune part aux dangers de la guerre, offroient une singularité assez plaisante : il étoit tout naturel qu'ils fussent exposés aux railleries de tout le monde; mais il ne l'étoit point, qu'un historien s'arrêtât à les détailler. Par cette raison, je ne m'étendrai pas sur les détails de la correspondance de Racine et de Boileau, qui ne put pas faire toutes les campagnes du roi; ceux qui seront curieux d'en être instruits, pourront consulter les lettres que Racine lui écrivoit, et le compte qu'il lui rendoit de tout ce qui se passoit à l'armée.

La considération dont Racine jouissoit alors, n'avoit pu encore lui faire oublier que l'amitié a des douceurs, que la faveur des rois ne peut entièrement remplacer. Dès qu'il eut renoncé au théâtre, il pensa sérieusement à se réconcilier avec Port-Royal. M. Nicole étoit celui qui avoit le plus de raison de se plaindre, il fut aussi le plus aisé à ramener. M. Arnaud, qui n'avoit à reprocher à Racine aucun trait qui lui fût personnel, ne lui pardonna jamais bien sincèrement les plaisanteries dont Angélique Arnaud, sa sœur, avoit été l'objet. Il se réconcilia néanmoins avec

Racine qui alla le voir. Boileau fut l'auteur de ce raccommodement ; mais ce n'étoit qu'une paix mal cimentée.

Racine eut à peine recouvré l'amitié de ses anciens maîtres, qu'il se brouilla avec Corneille. Rien n'est plus orageux que le pays des lettres. Ce grand homme voyoit toujours avec peine le concours qui ramenoit toute la France aux représentations des pièces de Racine. Comment se consoler de partager avec lui les honneurs de la scène française, dont il avoit joui seul si long-tems ? La jalousie, qui l'éclairoit si bien sur les véritables intérêts de sa gloire, ne lui apprit pas également à choisir le meilleur moyen de se dédommager des pertes continuelles que faisoit son amour-propre. Traits de critique envenimés, reproches vifs et sanglans sur le mauvais goût de la nation, plaintes sur son ingratitude, éloges démesurés des censeurs de Racine, approbation des pièces qui devoient avoir le moins de part à son attention, et qu'il auroit voulu pouvoir faire trouver meilleures qu'elles ne l'étoient : le dépit de Corneille le força souvent à se méprendre dans les efforts qu'il fit pour déprimer la gloire de son rival, sans toucher à la sienne.

Le *Germanicus* de Boursaut parut en 1679. C'étoit une pièce misérable, qui n'avoit ni plan ni conduite, dans laquelle on n'appercevoit ni talent, ni génie, ni connoissance du théâtre. Corneille la trouva si merveilleuse, *qu'il lui échappa de dire à l'académie, qu'il ne lui manquoit que le nom de Racine pour*

être achevée. Racine s'offensa avec quelque raison de ce discours ; mais il eut bientôt autant de tort que Corneille, parce qu'il repoussa ce trait de satyre détournée, par des paroles injurieuses et piquantes, qui n'auroient point dû lui échapper. Rien n'est plus propre à consoler les petits esprits de la médiocrité de leurs talens, que la manière dont les gens de lettres vident leurs débats et leurs querelles. S'ils s'élèvent quelquefois, par leurs connoissances ou leur génie, au-dessus de la sphère ordinaire des hommes, les vivacités qui leur échappent, les placent bien souvent au-dessous de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable. Depuis ce tems, il y eut entre Corneille et Racine un refroidissement qui n'a fini qu'avec la vie. Cette indifférence ou cette inimitié n'empêcha pas néanmoins ce dernier de rendre justice aux talens immortels de ce grand homme, toutes les fois qu'il fut dans la nécessité d'en parler.

Corneille mourut le premier octobre 1684. Le lendemain Racine devoit commencer à faire les fonctions de directeur de l'académie française. Celui qu'il devoit remplacer dans cette dignité prétendit que Corneille étant mort pendant qu'il étoit encore en exercice, il devoit seul présider à la cérémonie de son service. L'académie le jugea ainsi, malgré tous les efforts que fit Racine pour l'emporter sur son prédécesseur. La chaleur avec laquelle il sollicita cette distinction, l'auroit presque fait soupçonner d'y prendre un tout autre intérêt que celui de sa place. Cela donna lieu à Benserade de lui dire : *nul autre*

que vous ne pouvoit prétendre à enterrer Corneille ; cependant vous n'avez pu y parvenir. Mém. ibid. *page* 157. En effet, l'admiration qu'on aura toujours pour Racine, ne portera jamais la moindre atteinte à la célébrité du grand Corneille.

On ne put pas également lui contester le droit de faire l'éloge de son rival à la réception de MM. Thomas Corneille et Bergeret. On vit alors que, s'il est doux de plaindre le sort d'un rival dont on n'a plus rien à appréhender, il est au moins aussi satisfaisant d'applaudir publiquement à ses ouvrages, quand on n'a pu trouver occasion de le faire avec assez d'éclat.

Quoique Racine se fût entièrement adonné à l'étude de l'histoire, il fut souvent contraint de faire, pour ses amis ou ses protecteurs, des ouvrages tout-à-fait étrangers au plan d'instruction qu'il s'étoit tracé. Il ne m'est pas possible d'en donner le détail dans l'ordre où ils furent composés : rien n'est moins déterminé que le tems où il se vit obligé de les entreprendre. Il commença, pour madame de Montespan et madame de Thianges, sa sœur, un opéra, dont le sujet étoit *la chûte de Phaëton*. Œuvres de Boileau, *tom. I. page* 485. Dans un âge avancé il fit des hymnes et des cantiques pour Port-Royal. Louis XIV vouloit qu'il fît des vers de piété ; il s'en défendit, parce qu'on avoit condamné la traduction du bréviaire romain où se trouvent ses hymnes. *J'en ai voulu faire*, disoit-il ; *on les a condamnés, je n'en ferai plus.* Mém. ibid. *page* 30.

En 1685 il composa, pour M. le marquis de Seignelay, une idylle sur la paix, que Lully mit en musique, *ibid. page* 169. Il fit, pour madame de Maintenon, l'épître dédicatoire qui se trouve à la tête des œuvres d'un enfant de sept ans. En 1689 et 1690, il composa pour elle les tragédies d'Esther et d'Athalie. Enfin, à la sollicitation de quelques-uns de ses amis, il entreprit, sur la fin de ses jours, d'écrire l'histoire de Port-Royal. Il ne refusa guère que M. de Vendôme, qui le pria, en 1691, de faire des vers pour le divertissement que ce prince se proposoit de donner à Anet, à M. le Dauphin. *Histoire du théâtre français, tom. XIII. page* 231.

Le crédit le mieux établi se soutient rarement sans épreuve. Racine jouissoit auprès de madame de Maintenon de la plus grande considération. Il avoit souvent l'honneur de s'entretenir avec elle. C'étoit dans ces entretiens qu'il lui lisoit l'histoire de Louis XIV, à proportion qu'il l'avançoit. Des exploits du roi, on en vint un jour à l'examen de son administration. L'État épuisé par les guerres, ne présentoit partout qu'une surface stérile où régnoient la désolation, la misère et le découragement. Les maux qui affligent l'espèce humaine, ne sont bien connus que des personnes que leur condition rapproche le plus des malheureux qu'ils oppriment. Apparemment que le tableau que Racine traça fut fort animé : madame de Maintenon ne put se défendre d'y paroître sensible. Racine crut que ce moment étoit le plus propre à hasarder auprès d'elle les vues de réforme et de

soulagement qu'il avoit imaginées. Il se laissa persuader de les mettre par écrit. Son ambition l'aveugla.

Un particulier, que sa naissance n'a point destiné à voir jouer les ressorts d'un État, s'abuse aisément sur l'importance de ses observations, lorsqu'il se trouve à portée de considérer la cause qui met tout en mouvement. Plein de confiance en ses idées, Racine porta à madame de Maintenon le mémoire qu'elle lui avoit fait faire. Elle commençoit à peine à le lire, que le roi entra. Le secret fut en cette occasion si difficile à garder, que madame de Maintenon ne put se défendre de lui déclarer la part que Racine avoit à cet ouvrage. Quelque louable que fût le zèle qui le lui avoit fait entreprendre, Louis XIV le désapprouva. *Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre?* Mém. sur la vie de Jean Racine, *pag.* 272. Ce délire a souvent égaré l'imagination de nos meilleurs auteurs. On rapporta à Racine ce que Louis XIV avoit dit à la vue de son mémoire. La crainte qu'il eut d'avoir déplu au roi lui causa un si grand chagrin, qu'il en tomba malade. Madame de Maintenon le prévint en même tems de ne plus venir la voir qu'elle ne le fît avertir. Dès ce moment sa disgrace lui parut sans remède; elle étoit à coup sûr justement méritée.

Une fièvre continue consumoit Racine : les médecins crurent l'avoir chassée en lui faisant prendre du quinquina; une espèce d'abscès, formé à la région du foie, s'ouvrit et les détrompa. Apparemment

qu'ils ne firent pas assez d'attention aux effets de cet accident : car, en négligeant d'y remédier, il devint bientôt un principe de mort bien plus dangereux pour Racine, que tous les accès de fièvre dont on avoit voulu le guérir.

Les charges de secrétaire du roi furent toutes soumises à une augmentation de finance : Racine, qui s'étoit mis fort à l'étroit pour achever le paiement de la sienne, ne se trouva pas en état de payer cette nouvelle contribution. Il voulut recourir aux bontés du roi, qui, en 1685, lui avoit fait restituer une somme de 4000 livres de taxe nouvelle, qu'il avoit payée pour la charge de trésorier de France au bureau des finances de Moulins. Le mémoire qu'il adressa au roi lui fut présenté par quelques amis qui étoient en faveur. Le roi répondit : *cela ne se peut; s'il se trouve dans la suite quelque occasion de le dédommager, j'en serai fort aise.* Mém. ibid. *pag.* 275.

Cette réponse ne fit qu'augmenter les peines que Racine ressentoit dans l'espèce d'exil où il se trouvoit. Il ne pouvoit cependant regarder son mémoire comme un crime qui eût pu seul opérer sa disgrace; il s'imagina que les jésuites, mécontens de sa réconciliation avec Port-Royal, avoient seuls contribué à indisposer le roi contre lui. Pour détourner le mauvais effet des impressions qu'ils avoient données sur son compte, il écrivit une lettre à madame de Maintenon, en date du 4 mars 1698. Elle ne produisit aucun effet : elle fut de plus généralement désapprouvée de tous ses amis.

L'extrême sensibilité de Racine avoit tout gâté. Son impatience aggrava son infortune. Madame de Maintenon avoit la plus grande envie de lui parler; mais comme elle ne pouvoit pas le recevoir chez elle, elle avoit été obligée d'attendre que le tems amenât l'occasion de l'entretenir. Elle trouva un jour Racine dans le parc de Versailles : *Que craignez-vous?* lui dit-elle; *c'est moi qui suis la cause de votre malheur : il est de mon intérêt et de mon honneur de réparer ce que j'ai fait : votre fortune devient la mienne; laissez passer ce nuage, je ramènerai le beau tems. Non, non, madame,* lui répondit Racine, *vous ne le ramènerez jamais pour moi..... Et pourquoi,* reprit-elle, *avez-vous une pareille pensée? Doutez-vous de mon cœur et de mon crédit? Je sais, madame,* lui répondit-il, *quel est votre crédit, et je sais quelles bontés vous avez pour moi; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente que vous : cette sainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgraces, des humiliations, des sujets de pénitence; elle aura plus de crédit que vous.* Dans le moment le bruit d'une calèche les interrompit. *C'est le roi!* s'écria madame de Maintenon; *cachez-vous.* Racine se sauva dans un bosquet. *Mém. ibid.* pag. 285. Au lieu d'être rassuré par des protestations aussi propres à le tranquilliser, Racine n'en devint que plus triste, plus sombre et plus mélancolique. Son mal empiroit, malgré toutes les précautions qu'on prit pour en arrêter les progrès. L'abscès se ferma; une douleur

de tête annonça la révolution que cet accident devoit bientôt opérer. On ne connoissoit point cependant encore le principe et la cause de cette maladie ; on la découvrit au moment où il n'étoit plus tems d'y remédier. Ce qu'on remarqua le plus aisément, ce fut la résignation, la patience, la douceur et la constance avec laquelle Racine supporta ses douleurs. Des lectures pieuses, des entretiens édifians avec un prêtre de Saint-André-des-Arcs et l'abbé Boileau, qui le visitoient tous les jours, occupèrent le peu de tranquillité que lui laissoient ses tourmens.

La foiblesse de Racine devenoit de jour en jour plus grande : il voulut mettre un peu d'ordre à ses affaires domestiques. Son fils aîné écrivit alors pour lui à M. de Cavoye, pour le prier de solliciter le paiement de ce qui lui étoit dû sur ses pensions, afin de laisser, en mourant, à sa famille quelque argent comptant. Dès le 28 octobre 1685, il avoit mis par écrit ses dernières dispositions. Louis Racine ne les a point rendu publiques. On a seulement inséré dans les mémoires de sa vie un petit codicile, en date du 6 octobre 1698, dans lequel Racine prie l'abbesse et les religieuses de Port-Royal de vouloir bien permettre qu'il fût inhumé *dans le cimetière de cette maison, auprès de M. Hamon ;* il supplioit aussi toute cette communauté de prier Dieu pour lui, et d'accepter une somme de 800 livres.

Le peintre touchant du sentiment et de l'amour s'avançoit vers la fin de sa course ; le jour qui l'éclairoit ne jetoit plus qu'une foible lueur qui s'alloit

perdre dans la nuit des tems ; tout alloit disparoître pour lui. Les médecins les plus fameux, et tous les seigneurs de la cour, s'empressèrent alors de lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa situation. *Sa majesté envoya très-souvent savoir de ses nouvelles.*

Le mal augmentant chaque jour, on crut indispensable de faire à Racine une opération qui étoit au moins inutile, si elle ne servit pas à avancer le terme de ses jours. *Les frais de la mort étoient faits* ; il consentit à tout, et il expira trois jours après, au milieu des douleurs les plus cruelles, dans la cinquante-neuvième année de son âge, le 21 avril 1699.

Ainsi mourut, plein de gloire et de mérite, le plus chéri de nos poëtes et le plus digne de l'être. *Louis XIV témoigna du déplaisir de sa mort ;* la cour et la ville prirent la même part à cette perte ; c'étoit en effet la plus grande de celles que fit alors la république des lettres.

Louis XIV avoit promis à Racine de le dédommager d'une grâce qu'il n'avoit pu lui accorder. Dès que ce monarque se vit dans l'impossibilité de lui tenir parole, il crut ne pouvoir pas mieux s'en acquitter qu'en accordant à sa veuve une pension de 2000 livres, reversible sur le dernier de ses enfans. Ainsi le plus grand des rois s'empressa toujours d'honorer par ses bienfaits la mémoire d'un poëte qui fera dans tous les siècles la gloire et l'ornement de notre nation.

Le lendemain de sa mort, Racine fut porté à Saint-Sulpice, pour y être présenté. Il fut déposé pendant toute la nuit dans le chœur de cette église. On le transféra le lendemain à l'abbaye de Port-Royal, où il fut enterré. Après la destruction de cette maison, la famille de Racine obtint la permission de faire exhumer son corps ; il fut apporté à Paris le 2 décembre 1711, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, et placé derrière le maître autel, à côté de M. Pascal. Boileau composa son épitaphe.

Racine n'avoit point une taille haute et majestueuse : elle étoit plus médiocre que grande ; mais il avoit un air noble, une physionomie heureuse, un visage ouvert, et un certain air de beauté, qui fit dire une fois à Louis XIV qu'*il étoit un des plus beaux hommes de sa cour*. Son caractère plein de feu étoit cependant doux, tendre et sensible, quoique souvent aigre et dur. Ami sincère, l'amitié qu'il portoit à ceux qu'il s'étoit attachés ne croissoit point avec leur fortune, elle ne perdoit rien non plus à leur disgrace. Si sa jeunesse lui fit quelquefois perdre de vue l'attachement qu'il devoit à quelques personnes auxquelles il avoit des obligations, son cœur les vengea bien depuis de cette faute par tout ce qui put contribuer à la leur faire oublier. Lorsque M. de Cavoye eut le malheur de déplaire au roi, Racine se chargea lui-même de faire la lettre qui servit à le justifier. C'étoit ainsi qu'il partageoit l'infortune de ses amis. Ces bonnes qualités furent gâtées par

un fond de timidité insurmontable, et par un amour-propre excessif.

Boileau n'étoit cruel qu'en vers. Si les conseils de l'amitié n'avoient pas appris à Racine à réformer ses dispositions naturelles, il auroit été inquiet, jaloux, satyrique, vindicatif et voluptueux par tempérament. Malgré tous les efforts qu'il fit sur lui-même, il conserva toute sa vie un penchant secret pour une espèce de raillerie fine et mordante, qui tenoit à tout ce qu'il vouloit dire. Ce défaut, et sa passion démesurée pour la gloire, furent presque toujours la cause des chagrins auxquels l'exposa souvent l'humiliation de son amour-propre, et son extrême sensibilité pour toute espèce de critique. Racine sentoit mieux que personne ses défauts, mais il auroit voulu être le seul à les appercevoir.

Les louanges des sots lui faisoient presque autant de peine que les traits de la satyre la plus envenimée. On donna pour petite pièce, à la suite d'Andromaque, la comédie des Plaideurs : un vieux magistrat, qui croyoit que ces deux pièces n'en faisoient qu'une, voulut témoigner à Racine le plaisir qu'il avoit eu à leur représentation : *Je suis, monsieur,* lui disoit-il, *on ne peut pas plus content de votre Andromaque; c'est une jolie pièce : je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. J'avois d'abord eu envie de pleurer, mais la vue des petits chiens m'a fait beaucoup rire.*

Cette extrême sensibilité s'étendoit à tout. On représentoit Esther à Saint-Cyr : l'actrice qui faisoit

le rôle d'Élise, fut trompée par sa mémoire : *Ah, mademoiselle !* s'écria Racine, *quel tort vous faites à ma pièce !* Les larmes qu'arracha à cette jeune demoiselle une réprimande aussi prompte, ne permirent pas à Racine d'être insensible à ces pleurs; mais il n'en parut pas moins qu'il pardonnoit difficilement tout ce qui pouvoit servir à humilier son amour-propre.

Un jeune régent du collége de Louis-le-Grand se proposa d'examiner, dans un discours qu'il prononça à la rentrée des classes, si Racine étoit poëte ou chrétien : *Racinius an christianus an poëta ?* Et il décida que cet illustre tragique n'étoit ni l'un ni l'autre, *nec christianus nec poëta.* C'étoit une sottise qui ne méritoit pas la moindre attention. L'indifférence que Racine témoigna pour cette impertinente satyre, a fait croire à son fils qu'il étoit enfin parvenu à une espèce d'insensibilité sur le bien ou le mal qu'on disoit de ses ouvrages; mais on peut d'autant moins adopter cette conjecture, que l'empressement des jésuites à désavouer leur confrère, prouve incontestablement qu'ils étoient tous persuadés qu'il n'étoit pas homme à souffrir patiemment un pareil outrage.

Racine ne parloit jamais de ses ouvrages. S'il se trouvoit obligé de répondre aux éloges qu'on lui en faisoit, il s'en tiroit, selon Louis Racine, avec tant de modestie, qu'on l'auroit presque soupçonné de n'y avoir eu aucune part. Son indifférence sur ses pièces étoit si grande, qu'il n'a jamais voulu corriger

les épreuves des éditions différentes qu'on en fit de son tems. Boileau prit ce soin, à ce qu'il prétend.

Louis XIV aimoit beaucoup à l'entendre lire, parce qu'il lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir les beautés d'un ouvrage. Il dit un jour à Racine de lui chercher quelque livre propre à l'amuser pendant une indisposition qui l'obligeoit à se tenir au lit. Racine lui proposa les vies de Plutarque. *C'est du gaulois*, dit le roi. Racine substitua si habilement les mots en usage à ceux qui étoient vieillis, que Louis XIV prit le plus grand plaisir à cette lecture. *Ibid. pag.* 180. Dans une autre occasion, il lut à Auteuil, devant Boileau, M. Nicole, et quelques autres de ses amis, l'Œdipe de Sophocle, qu'il traduisoit sur-le-champ. *J'ai vu*, dit M. de Valincourt, *nos meilleures pièces représentées par nos meilleurs acteurs; rien n'a jamais approché du trouble où me jeta dans cette occasion le récit de Racine.* Mém. ibid. *pag.* 198.

Lorsqu'il vouloit faire une tragédie, il commençoit par en tracer le plan : il faisoit ensuite chaque acte en prose; quand ce projet étoit fini, et que les scènes étoient toutes liées les unes aux autres, Racine avoit coutume de dire que *sa tragédie étoit faite.* C'étoit en se promenant qu'il la mettoit en vers. M. de Valincourt prétend qu'il les récitoit à haute voix, et que l'enthousiasme avec lequel il les prononçoit, rassembla un jour autour de lui les ouvriers qui travailloient aux Tuileries, et qui s'imaginèrent, aux gestes qu'il faisoit, et aux mouvemens qu'il

qu'il se donnoit, que c'étoit un homme au désespoir, qui alloit se jeter dans le bassin.

Les reproches continuels qu'il se fit toute sa vie d'avoir travaillé pour le théâtre, lui firent souvent craindre que son fils, témoin de la célébrité qu'il s'étoit acquise, ne voulût entrer dans cette carrière. *Je ne vous dissimulerai point*, lui disoit-il, *que dans la chaleur de la composition on ne soit quelquefois content de soi..... Mais lorsqu'on jette le lendemain les yeux sur son ouvrage, on est tout étonné de ne plus rien trouver de bon de ce qu'on avoit admiré la veille..... Ne croyez pas*, lui disoit-il une autre fois, *que ce soient mes vers qui m'attirent l'amitié des grands. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne les regarde. Ils ne sont beaux que dans la bouche de ses acteurs; au lieu que, sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages, je me contente de leur tenir des propos amusans, et de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent n'est pas de faire sentir aux gens du monde que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont.* Mém. ibid. *pag.* 190.

Dès que Racine eut renoncé au théâtre, il n'alla plus au spectacle; il ne parloit jamais, dans sa famille, ni de tragédie ni de comédie. Renfermé dans le soin de l'éducation de ses enfans, il se seroit reproché de leur avoir inspiré pour cet art le moindre sentiment d'admiration. Sa tendresse pour eux ne se bornoit pas à ne leur refuser aucune de ces leçons

détournées que leur instruction rendoit nécessaires, elle alloit au-devant de tous les besoins de leur ame. Je ne m'attacherai point à détailler tous les exercices de piété auxquels il s'étoit assujetti, pour leur inspirer de bonne heure l'amour de leur religion. Ces vertus domestiques, toutes respectables qu'elles sont, ne méritent d'être remarquées qu'autant qu'elles sont portées à un degré de perfection peu ordinaire.

Le bonheur d'être au milieu de ses enfans l'emportoit beaucoup chez Racine sur le plaisir qu'on trouve ordinairement à vivre parmi les grands. Il revenoit un jour de Versailles, pour dîner avec sa famille : un écuyer de M. le duc vint l'avertir que ce prince l'attendoit à l'hôtel de Condé : *Je n'aurai pas l'honneur d'y aller*, répondit-il; *il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfans; ils se font une fête de manger avec moi une très-belle carpe, je ne puis me dispenser de dîner avec eux.* L'écuyer lui représenta que M. le duc seroit mortifié de ce refus, parce qu'il avoit chez lui une très-belle compagnie. Racine fit alors apporter la carpe, qui étoit effectivement superbe : *Jugez vous-même*, lui dit-il, *si je puis me dispenser de dîner avec mes pauvres enfans, qui ont voulu me régaler aujourd'hui, et qui n'auroient plus de plaisir s'ils mangeoient ce plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison auprès de son altesse sérénissime.* Ce trait sert à prouver que Racine n'étoit pas tellement obsédé par son ambition

et le desir de faire sa cour, qu'il sacrifiât tous les sentimens de la nature au plaisir d'être assidu auprès des grands. Habile historien, poëte célèbre, il fut à la fois un père tendre et sensible, un époux sage, vertueux, et digne d'être proposé pour modèle à tous les pères de famille.

VERS

Composés par BOILEAU, *pour être mis au bas du portrait de* JEAN RACINE.

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

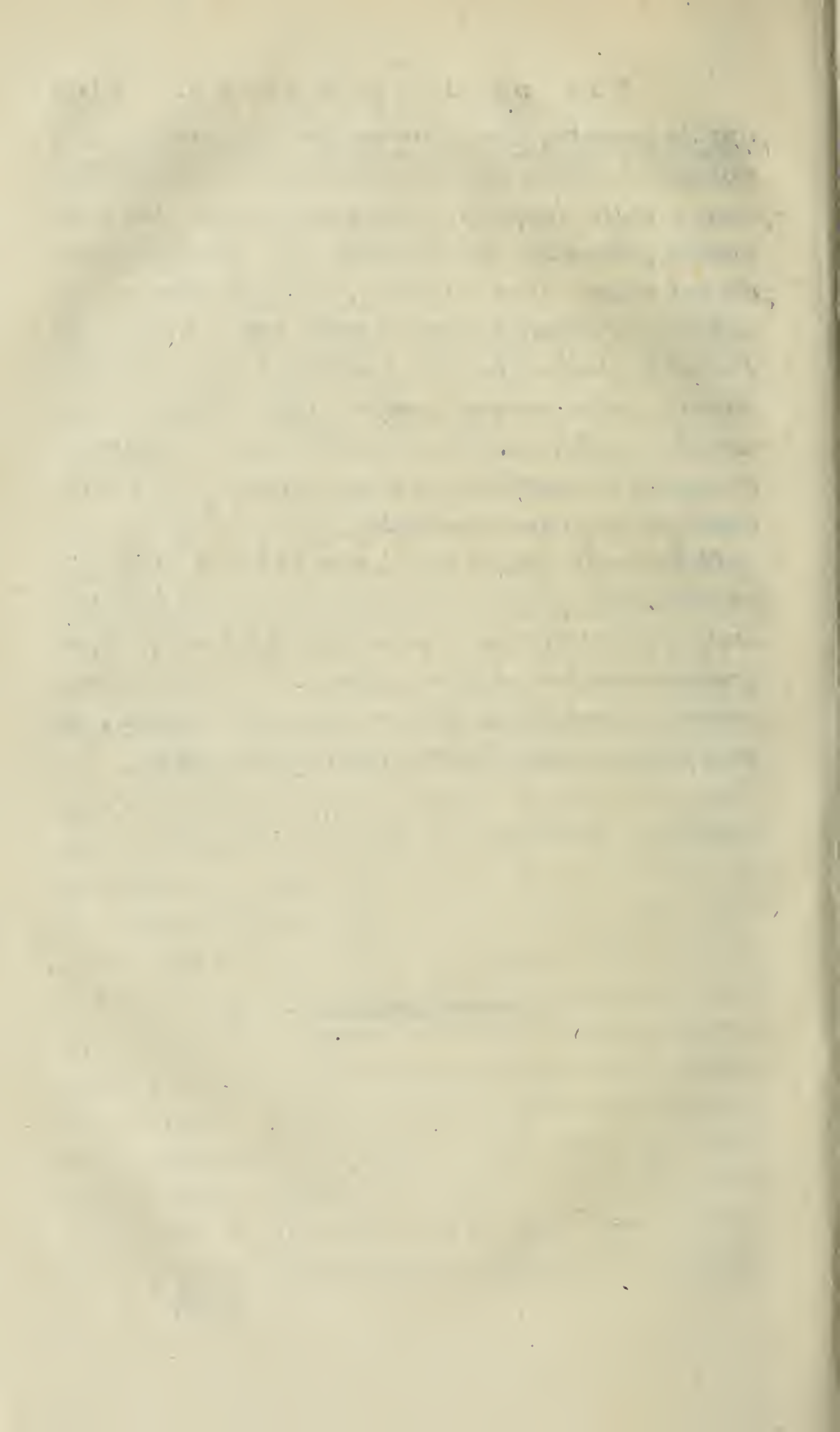
ÉPITAPHE DE JEAN RACINE.

D. O. M.

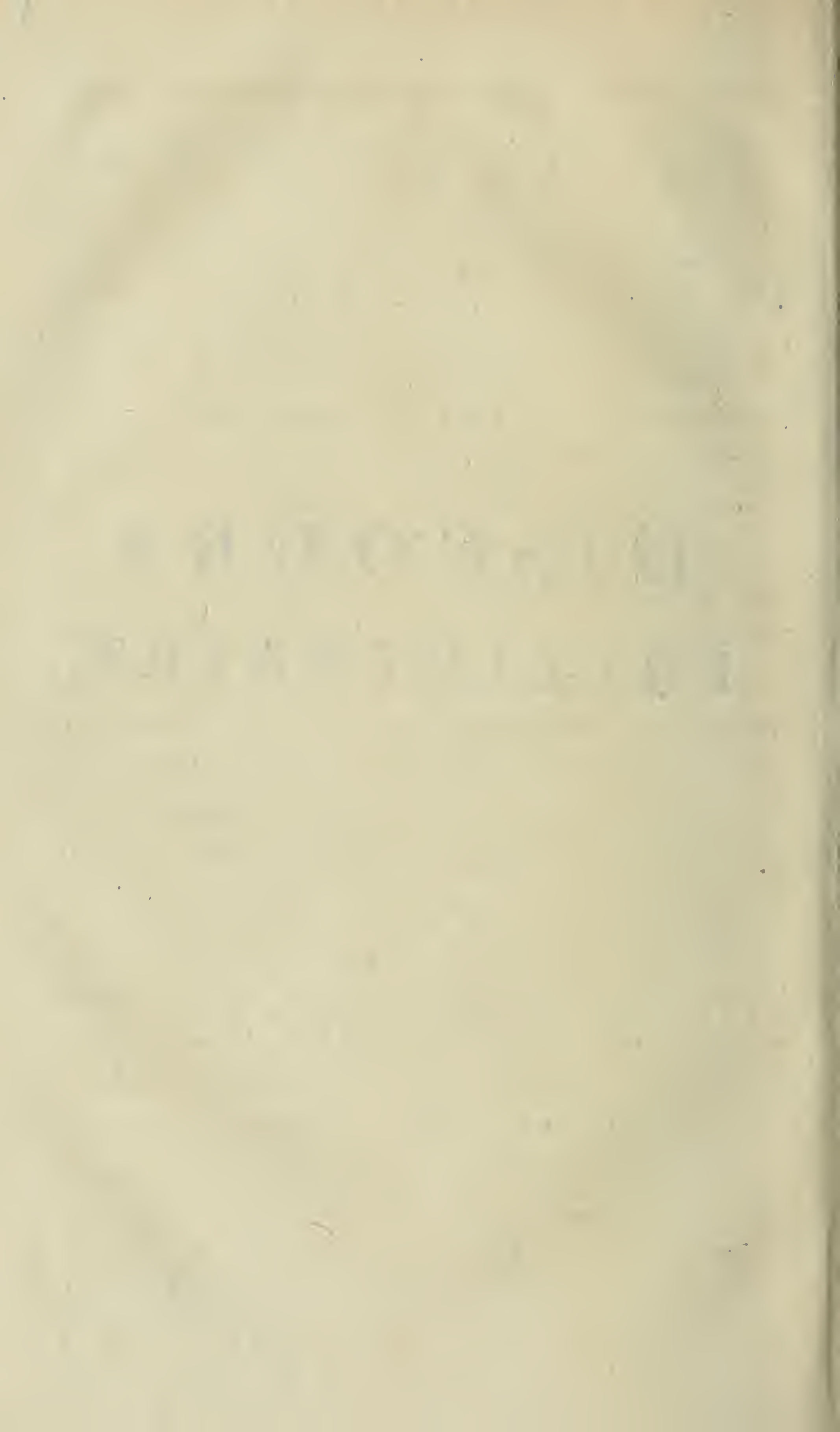
Ici repose le corps de messire JEAN RACINE, *trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et l'un des quarante de l'académie française : qui, après avoir long-tems charmé la France par ses excellentes poésies profanes, consacra ses talens à Dieu, et les employa uniquement à louer le seul objet digne de louange. Les raisons indispensables qui l'attachoient à la cour, l'empêchèrent de quitter le monde : mais elles ne l'empêchèrent pas de s'acquitter, au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété et de la religion. Il fut choisi, avec un de ses amis, par le roi Louis-le-Grand, pour rassembler en un corps d'histoire les merveilles de son règne ; et il étoit occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une longue et cruelle maladie, qui, à la fin, l'enleva de ce séjour de misères, en sa cinquante-neuvième année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort lorsqu'elle étoit encore loin de lui, il la vit de près sans s'étonner, et mourut beaucoup plus rempli d'espérance*

que de crainte, dans une entière résignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses amis, entre lesquels il pouvoit compter les premières personnes du royaume, et il fut regretté du roi même. Son humilité, et l'affection particulière qu'il eut toujours pour cette maison de Port-Royal-des-Champs, lui firent souhaiter d'être enterré, sans aucune pompe, dans le cimetière, avec les humbles serviteurs de Dieu qui y reposent, et auprès desquels il a été mis, selon qu'il l'avoit ordonné par son testament.

O toi, qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains, dans un si excellent homme, la triste destinée de tous les mortels; et quelque grande idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi que ce sont des prières, et non pas de vains éloges, qu'il te demande.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES nations qui se sont le plus distinguées par leur amour pour les arts, ont toujours regardé la tragédie comme le plus noble et le plus beau des plaisirs. Les Chinois avoient des théâtres et des spectacles avant d'avoir eu aucune relation avec le reste des peuples du monde. Les Incas du Pérou, sans le secours d'aucun modèle, imaginèrent des pièces qui servirent long-tems à les amuser. Le même rayon de lumière les guida sans doute dans cette découverte : mais il faut dire, à l'honneur des Grecs, que s'ils n'ont pas été les seuls à la faire, ils ont été les premiers à la perfectionner.

Je ne m'arrêterai point ici à ces tems de ténèbres, d'ignorance et de mauvais goût, où la scène tragique n'offroit en Grèce qu'un chœur continu, qui chantoit, en l'honneur de ses dieux, des hymnes grossiers. Tous les arts ont eu leur enfance. Thespis interrompit le premier la continuité de ces chants, par un personnage épisodique. Cette nouveauté fut le premier pas que firent les Grecs dans l'art dramatique. Un chariot, quel-

ques acteurs barbouillés de lie, formoient alors tout le cortége de la tragédie, et le seul appareil de la scène grecque.

Les poëtes qui suivirent Thespis ne furent guère plus loin que lui dans cet art. Phrynicus, son disciple, auteur de quelques tragédies, fit paroître sur la scène le premier masque de femme. Chérilus, qui lui succéda, inventa les habits de théâtre. Ces inventions tenoient bien à l'art, puisqu'elles en sont devenues l'ornement et les accessoires; mais, comme elles ne contribuèrent que très-peu à ses développemens, l'histoire n'a point mis ceux qui les trouvèrent, parmi les fondateurs du théâtre des Grecs.

Cependant la Grèce consacra dans ses fastes les obligations qu'elle avoit à Thespis. La première représentation de l'*Alcestis* de ce poëte fut mise au rang des dates de la chronique de Paros. On construisit à Athènes des théâtres et des amphithéâtres; on y établit des juges chargés d'examiner les pièces, et d'accorder à celles qui le méritoient les honneurs du chœur. Néanmoins la tragédie étoit encore bien éloignée de l'état de perfection auquel elle devoit être portée; c'est que tout ce qui tient au développement de nos idées a ses degrés d'accroissement marqués par la nature.

Ce ne fut qu'après avoir signalé, par ses trophées, le triomphe de sa liberté, qu'Athènes vit la tragédie prendre une forme nouvelle, et marcher avec la dignité qui lui convient. Eschyle opéra cette révolution. Ce grand homme secoua sur le théâtre le flambeau de son génie, et fit éclore presqu'en même tems toutes les parties de la scène tragique.

Jusques-là la tragédie n'avoit été qu'un monologue froid et languissant, un récit dénué d'action. Eschyle conserva l'idée qu'avoient eu les Grecs de ne prendre que dans leur histoire des sujets propres au théâtre; mais il les traita avec tant d'ordre et de netteté, tant de force et d'énergie, tant de chaleur et de vivacité, que tous les poëtes qui lui ont succédé n'ont fait que suivre la marche qu'il leur avoit tracée.

Ce passage d'une représentation froide, langoureuse et monotone, à un spectacle vif, naturel et chaud, qui appeloit à son secours toutes les passions qui pouvoient servir à l'animer, parut aux Grecs si grand, si noble et si beau, qu'on crut voir luire un nouveau jour. Cette découverte ne fut point reçue avec tous les applaudissemens qu'elle méritoit; c'est que dans l'époque où elle fut faite, le génie des Athéniens prit en même

tems dans tous les arts l'essor le plus élevé.

Eschyle n'avoit point été le seul à s'appercevoir des défauts de l'ancienne tragédie, mais il fut le premier à les réformer. Nourri de la lecture d'Homère, il étudia la nature dans les ouvrages de ce poëte, et il y découvrit tous les principes d'un art qui nous seroit peut-être inconnu sans lui. Choix du sujet; détermination du lieu de la scène et du tems où l'action doit commencer; exposition; intrigue ou nœud; dénouement amené ou retardé par des intérêts mêlés et contrastés; marche de l'action vive et rapide, soutenue par la force du sujet; ressorts tragiques, passions qui doivent les mettre en jeu; effets qui résultent du flux et reflux de leurs mouvemens resserrés par l'unité de tems, de lieu et d'action; trouble croissant de scène en scène, d'acte en acte, proportionné au feu des passions qui le produit, et à la juste durée que doit avoir une pièce tragique; science des mœurs, vérité de leur peinture; caractères, décence convenable à tous les personnages: manière de les faire parler et agir; dialogue, interlocuteurs : langage, vers, diction propre au théâtre et à la dignité du récit; chœurs adaptés au sujet, et liés étroitement à l'action; théâtres, décorations, habits, masques, déclamation,

danses, Eschyle trouva tout, il embellit tout.

On le regarda dès-lors comme le père et l'inventeur de la véritable tragédie; on convint qu'il avoit découvert seul les règles d'ordre, d'enchaînement, de dépendance et d'accroissement que toutes les parties de la tragédie doivent avoir entr'elles; qu'il avoit eu le premier des idées justes de cet art, et qu'il avoit seul déterminé les bornes qui doivent séparer l'épique et le tragique; mais on lui reprocha en même tems de n'avoir pas toujours respecté dans ses pièces les préjugés religieux de sa nation; d'avoir souvent sacrifié à l'envie de flatter l'orgueil ambitieux de ses concitoyens, la vérité de ses caractères; d'avoir quelquefois outré l'imitation, et donné à la tragédie un air un peu rude, des traits trop forcés, une démarche trop impétueuse, une taille trop gigantesque, soutenue par des échasses, et non point par la grandeur et la majesté du cothurne. On observa aussi qu'il avoit introduit sur la scène des personnages qui ne convenoient point à la dignité de la tragédie; qu'il avoit poussé trop loin la magnificence du langage tragique, employé souvent des métaphores trop fortes, des figures trop hardies; substitué à une diction noble et fière, un langage boursoufflé; à la vive harmonie des clairons et des

trompettes, le bruit sourd et confus des tymbales et des tambours. Enfin, on l'accusa d'avoir trop prodigué les richesses de son génie, et de n'avoir point assez connu l'art de le retenir; mais on convint en même tems qu'aucun poëte n'avoit eu jusques-là plus de force et de vigueur d'esprit, plus de véritable élévation dans les idées, plus de grandeur et de noblesse dans les sentimens, plus de chaleur dans les passions, plus d'énergie dans le langage, plus de fécondité et d'invention; qu'aucun homme n'avoit jamais porté plus loin que lui ses vues dans la tragédie, et que personne n'avoit eu un génie plus vaste et plus profond, une ame plus fière et plus sublime, une imagination plus vive, plus forte et plus pompeuse.

Un génie chaud, ardent, et passionné pour toute espèce de gloire, ne pouvoit guère assister au spectacle magnifique qu'Eschyle avoit imaginé, sans être tenté de l'imiter. Jamais plus noble émulation ne fut payée d'un plus prompt succès. Sophocle eut à peine fait quelques pas sur le théâtre, qu'il vit tomber entre ses mains le sceptre et la couronne que l'admiration des Athéniens avoit déférés à son maître. Ce poëte étoit né peut-être avec moins d'enthousiasme et de feu qu'Eschyle, mais il avoit un goût plus sûr que le sien.

Sous sa main, les défauts qui tenoient encore à la tragédie se changèrent en beautés. Aux fautes qu'Eschyle avoit commises dans la distribution de sa matière et dans son élocution, il substitua des plans mieux concertés, une marche plus simple et moins laborieuse, un langage plus noble et plus naturel. Sa bouche répandit la douceur du miel sur tout ce qu'il fit dire à ses personnages. Ainsi la tragédie qu'Eschyle s'étoit représentée comme une reine éplorée, dont la tristesse, le deuil, la pitié, la terreur et le désespoir déchiroient sans cesse le sein, acquit sous la plume de Sophocle un air moins dur et moins sauvage, et des grâces touchantes qui ne lui firent rien perdre de sa décence et de sa gravité.

Au talent si rare et si précieux de faire parler ses acteurs avec la noblesse et la dignité qui leur convient, Sophocle joignit encore l'art si difficile de leur faire dire, avec vraisemblance, des choses qui ne doivent être dites que pour eux, et dont cependant il faut instruire le spectateur. Heureux dans le choix de ses sujets, plus maître qu'aucun tragique de sa matière, il fut supérieur à tous les poëtes dans ses expositions. Magnifique et sublime dans ses ouvertures, adroit à marquer le tems, le lieu et le fil qui doit faire le tissu de toutes ses

pièces, personne ne sut, comme lui, conduire une action avec plus de naturel et de netteté, et la remplir de plus de surprises; préparer les incidens, et lier les scènes avec plus d'habileté; faire connoître à propos ses acteurs, et ménager plus adroitement leur entrée et leur sortie; diviser les actes, et indiquer mieux les intervalles qui les séparent; soutenir et marquer ses caractères; fondre plus savamment ses chœurs avec l'action; les faire aussi bien servir à augmenter l'appareil de la scène et l'intérêt de ses pièces; resserrer sa matière dans les bornes étroites de l'unité de tems, de lieu et d'action, et s'asservir plus scrupuleusement aux règles de la vraisemblance; peindre les choses avec plus de force, et les colorer avec plus de vivacité; faire parler la douleur, la tendresse, l'amitié, la fureur, le désespoir, toutes les vertus ou les passions du cœur, avec plus d'enthousiasme ou de feu; amener plus adroitement une reconnoissance, et la rendre plus intéressante; enchaîner les évènemens les uns aux autres, sans les mêler ou les confondre, et les laisser entrevoir sans les montrer tout à fait; tirer plus de parti de la danse, et relever avec plus d'éclat et de magnificence l'appareil imposant de la décoration des théâtres: enfin aucun poëte ne connut mieux que lui l'art

de

de faire croître le trouble de scène en scène, en gardant avec exactitude toutes les décences, en ne mettant rien sur le théâtre qui n'eût ou ne parût avoir sa raison, en écartant avec adresse, de la vue du spectateur, tout ce qui ne doit pas se passer sous ses yeux; en faisant tellement dépendre le dénouement de l'intrigue, que ce qui noue celle-ci la dénoue en même tems pour la renouer après par un effet tout opposé, et cela sans compliquer l'action, sans en rendre la marche plus pénible et plus laborieuse, et sans avoir recours à ces épisodes inutiles et froids qui déshonorent aujourd'hui la scène tragique, et qui décèlent si ouvertement la pauvreté, la misère et la foiblesse du génie de ceux qui les emploient. On reprocha cependant à Sophocle quelques petits défauts : mais l'attention avec laquelle on les recherca, n'a servi qu'à le faire regarder comme le plus fin, le plus adroit, le plus délicat, le plus grand, le plus noble et le plus sublime de tous les poëtes anciens.

La tragédie avoit alors acquis tout ce qui tenoit au développement de ses principes et de ses règles; elle avoit une démarche fière, sans morgue et sans hauteur ; vive et rapide, sans impétuosité ; un maintien grave et décent, sans tristesse et sans

mélancolie; une élocution grande et noble, sans enflure et sans emphase; une manière de peindre les passions et de les faire agir, pleine de feu, de naturel et de force; un caractère, en un mot, rempli d'élévation, de sublime et de majesté, et qui ne dédaignoit pas de se plier aux tendres naïvetés du sentiment. Il lui manquoit cependant encore ces grâces vives et touchantes qui devoient achever sa peinture. Euripide parut. Dès ce moment, un jour plus doux et plus amoureux éclaira la scène tragique. La tragédie prit, à la vérité, un air un peu mou, un ton trop plaintif et trop efféminé; mais ses images étoient animées d'un coloris si flatteur et si voluptueux, qu'elles balancèrent souvent les peintures fières et mâles d'Eschyle et de Sophocle; ses acteurs parlèrent un langage si simple, si pathétique et si affectueux, qu'on ne voulut plus penser, agir et parler que comme eux. Cette révolution dans la tragédie en fit une dans les mœurs, qui suivent presque toujours le goût des spectacles.

Euripide n'étoit point fait pour être poëte. Jeté dès l'enfance entre les bras de la philosophie, il ne fut point emporté, comme Eschyle et Sophocle, par le desir ambitieux de se signaler dans les combats. Né tendre et sensible, il préféra, dès

qu'il les connut, les douceurs d'une vie contemplative aux éclairs passagers de cette gloire frivole qu'on n'acquiert que par le sang, le meurtre et le carnage. Il avoit sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'éloignement des plaisirs bruyans que traînent après elles les passions violentes : il eut peut-être pour cela moins de force d'esprit, et de cette fierté qu'elles inspirent; mais il eut aussi plus de douceur, d'aménité, d'élégance, et de cette sensibilité charmante qui peut seule saisir les douces impressions du sentiment et de la tendresse. Moins vif que doux ; mélancolique, triste, plaintif et chagrin, il répandit sur toutes ses pièces ce caractère de sévérité que donne l'étude et la réflexion; il leur donna aussi un certain air d'école et de pédantisme qui n'a point échappé à ses critiques. Plus docile aux mouvemens de la nature qu'aux règles de l'art qu'il voulut toujours s'assujetir, Euripide écoutoit son cœur préférablement à son esprit : de là ces prologues postiches, où l'on ne laisse rien à deviner au spectateur; ces expositions laborieuses et sans goût, où l'on dit, sans ménagement et sans adresse, tout ce qu'on devroit cacher; ces chœurs inutiles, ou qui ne tiennent point à l'action; ces intermèdes déplacés; ces situations forcées; ces événemens trop précipités,

dont l'issue paroît tenir du prodige et du miracle, ou trop multipliés, qui donnent à une action une marche lourde et pénible : de là ces passages rapides d'une action à une autre dans un même sujet ; ces dénouemens à machine ; ce mépris de toutes les bienséances théâtrales et de la vraisemblance ; ces scènes contentieuses entre un maître et un esclave, indignes de la majesté du cothurne, où le poëte n'a voulu que briller et développer mal à propos les richesses et la vivacité du dialogue ; ces bravades indécentes entre des personnages du même rang ; ces plaisanteries insipides contre les femmes ; ces traits populaires et comiques : de là encore ces récits surchargés ou hors de place ; ces sentimens peu ménagés, qui nuisent à la suspension des esprits ; ces sentences éternelles d'une morale fastidieuse, qui, n'étant pas en action, sont ou poussées trop loin, ou manquent de la vivacité qu'elles devroient avoir dans les situations où elles sont mises en œuvre : de là enfin ces personnages inutiles, ou dont l'utilité n'est pas assez marquée, et qui sont vicieux sans raison ou contre nature ; ces apostrophes ridicules aux morts ; ces dialogues trop simples, ou hors du naturel de la tragédie ; ces cris, ces lamentations trop soutenues ou trop prolongées ; cette

affectation trop marquée à flater l'orgueil et l'ambition de ses concitoyens, à laquelle il faut attribuer le soin qu'eut souvent Euripide de sacrifier, à l'envie de se les attacher, l'ordonnance de ses plans, la marche de ses pièces et leur dénouement.

A ces reproches accumulés, et qui ont tous rapport à l'art du théâtre, on ajoutoit encore qu'Euripide n'avoit pas assez respecté la loi du serment si sacrée chez les Grecs, qu'on lui pardonna plus aisément de parler avec irrévérence des dieux. On disoit aussi que les traits envenimés qu'il sema dans ses tragédies contre les femmes, étoient moins l'effet de l'aversion qu'il leur portoit, qu'un moyen plus détourné de cacher aux yeux des philosophes qui étoient ses partisans, son attachement pour elles : mais on convint aussi que, s'il fut obligé, par considération pour ses anciens maîtres, d'affecter une sévérité de mœurs qu'il n'avoit pas, ce fut peut-être aussi pour leur plaire, qu'il parla souvent un langage irréligieux.

Les pièces d'Euripide sont, à la vérité, remplies de défauts; mais que de beautés doivent les racheter! On ne trouve que chez lui, parmi les anciens, ces touches secrettes des passions, cette peinture si vraie, si naturelle et si continue de

leurs mouvemens les plus cachés, ces nuances imperceptibles du sentiment, qui, comme des éclairs, se montrent et disparoissent sans laisser la moindre trace de leur passage. S'il viole souvent les règles de la tragédie dans l'exposition de ses sujets, il les observe quelquefois avec succès. Quelques-unes de ses pièces ont des ouvertures sages, naturelles, vives et intéressantes. On en voit d'autres qui sont dignes d'admiration, et qu'on mettra toujours au rang des plus beaux morceaux de l'antiquité, malgré les critiques. Dans le contraste de deux personnes unies par les liens du sang, exposées à un danger égal, et déterminées à faire les mêmes efforts pour s'y soustraire, qui sut mieux peindre qu'Euripide les élans de leur joie, exposer avec plus de vérité leurs irrésolutions et les retours de leur tendresse, faire mieux valoir leurs craintes, leurs espérances, leurs ressources, et tenir mieux le spectateur dans l'alarme et l'inquiétude? Sans doute qu'Euripide n'eut pas toujours l'art de fondre ses chœurs avec le sujet; mais il montra autant d'adresse que Sophocle, lorsqu'il fallut les éloigner du lieu de la scène, amener ou reculer une reconnoissance, préparer des remords, les faire parler avec force : il fut souvent aussi habile que lui à suspendre les

surprises, ou à les précipiter; à ne développer que peu à peu son action, et à l'embarrasser à proportion que le voile se levoit. Bien moins châtié, mais plus tragique que Sophocle, l'air de négligence d'Euripide balança souvent la régularité de ce poëte : c'est qu'Euripide sut toujours mettre ses spectateurs du parti de ses acteurs, en leur donnant toutes leurs foiblesses, et montrant les hommes tels qu'ils étoient; au lieu que Sophocle les représentoit toujours tels qu'ils devoient être : c'est qu'Euripide sut aussi couvrir ses défauts et ses vices par un tragique singulier, tirer les plus grands effets de la magie de ses dénouemens, soutenir la multitude des événemens dont il surchargea quelques pièces, par une attention très-marquée à les faire tendre au même but; c'est qu'il sut encore conduire le jeu des passions qui devoient servir à les animer, avec l'artifice le plus propre à rendre sensible la gradation de leurs mouvemens; employer les tours les plus fins et les plus adroits pour faire connoître les caractères de ses acteurs; répandre presque toujours sur son style les naïves douceurs du sentiment, et sur-tout parler le langage de la douleur, de la plainte et de la tendresse avec tant de naturel, que la nature elle-même n'eût pu s'exprimer autrement.

La tragédie n'eut ainsi que peu ou point d'obligations à Euripide. Il ajouta seulement à sa peinture des images plus riantes, plus douces, plus agréables; il lui donna une connoissance plus détaillée des passions tendres, et des mouvemens secrets qu'elles excitent; mais il n'alla pas plus loin dans cet art. Les poëtes qui suivirent Euripide ne firent que s'éloigner des idées sublimes qu'Eschyle et Sophocle s'étoient formées de la scène tragique; ils oublièrent ou méconnurent toutes les règles invariables auxquelles ces grands hommes l'avoient assujetie. Au charme inexprimable qu'on avoit trouvé à la représentation de leurs pièces, succéda bientôt une indifférence pour elles pire que le mépris. On négligea dans Athènes de conserver la plus grande partie de leurs ouvrages. Ainsi, tandis que les peuples barbares, avec lesquels la Grèce eut depuis des relations, apprenoient par cœur les meilleures tragédies de ses poëtes, cette ville célèbre les laissoit périr l'une après l'autre dans son sein. Quand elle eut perdu de vue les véritables principes de son génie national, ce fut une nécessité pour elle de négliger les moyens qui avoient le plus servi à l'établir.

Les Romains, qui durent aux Grecs l'idée de

tous les arts, ne virent point la tragédie entrer avec eux dans Rome. Eschyle, Sophocle et Euripide ne furent point inconnus à ses tragiques ; mais ces poëtes profitèrent si mal des leçons qu'ils y trouvèrent, qu'il eût été plus honorable pour eux de les avoir ignorés. Cependant on applaudit avec fureur à l'*Œdipe* de Jules César, à l'*Ajax* d'Auguste, au *Thyeste* de Varius, à la *Médée* d'Ovide ; mais ces tragédies, dont les noms seuls ont échappé aux ravages du tems, ne méritoient pas sans doute l'accueil honorable qu'on leur avoit fait dans cette ville, puisqu'elles ont été ensevelies sous la magnificence de ses théâtres, avec toutes les pièces qui servirent à l'amusement de ses habitans.

Sénèque s'éleva seul au-dessus des débris de la tragédie romaine. Ce poëte étoit né avec une imagination vive et chaude, un tempérament plein d'enthousiasme et de feu ; mais il n'avoit ni le tact assez fin pour sentir toute la délicatesse de cet art, ni l'esprit assez juste pour se conformer aux belles proportions que le théâtre avoit acquises chez les Grecs. Incapable de former par lui-même un plan, il emprunta ses sujets de Sophocle et d'Euripide ; mais, au lieu d'adopter l'ordonnance magnifique de leur distribution et la sage économie

de leur marche, il voulut courir seul dans une carrière qu'il ne connoissoit pas, et il donna dans tous les écarts auxquels conduisent toujours la bisarrerie de l'esprit, l'ignorance des règles, des passions, et de la manière dont il faut employer les unes et faire agir les autres. La nature avoit tout fait pour le mener au grand : un goût dépravé corrompit ces dispositions, et le fit tomber dans le ridicule, le bas, le burlesque et l'extravagant.

Aussi peu instruit de la nécessité de lier ses scènes les unes aux autres, qu'inhabile à rendre ses chœurs essentiels à l'action, Sénèque prit d'abord tous leurs inconvéniens, et ne sut point faire usage des beautés auxquelles ils pouvoient donner lieu. Ainsi, courant d'écueils en écueils, il conduisit ses chœurs à peu près comme ses acteurs; c'est-à-dire, qu'il les fit entrer ou sortir sur la scène, sans s'embarrasser si leur présence choquoit les bienséances ou les règles du théâtre, ou si elle nuisoit à la vérité du spectacle; si ce qu'il avoit à leur faire dire étoit d'une nécessité bien prononcée, et si le ton qu'il leur faisoit prendre convenoit à leur situation.

Sénèque a, sans doute, quelques beaux actes, des scènes très-chaudes, et où son génie se montre

tel qu'il auroit toujours été, si le goût l'avoit conduit. On en trouve quelques-unes qui sont tout en action, et qui passeroient pour belles, si elles n'étoient pas gâtées par la manière dont elles sont écrites. On y apperçoit aussi des situations heureuses, des déclarations d'amour très-bien imaginées, des sentences magnifiques, exprimées avec force; des beautés assez vraies, quoique d'un genre opposé à celui des Grecs; des artifices heureux; un jeu de théâtre assez délicat; des scènes de dialogue assez bien conduites; des récits vifs, des narrations très-bien faites : mais pour quelques beautés éparses çà et là, et noyées dans les imperfections dont le théâtre latin fourmille, que de scènes qui auroient dû être intéressantes, et qui ont dégénéré en froideur! Que de scènes copiées des pièces grecques, qui n'ont conservé aucunes de leurs beautés, et qui ont gardé tous leurs défauts; qui sont chargées d'ornemens superflus, de peintures affreuses, d'images dégoûtantes, d'actions, en un mot, qui ne doivent point se passer sur la scène; ou remplies de faits mal amenés, d'exploits mémorables qui ne vont point au fait, d'invectives ridicules contre les dieux, de plaintes inutiles et déplacées, de moralités ennuyeuses, d'entretiens froids par la manière et par

le fond, de déclamations folles, de rodomontades extravagantes, de réparties subtiles et forcées, d'exclamations plates, de contestations sur un sujet peu intéressant, de récits longs et fastidieux, de narrations enfantines, de discours impertinens, où l'on n'apperçoit aucun art de dialogue, mais un cliquetis continuel d'antithèses et de jeux de mots; de pensées petites, frivoles, obscures, d'un coloris outré, et qui ne disent rien qui aille au cœur, parce que le poëte a voulu courir trop après l'esprit, et aller presque toujours au-delà du naturel! Que de scènes encore qui ne font point connoître le lieu où se passe l'action, ni le tems où elle doit commencer; qui présentent si mal le sujet, qu'il ne fait aucune impression; qui ouvrent les pièces par des déclamations ridicules qui n'apprennent rien de ce qu'on voudroit savoir, ou par des tirades de vers ampoulés qui annoncent distinctement ce qu'on devroit d'abord ignorer! que de scènes enfin où l'on ne voit que des personnages déclamateurs, des héros romanesques et fantasques, sans caractère ou sans mœurs, que le poëte perd de vue contre toutes les règles de la vraisemblance, et qui se conduisent si mal, qui parlent d'une manière si opposée à leur situation, qu'on ne prend aucun intérêt ni aux malheurs

auxquels ils succombent, ni au bonheur qu'ils ont de les éviter !

Sénèque eût cependant de la force d'esprit et une manière de penser haute et grande : mais elle ne lui servit à rien, parce qu'il manqua de ce goût sage qui met tout à sa place, qui sait varier et nuancer les couleurs, les ménager et les proportionner à la différence du sujet ou des situations. Son premier tort fut d'avoir ignoré que le théâtre n'est point fait pour ces détails historiques, ces énumérations de villes, et toutes ces descriptions de lieux et de choses, auxquelles il se plaît souvent à s'arrêter, et qui ne tendent jamais à avancer l'action, à la développer, à augmenter ses effets. Il ne sut pas que dans la tragédie tout doit avoir son principe, sa cause, son développement et sa fin; que le passage de l'un à l'autre doit être si bien marqué qu'il n'échappe point au spectateur; que les déclarations les plus adroites, les discours les plus sensés, les pensées les plus ingénieuses sont toujours ridicules, lorsqu'elles sont mal amenées, poussées trop loin, ou étrangères au sujet principal.

Sénèque eût pu se faire, il est vrai, une élocution vive et forte, noble et majestueuse; mais, emporté par son enthousiasme, il préféra à une

diction simple, facile et relevée, un langage bouffi, que la pompe affectée de ses vers n'a rendu que trop sensible. S'il avoit été capable de s'assujetir à dessiner ses pièces d'après le plan des tragédies grecques, il seroit à coup sûr parvenu à leur donner une marche plus vive et plus égale, et des dénouemens plus supportables; mais il dédaigna de les imiter, et il tomba justement dans le mépris, parce qu'il ne mit dans ses drames ni correction dans le style, ni décence dans les mœurs, ni conduite dans l'action, et qu'on ne put les regarder que comme un assemblage ridicule de scènes sans texture et sans liaison, dans lesquelles on n'apperçoit que des délibérations, des disputes de vers à vers, et les sentences éternelles d'une philosophie guindée, qui ne jette dans l'ame ni lumière ni feu.

Un théâtre aussi grossier ne pouvoit guère servir qu'à former un spectacle aussi monstrueux. Il fut cependant le seul modèle que nos premiers poëtes tragiques se proposèrent d'imiter. Tant qu'ils se bornèrent à ne présenter sur notre scène que des traductions de Sénèque, notre tragédie fut toujours dans son enfance; mais dès que Corneille et Racine eurent montré qu'il y avoit chez les Grecs un art au-dessus de celui des Latins, on ne pensa

plus qu'à suivre la route qu'ils avoient ouverte. On vit dès-lors la tragédie française, qui ne s'étoit point élevée au-dessus des tentatives de Jodelle, de la Péruse, de Grévin et de Garnier, prendre chez nous une marche plus régulière et plus théâtrale. Les oracles, le destin et la fatalité, qui avoient régné sur notre théâtre avec le plus grand empire, firent place aux passions, qui règlent seules le cours des événemens humains. Le flux et reflux de leurs mouvemens, leurs révolutions et leurs changemens ourdirent la chaîne de la tragédie, et se chargèrent d'en développer le nœud. On ne vit plus dès-lors sur la scène française que la nature livrée à elle-même et lutant contre l'infortune, que penchans combatus par des obstacles, que caractères mis en opposition avec l'adversité ou le bonheur, que vertus étouffées dans leur germe, ou couronnées aux portes de la mort; que crimes enfantés par les passions, produits par des actes involontaires, ou punis sur leurs trophées.

Malgré l'étude que Corneille et Racine avoient faite du théâtre des anciens, notre tragédie n'acquit point la belle simplicité des Grecs; c'est que nos poëtes prirent souvent plus de matière qu'il ne leur en falloit. On lui reprocha ses épisodes, ses confidens inutiles et froids, ses cascades perpé-

tuelles, ses négligences, ses fautes contre l'unité de tems, de lieu et d'action. On remarqua encore qu'elle ne faisoit pas assez d'impression, que ce qui devoit exciter la pitié, ne conduisoit qu'à la tendresse; que l'émotion y tenoit souvent lieu du saisissement; l'étonnement, de l'horreur; qu'il manquoit à nos sentimens une certaine profondeur qui les montrât tels qu'ils sont : mais on observa également que, si notre théâtre étoit moins naturel, moins touchant et moins pathétique que celui des Grecs, il étoit aussi plus régulier, plus imposant et plus vif que le leur; et que nous l'emportions toujours sur eux, comme on le verra dans ces commentaires, par la dignité des caractères, la noblesse dans les mœurs, et le développement des passions.

NOTES

NOTES
DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Page lxxiij.

LES Chinois avoient des théâtres, etc.

Les Chinois, au rapport d'Acosta, ont eu de tout tems des théâtres. Les tragédies qu'ils représentoient rouloient sur des sujets de morale, appuyés des exemples de leurs héros et des maximes de leurs philosophes. On passoit quelquefois dix à douze jours à la représentation de ces pièces. On n'épargnoit aucune dépense pour l'appareil extérieur du lieu de la scène, et pour la magnificence des habits. Ces représentations ne cessoient qu'après que les acteurs se retiroient de concert avec les spectateurs, ennuyés d'aller et revenir boire, manger et dormir. *Histoire de l'Amérique*, part. IX. liv. VI. chap. 6. Les Grecs ont observé les premiers, qu'une action trop prolongée fatigue le spectateur. Le bons sens veut qu'un spectacle se voie de suite, et que l'intérêt qu'il doit exciter soit senti dans un tems assez court. Il est en effet contre la vraisemblance que les passions qu'on met en œuvre dans la tragédie, conservent la chaleur qu'on leur suppose dans une pièce qui dure plusieurs jours. L'abbé d'Aubignac rapporte qu'*un homme très-savant, qui avoit assisté à la représentation du* Pastor fido*, l'assura qu'il n'y avoit jamais rien eu de plus ennuyeux, à cause qu'elle avoit duré trop long-tems.* Pratique du théâtre, *liv. II. page* 145.

Page lxxiij.

Les Incas du Pérou, sans le secours d'aucun modèle imaginèrent des pièces, etc.

Ces peuples, *dit Garcilasso de la Véga*, représentoient,

à leurs jours de fêtes, des tragédies et des comédies, dont les sujets étoient pris dans l'histoire de leur antiquité. *Primera parte de los commentarios reales. Chap. XVII.* Ceci sert à prouver que tous les arts d'imitation ont la même source.

Page lxxiij.

Thespis interrompit le premier la continuité de ces chants, par un personnage épisodique.

Les premières idées de la tragédie remontent au tems de l'apothéose de Bacchus, *époque de l'ancien Orphée et du commencement de la poésie en Grèce.* C'est, selon M. Fréret, l'an 1428, avant Jésus-Christ. *Mém. de littérature*, etc. *tom. V. page* 511. La grossièreté des mœurs, le peu de progrès qu'avoit fait le genre humain, dans l'étude de tous les arts, ne permirent pas à celui-ci de prendre un vol bien élevé. Des hymnes consacrés à Bacchus, soutenus d'une musique barbare, formèrent d'abord, avec les danses dont ils étoient accompagnés, tout le corps de la tragédie. Ces hymnes prirent bien avec le tems le caractère des passions qui les dictoient; mais comme ils rouloient tous sur le même sujet, ils ne pouvoient guère intéresser que par l'enthousiasme qu'ils inspiroient. Cette matière s'épuisa entre les mains des poëtes. Pour prévenir l'ennui des répétitions dans lesquelles ils tomboient, Thespis imagina d'introduire sur la scène un histrion, qui amusoit le spectateur par un récit tout-à-fait étranger à l'objet de ces hymnes. *Diog. Laërce, liv. III. page* 120, *édition d'Henri Etienne*, 1570. On s'éleva d'abord contre cette nouveauté, en criant tout d'une voix : *il n'y a rien là qui regarde Bacchus.* Mais insensiblement on s'y accoutuma, parce qu'on présenta cette innovation comme un moyen de délasser le chœur. Avec le tems, cet épisode prit la place du chœur, et celui-ci ne fut plus admis dans les pièces grecques que comme un accompagnement.

Ceux qui voudront voir une ébauche de l'ancienne tragédie, peuvent lire le premier acte *des Perses* d'Eschyle; c'est un

monologue interrompu par le chant des chœurs. Avant que l'art du dialogue eût été trouvé, les actes différens de toutes les pièces grecques, n'étoient autre chose qu'un monologue repris et continué.

Pages lxxiij et lxxiv.

Un chariot, quelques acteurs barbouillés de lie, etc.

Solon assista aux représentations des tragédies de Thespis; il lui défendit de les jouer à Athènes. *Diogènes, ibid.* Thespis chargea sur un char son bagage et ses acteurs, et courut, avec eux, tous les bourgs de l'Attique. Le même char leur servoit de théâtre; c'étoit, dit-on, pour éviter les embarras et les frais du transport. Pour attirer la populace, il barbouilla ses histrions de lie de vin ou de céruse. Cette imagination fournit à ceux qui voulurent l'imiter depuis, l'idée des masques, faits d'abord de feuilles d'*arcion*, plante que les Grecs nommoient *prosopion*.

La tragédie se perfectionna; l'usage du dialogue introduisit sur la scène différens personnages. Il fallut chercher le moyen d'en faire sentir aux spectateurs la différence, et les divers intérêts dont ils étoient occupés. On recourut aux masques de caractères, faits d'écorce d'arbre et de cuir, doublés de toile ou d'étoffe. Les sculpteurs en firent de bois, d'après les idées que les poëtes leur en fournirent.

On trouvera qu'il auroit été bien plus simple de laisser à chaque acteur le soin d'exprimer le caractère dominant de son rôle, que d'en faire dépendre la distinction d'un masque qui ne pouvoit guère réussir à la rendre assez sensible, de quelque manière qu'il fût fait. Cela est très-vrai; mais il faut observer que les représentations des pièces des anciens se faisoient ordinairement pendant le jour, que leurs théâtres étoient extrêmement vastes, que la plupart des spectateurs étoient fort éloignés de la scène, que c'étoit une nécessité de forcer l'imitation, afin de la rendre plus remarquable. Les Grecs n'ayant point fait monter les femmes sur leur théâtre,

ils furent obligés d'avoir recours à ces déguisemens pour les suppléer. L'usage des masques servit encore à diminuer le nombre des acteurs, à prévenir l'ennui qu'on éprouvera toujours à voir sur la scène les mêmes figures.

Une remarque à faire ici en passant, c'est que la tragédie éprouva dans Paris les mêmes difficultés qui s'opposèrent à l'établissement du théâtre grec à Athènes. Dès que nos premiers poëtes eurent trouvé l'art de substituer la véritable tragédie aux farces insipides des enfans de Sans-Souci, aux moralités et aux mystères de la passion, on essaya de la faire connoître à Paris. Tout se souleva contre cette nouveauté. Les confrères, sur-tout de la passion, s'acharnèrent à la faire exclure de la capitale, et n'y réussirent que trop bien. *Hist. du théâtre franç. tom. III. pag.* 224-258. Ce tems d'orage se passa ; l'établissement le plus fait pour honorer une nation, s'éleva bientôt au-dessus des persécutions qui avoient retardé ses progrès. Les pièces de Corneille et de Racine, de Crébillon et de M. Voltaire, ont fait penser depuis que, si l'on ne s'étoit pas relâché de la rigueur avec laquelle on s'opposa d'abord au dévelopement de l'art du théâtre, la France auroit été privée d'une gloire plus précieuse pour elle que ses triomphes et ses conquêtes.

Page lxxiv.

Phrynicus, son disciple, auteur de quelques tragédies, etc.

Phrynicus étoit Athénien ; il remporta le prix dans la LXVIIe olympiade. *Ælien. hist. div. liv. III. chap.* VIII. Comme il n'y avoit point d'actrices chez les anciens, ce poëte introduisit l'usage des masques de femmes, qui servoient aux hommes ; c'étoit une espèce de casque qui couvroit toute la tête, et qui représentoit les cheveux, les oreilles, les ornemens même que les femmes faisoient entrer dans leur coëffure.

Ce poëte fut aussi l'inventeur des vers ïambes tétramètres ; c'étoient des vers de huit pieds, composés d'une longue et

d'une brève : l'usage ne s'en conserva point au théâtre, parce que leur marche vive et sautillante ne parut point dans la suite convenir à la dignité du cothurne.

Phrynicus composa neuf tragédies, dont voici les noms : *les Égyptiens*, *Alceste*, *les Danaïdes*, *Antée* ou *les Lybiens*, *les Justes*, *les Perses*, *les Athéniens*, et *Pleuron*. Ce Pleuron étoit fils d'Ætolus. Un autre Phrynicus, que je crois être le même que celui-ci, composa les tragédies d'*Andromède*, d'*Érigone*, et *de la prise de Milet par Darius, roi de Perse*. Cette dernière pièce attira de grands désagrémens à son auteur. Les larmes que versèrent les Athéniens à sa représentation, les indisposèrent tellement contre lui, qu'ils le chassèrent du théâtre. Ils ne s'en tinrent pas à cet affront ; ils le condamnèrent à une amende de mille dragmes, pour avoir r'ouvert, par cette tragédie, une des plus grandes plaies de la nation. C'étoit faire une loi à tous les poëtes de ne mettre jamais sous les yeux du peuple d'Athènes que des vérités qui pouvoient lui plaire. Phrynicus fut aussi *l'auteur d'une tragédie appelée Tantale ;* et d'une autre appelée *les Phéniciennes*, dont les vieillards d'Athènes chantèrent long-tems les airs.

La poésie étoit alors inséparable de la musique, parce que l'art de faire des vers n'étoit que l'art de faire des paroles propres à être mises en chant. Les poëtes tragiques composoient ordinairement la musique et les danses qui servoient d'intermèdes à leurs pièces. *Musici, qui erant quondam iidem poetæ*, dit Cicéron dans son livre de l'orateur. Les poëtes chantoient et dansoient eux-mêmes à la représentation de leurs tragédies ; cet usage se conserva long-tems à Athènes.

Page lxxiv.

Chérilus, qui lui succéda, etc.

Ce poëte étoit Athénien ; il naquit vers la LXXIVe olympiade. Il remporta treize fois le prix, et fut auteur de

cent cinquante tragédies. *Alope* est la seule de ses pièces dont le nom nous soit parvenu. Cette princesse étoit fille de Cercyon : Neptune eut d'elle Hippothoon, l'un des héros qui donnèrent leur nom aux dix tribus d'Athènes. *Mém. de littérature*, etc. *tom. XIX. page* 219.

Qu'étoit-ce que les *habits de théâtre* que Chérilus inventa ? Des robes longues et traînantes qui servoient à couvrir les jambes, les bras, les épaules, le ventre et l'estomach postiches de leurs acteurs. Les Grecs étoient persuadés que les héros de leur histoire avoient eu une stature plus grande que nature ; ils donnèrent, pour cela, à ceux qui jouoient dans leurs pièces les rôles de ces grands hommes, une corpulence factice, tant ils se croyoient obligés de ne rien mettre sur la scène qui parût contraire à la vraisemblance.

Page lxxiv.

On construisit à Athènes des théâtres et des amphithéâtres.

A la représentation d'une des pièces de Pratinas, un de ces amphithéâtres, qui n'étoit que de bois, rompit et se renversa ; ce fut là ce qui donna l'idée aux Athéniens de construire des théâtres plus solides, et qui l'ont souvent emporté par leur magnificence sur les temples de leurs dieux.

Pratinas fut l'inventeur d'une espèce de poëme dramatique, qu'on appeloit *satyre*. C'étoit un poëme *annexé à l'ancienne tragédie, écrit d'un style enjoué, accompagné d'un chœur de satyres, dont l'action, partie sérieuse et partie comique, rouloit sur quelques événemens remarquables, dont le dénouement étoit pour l'ordinaire heureux.* Il ne nous est resté qu'une seule pièce de ce genre, c'est le Cyclope d'Euripide.

Page lxxiv.

On y établit des juges chargés d'examiner les pièces.

Il n'y a guère eu que la Grèce qui ait bien connu l'art d'ennoblir l'exercice de tous les talens, et de les encourager

à se perfectionner par tout ce que les distinctions et les honneurs peuvent avoir de plus séduisant. L'intérêt qu'on prenoit à les exciter ne se bornoit pas seulement à les applaudir. On faisoit apprendre par cœur aux enfans les tragédies des meilleurs poëtes ; l'État les faisoit copier à ses frais, afin d'empêcher qu'elles ne se perdissent : on les faisoit lire publiquement lorsqu'il n'étoit pas possible de les jouer. On élevoit des statues à ceux qui les avoient faites. Pour encourager à les imiter, on établit des prix ; on accordoit à ceux qui les remportoient, le droit de bourgeoisie. *Plutarque*, tom. II. page 841.

Les juges qui décidoient à Athènes de la préférence que méritoient les pièces des poëtes, étoient au nombre de cinq ; ils avoient des places distinguées et un banc particulier. C'étoient des hommes d'un mérite reconnu, d'une intégrité à l'abri de tout soupçon, et qui prêtoient serment de juger selon le droit et l'équité, et sans égard aux sollicitations, à la cabale ou aux factions. L'autorité qui leur donnoit le droit de récompenser les talens, s'étendoit aussi à faire punir et même à faire battre de verges, un homme qui auroit été assez téméraire pour se présenter au combat sans avoir les qualités nécessaires pour fixer l'attention du public. Lucien parle d'un certain Evangélus qu'on punit avec cette sévérité. *Tom. II. page* 545, *édit. de* 1619. Antigone, au contraire, valut à Sophocle la préfecture de Samos. L'art du théâtre fut toujours chez les Grecs un acheminement aux honneurs et à l'illustration. Le sort décidoit du rang où les concurrens devoient lire ou faire réciter leurs ouvrages. Ces examens étoient précédés de sacrifices, d'offrandes, de libations, *etc. Plutarque, ibid.* page 485.

Avant Sophocle on disputoit les prix de poésie par quatre pièces dramatiques, comprises sous le nom de *tétralogie*. Les trois premières étoient des tragédies, dont les sujets avoient ordinairement quelque rapport entre elles. La quatrième, appelée *satyre*, étoit une espèce de comédie. Sophocle, qui

avoit le plus approfondi l'art du théâtre, commença le premier à opposer tragédie à tragédie.

Page lxxiv.

Celles qui méritoient les honneurs du chœur, etc.

L'honneur du chœur consistoit à fournir aux poëtes les acteurs, les danseurs, les habits, en un mot, tout ce qui étoit nécessaire pour la représentation d'une tragédie. C'étoit le chorégus, ou chef de chaque tribu, qui étoit chargé d'en faire la dépense.

Chaque chorégus cherchoit à l'emporter, dans cette espèce de lice, sur tous ses émules ; l'honneur de la victoire rejaillissoit sur toute sa tribu. Plutarque fait mention d'un Lacédémonien, qui fut pénétré de la plus grande surprise en voyant les mouvemens qu'on se donnoit à Athènes pour la représentation d'une nouvelle tragédie. *Plutarque*, tom. II. page 710.

On lit dans cet auteur, que Thémistocle vainquit en faisant représenter une des pièces de Phrynicus, et qu'il fit graver sur une plaque d'airain, l'inscription suivante, pour en perpétuer le souvenir.

THÉMISTOCLE PHRÆARIEN ÉTOIT CHORÉGUS.
PHRYNICUS FAISOIT REPRÉSENTER SA PIÈCE ;
ADIMANTE PRÉSIDOIT.

Adimante étoit archonte dans la LXXVe olympiade. Plutarque, à qui nous devons cette anecdote, ne nous apprend point le nom de la tragédie de Phrynicus. *Vie de Thém.* page 114.

Page lxxiv.

La tragédie étoit encore bien éloignée, etc.

L'époque de la véritable tragédie ne remonte pas plus haut que la LXXIIIe olympiade, dans laquelle Eschyle remporta le prix sur Pratinas son maître.

Page lxxv.

Eschyle opéra cette révolution.

Eschyle naquit à Eleusis, d'une famille distinguée. Un songe, dans lequel Bacchus lui ordonna de travailler pour le théâtre, lui fit prendre le parti de s'y appliquer. Il y réussit au-delà de ses espérances, et fut regardé comme le premier des poëtes tragiques. Euphorion son père, lui fit embrasser la profession des armes. La valeur avec laquelle Eschyle se conduisit à la guerre, le fit regarder comme un des plus braves guerriers de son tems.

Les poésies d'Eschyle sont toutes pleines du feu qui le transportoit dans les combats. Jamais poëte ne posséda si bien que lui l'art d'inspirer à tous ses spectateurs les passions dont il étoit animé. *On ne sortoit*, dit-il, dans Aristophane, *de sa pièce des* Sept Chefs devant Thèbes, *qu'avec la fureur de la guerre dans le sein.* On disoit pour cela qu'*elle lui avoit été dictée par le dieu Mars.* Plutarque, *tom. II. pag.* 715. Il n'y a point en effet d'ouvrage plus propre à inspirer un génie guerrier à un peuple républicain.

On prétend qu'Eschyle s'échauffoit la verve en s'enivrant. *Athénée, liv. I. pag.* 22. Cela donna lieu à Sophocle de dire de ce poëte, *que s'il faisoit bien, c'étoit sans savoir ce qu'il faisoit.* Athénée, *ibid.* Plutarque, *ibid.* Démosthène ne buvoit que de l'eau; autre sujet de plaisanteries tout à fait opposées. *Lucien, tom. II. pag.* 924. Tout sert à la critique. Eschyle remporta vingt-huit fois le prix pendant sa vie. Ses deux fils, poëtes tragiques comme lui, n'eurent aucune célébrité; ils firent représenter les pièces de leur père, et elles remportèrent le prix après sa mort.

On a dit qu'Eschyle avoit composé soixante-six tragédies; il ne nous en reste que sept. Sophocle, âgé de vingt-huit ans, remporta sur lui le prix, à la solemnité du transport des os de Thésée à Athènes. Cet affront détermina Eschyle à quitter sa patrie à l'age de cinquante-six ans; il se réfugia auprès

d'Hiéron, roi de Sicile, ami des arts et des sciences. Ce prince venoit de fonder la ville d'Etna; Eschyle composa à ce sujet une tragédie qui acheva de lui concilier la bienveillance de ce roi. Un aigle laissa tomber une tortue sur la tête de ce poëte : il en mourut. Hiéron lui fit faire de magnifiques obsèques. Eschyle avoit composé en quatre vers l'épitaphe qui fut gravée sur sa tombe : en voici la traduction.

Sous ce tombeau
Gît l'Athénien Eschyle, fils d'Euphorion,
Qui mourut près de la féconde Géla.
Le bois sacré de Marathon attestera ses hauts faits d'armes;
Et le monde entier rendra témoignage à la valeur de son bras.

Le silence de ce poëte sur ses succès dans la tragédie est remarquable; il faisoit plus de cas de sa bravoure que de ses talens dans la poésie.

Page lxxv.

La tragédie n'avoit été qu'un monologue, etc.

Avant Eschyle, il ne paroissoit sur la scène qu'un acteur qui parloit seul, et qui étoit remplacé par le chœur. Eschyle ajouta un second acteur, et forma le dialogue de la tragédie.

Page lxxv.

Eschyle conserva l'idée, qu'avoient eue les Grecs, de ne prendre que dans leur histoire des sujets propres au théâtre.

La tragédie n'étoit point destinée à Athènes à servir au seul amusement de ses habitans : elle eut dès sa naissance une destination bien différente de celle que nous lui avons donnée. C'étoit un spectacle politique, dans lequel on s'attachoit à remettre sous les yeux de la nation les grands principes des mœurs et du génie national; c'étoit une école perpétuelle d'héroïsme et de vertu. L'objet de son institution ne laissa point aux poëtes la liberté d'employer des sujets feints; le spectacle qui en auroit résulté n'auroit point amusé un peuple ami, dans les arts, du vrai, du naturel et de la

vraisemblance. Un sujet étranger à l'histoire des Athéniens, n'auroit pas plu davantage ; parce qu'au tems où la tragédie prit son vol, Athènes se croyant la première ville du monde, elle ne devoit aimer que ce qui la rapprochoit de cette idée. On ne vit pour cela sur ses théâtres que rois humiliés et confondus, sacrifiés à l'orgueil athénien, ou victimes du refus qu'ils avoient fait de reconnoître sa supériorité sur eux, et sa prééminence dans les arts. C'étoit pour l'entretenir dans ce préjugé, que ses orateurs et ses poëtes lui présentoient toujours les fondateurs des villes soumises à sa domination, ses héros et ses guerriers, comme des hommes que leurs qualités héroïques élevoient au-dessus de ce qu'il y avoit jamais eu de plus grand. Cet enthousiasme tourna au profit des mœurs. Au sortir des pièces d'Eschyle, on étoit toujours plus passionné pour la gloire que lorsqu'on y étoit entré ; c'est que dans les tragédies de ce poëte, tout respiroit l'amour de la liberté et de l'indépendance. La tragédie produiroit partout les mêmes effets, si les poëtes qui, travaillent pour le théâtre, ne prenoient que dans l'histoire de leurs pays les sujets de leurs pièces.

Mais pourquoi notre théâtre n'a-t-il pas contribué, comme celui des Grecs, aux progrès du génie national ? c'est qu'il n'a été chez nous que l'ouvrage de l'imitation. Ceux qui s'en occupèrent les premiers, ne portèrent point leurs vues si loin ; c'étoit le goût de la poésie qui les transportoit, et non point l'amour de l'état. Eschyle travailla pour le théâtre en politique et en guerrier. Nos poëtes n'ont imaginé de donner à la tragédie une fin digne d'elle, qu'après avoir beaucoup réfléchi sur le véritable but de l'art du théâtre. Le tems seul a perfectionné toutes nos idées.

Pages lxxv et lxxvj.

Dans l'époque où elle fut faite, le génie des Athéniens prit en même tems dans tous les arts l'essor le plus élevé.

L'usurpation de Pisistrate ouvrit les yeux aux Athéniens

sur les véritables intérêts de leur liberté : ils furent obligés de céder au génie souple, adroit et constant de ce tyran : ils se vengèrent sur son fils des entraves qu'avoit souffert leur indépendance. Hyppias chassé, se réfugia chez les Perses ; il voulut rentrer dans sa patrie, les armes à la main : il fut vaincu. Les Athéniens, fiers de cet avantage, osèrent se croire supérieurs à tous les hommes. Cette idée fit éclore à la fois tous les genres de talens dans Athènes. Ce siècle fut celui de sa grandeur, de sa richesse et de sa magnificence. Empedocle, Zenon, Anaxagoras, Platon, Démocrite, Leucippe, Parménide, Socrate, Héraclite, philosophes ; Hérodote, Thucydide, Polybe, historiens ; Méton, astronome ; Gorgias, Isocrate, orateurs ; Hippocrate, médecin ; Simonide, poëte élégiaque ; Pindare, poëte lyrique ; Euripide, Sophocle, poëtes tragiques ; Aristophane, poëte comique. Tous les talens, toutes les sciences se disputèrent à l'envi le bonheur de contribuer à l'illustration de cette ville. Un même siècle vit l'ébauche et la perfection de tous les arts.

Page lxxvj.

Nourri de la lecture d'Homère, etc.

Galaton peignit Homère avec une source qui jaillissoit de sa bouche, où tous les poëtes alloient puiser. *Ælien, liv. IX. chap.* 22. Eschyle disoit que ses tragédies n'étoient que des lambeaux de ce père des poëtes. *Athénée, liv. VIII. p.* 347. Tous ceux qui ont profité de la lecture des poëmes d'Homère, n'ont pas imité cette franchise.

Page lxxvj.

Choix du sujet.

Le choix du sujet est ce qu'il y a de plus difficile à faire dans la tragédie. Eschyle jugea qu'il devoit être grand, noble, intéressant.

Page lxxvj.

Exposition.

La nature, qui fit tout pour Eschyle, lui donna de bonne heure des idées nettes et précises de toutes les qualités que doit avoir l'exposition d'une pièce. Elle lui fit connoître qu'outre la clarté et la brièveté qui en sont les parties essentielles, l'acteur qui ouvre la scène, doit montrer l'action assez avancée pour faire croire qu'elle va bientôt finir ; qu'il doit aussi mettre le sepectateur au fait des événemens qui l'ont précédée ; préparer ceux qui doivent servir à ses dévelopemens, et sur-tout prendre garde de ne pas trop laisser entrevoir le dénouement, afin de ne pas faire perdre le plaisir de la surprise. Le bon sens lui apprit encore qu'il faut faire connoître de bonne heure les acteurs qui parlent, déterminer le lieu où ils sont, le tems où commence l'action. Eschyle sentit le premier cet art : mais il ne le porta pas à sa perfection ; ce fut l'ouvrage de Sophocle son successeur. On peut juger cependant des réflexions qu'il avoit faites à ce sujet, par la manière dont il ouvre la scène dans sa tragédie *des Perses* : rien n'est plus noble et plus grand que cette ouverture ; on ne pouvoit marquer plus adroitement le lieu de la scène, le tems où commence le véritable sujet de la pièce, et l'instant qui doit mettre tous les acteurs en mouvement. L'exposition de cette pièce est un modèle de vivacité, de netteté et de précision. Les *Coëphores* ont le même mérite.

Page lxxvj.

Intrigue ou nœud.

L'intrigue ou nœud, est la partie la plus considérable de la tragédie : c'est au moins celle qui lui donne cette espèce de vie qui l'anime et l'échauffe. On appele ainsi l'art si difficile de tenir en suspens l'esprit du spectateur, en balançant, les unes par les autres, les passions que l'on met en jeu.

Pour être intéressante, l'intrigue doit être conduite avec

beaucoup de vivacité ; sa beauté dépend presque toujours du choix des actions : c'est au génie du poëte qu'il appartient seul de la bien déveloper. Le fil qui la conduit doit être assez imperceptible pour n'être pas apperçu. *C'est*, comme l'a dit très-bien le père Brumoy, *un labyrinthe qui va et revient sur lui-même, où l'on aime à se perdre en cherchant à en sortir, et où l'on rentre avec plaisir quand une fausse issue nous y rejette.* Discours sur l'origine de la tragédie, *théâtre des Grecs, tom. I. pag.* 100. Cet art étoit celui des tragiques Grecs ; chez eux les passions se heurtent, se poussent, et retournent sur elles-mêmes avec une force ou une adresse qui remplit toujours d'une nouvelle admiration.

Page lxxvj.

Dénouement amené ou retardé, etc.

Le dénouement est ce qui termine l'intrigue ; il diffère, ou par la nature des actions théâtrales, ou par l'effet des dispositions où se trouvent tous les acteurs ; mais il n'intéresse jamais qu'autant qu'il est conforme à l'attente du spectateur, et qu'il la satisfait.

L'art de rendre le dénouement heureux a été perfectionné par l'étude ; il faut qu'il naisse du fond du sujet, autrement c'est un dénouement à machine. Il doit être préparé sans être prévenu, afin qu'on ne puisse pas dire qu'on l'a vu avant qu'il ait paru. L'*Œdipe* de Sophocle est le chef-d'œuvre des dénouemens du théâtre ; il commence avec le nœud ; il est suspendu avec tant d'art, qu'on en est le plus éloigné au moment où on le croit plus prochain ; il noue tellement tout ce qu'il dénoue, qu'il ne s'éclaircit qu'en s'embrouillant. Un seul mot répand le jour dans l'ame du spectateur, et finit ses incertitudes.

Page lxxvj.

Ressorts tragiques, passions qui doivent les mettre en jeu.

La crainte et la pitié sont les véritables ressorts de la

tragédie; ce sont elles qui mettent en jeu tous les mouvemens de l'ame, et qui à leur tour sont excitées par les passions qu'elles ont mises en action.

Page lxxvj.

Effets... resserrés par l'unité de tems, de lieu et d'action. Homère apprit à Eschyle que l'action d'une tragédie doit être simple et sans mêlange d'actions qui lui soient étrangères; que toutes ses parties doivent faire un tout bien établi, et qui ne présente qu'une vérité envelopée dans un cercle d'événemens unis les uns aux autres, et tendant tous à un même but. L'unité de tems lui parût aussi essentiel; rien n'est en effet plus ridicule que de voir un même personnage naître et vieillir dans un même jour.

L'art n'allant pas à séduire le spectateur sur le plus ou le moins d'étendue du lieu de la scène, Eschyle jugea que l'action devoit être également bornée à un endroit déterminé d'une ville ou d'un palais. Le changement de décorations au coup de sifflet, si souvent pratiqué sur nos théâtres, est une puérilité.

Les anciens ne violoient jamais l'unité de lieu; il leur parut si indispensable de ne pas négliger de l'observer, qu'ils n'en firent point une règle de leur poésie dramatique. Ils la supposèrent. Ils croyoient qu'il valoit mieux manquer à la vraisemblance des choses, dont on ne s'apperçoit qu'en raisonnant, qu'à celle du lieu, qui doit nécessairement révolter les sens. L'unité de lieu mal-observée eût suffi pour faire siffler une pièce. Cratinus faisoit sortir *Amphiaraüs* d'un temple, sans qu'on le vît. La pièce tomba. Les Athéniens ne purent souffrir qu'on voulût leur persuader que, n'ayant pas vu passer cet acteur sur le lieu de la scène, il eût pu sortir sans qu'ils l'eussent apperçu. Le lieu de la scène, chez les Grecs, étoit toujours devant un temple, un palais, ou quelqu'autre lieu public.

Page lxxvj.

Trouble croissant de scène en scène, d'acte en acte.

C'est ici l'art suprême du poëte tragique; c'étoit celui d'Eschyle. Voyez sa tragédie *des Perses;* le trouble du spectateur y croît d'un bout à l'autre. Tout se montre en effet avec tant d'art qu'il reste toujours quelque chose à la surprise. Sophocle, instruit par ce grand homme, le surpassa de beaucoup dans cet art. Lisez son *OEdipe.*

Page lxxvj.

Science des mœurs, vérité de leur peinture.

Les mœurs, dans le tragique, consistent à conserver à tous les acteurs les traits de caractère et d'humeur qui leur sont propres, et à ne les faire agir et parler que d'une manière convenable à leur âge, à leur rang, et aux intérêts différens qu'ils doivent avoir. Personne n'a poussé plus loin que les Grecs la réflexion sur cette convenance; nos poëtes n'y ont pas fait la même attention. Ce ne fut que fort tard que Corneille, qui raisonna le mieux l'art du théâtre, parvint à nous donner les règles du goût et de la décence que doivent garder les personnages.

Page lxxvj.

Dialogues, interlocuteurs.

Ce fut Eschyle qui imagina le premier de mettre deux acteurs sur la scène. *Aristote, poëtique, chap. IV.* L'art du dialogue, trouvé par ce grand homme, fut perfectionné par Sophocle et Euripide: ce furent eux qui apprirent aux poëtes à parler le langage de la tragédie, à sacrifier à propos les belles choses qu'ils pouvoient faire dire à leurs acteurs, à couper adroitement leurs entretiens, à ne point faire attendre leurs réponses, à ne point faire parler un personnage oisif ou inutile lorsqu'il n'a rien à dire; à répandre, en un mot, dans toute la pièce, l'intérêt propre à chaque rôle. Le

dialogue

dialogue n'étant autre chose que le tissu d'une action dramatique, il doit peindre tous les plis du cœur, et parler comme lui.

Eschyle, ayant reconnu que la tragédie ne pouvoit pas subsister sans interlocuteurs, découvrit presque en même tems que l'action étant grande, noble et majestueuse, ses acteurs devoient inspirer, comme elle, de la noblesse et de l'élévation; qu'ils ne devoient avoir ni la même influence, ni le même intérêt au dénouement, mais y contribuer tous, selon leur rang, leur degré de force et de rapport avec l'ensemble. Cette règle est une des moins observées sur notre théâtre.

Corneille est, de tous nos poëtes, celui qui a porté le plus loin la vivacité, la force et la justesse du dialogue. Si nous avons quelque chose à envier aux poëtes Grecs, c'est cette naïveté douce et tendre, cette précision charmante, cette aisance et ce naturel si attachant, qui répandent sur leur diction les grâces les plus touchantes.

Page lxxvj.

Langage, vers, diction propre au théâtre, etc.

La tragédie n'étant qu'une représentation naturelle d'une action grande et noble, a dû parler un langage sublime et relevé, et qui répondît parfaitement à la dignité du sujet. Eschyle, qui étoit fait pour découvrir toutes les proportions de cet art, nourrit sa diction d'idées grandes, énergiques, majestueuses, remplies de force et d'images, et mit dans la bouche de ses acteurs, des sentimens proportionnés à la noblesse de leurs discours. Une prose mesurée, toute harmonieuse qu'elle eût été, n'eût pas aussi bien convenu que la poésie pour les exprimer; toute espèce de vers n'eût pas également servi à remplir cette vue. Eschyle préféra la poésie; et dans les différentes sortes de vers que la langue grecque a eues, il choisit le vers ïambe, parce qu'il a certaine noblesse théâtrale qui se sent mieux qu'elle ne s'exprime. Ce

poëte ne s'en tint pas là ; il observa que les vers qui convenoient le mieux à la majesté du dialogue, n'étoient pas également propres aux chants du chœur ; il en adopta pour eux, qui pussent se prêter aux mouvemens vifs et animés de leurs danses. Ce changement de versification étoit un des meilleurs moyens de varier les pièces du théâtre. Cette attention doit faire connoître jusqu'à quel point les Grecs portèrent l'étude de la nature dans la formation d'un art qui ne doit jamais s'éloigner d'elle.

Page lxxvj.

Chœurs adaptés au sujet, et liés étroitement à l'action.

Le chœur, employé si heureusement par Racine dans Esther et dans Athalie, étoit d'abord oisif dans l'ancienne tragédie ; Eschyle le rendit agissant : il sentit qu'une action grande, et qui intéresse une nation toute entière, ou une famille illustre, ne pouvoit guère se passer sans témoins ; et qu'au moment où les principaux personnages cessoient d'y prendre part, il étoit tout naturel que ceux devant lesquels elle étoit arrivée s'en occupassent.

Dans la nécessité où Eschyle se vit de partager l'action par un certain nombre d'intermèdes, il choisit le moyen qui lui parut le plus propre à tenir toujours le spectateur en haleine ; c'étoit de lui présenter, dans le chœur, des spectateurs en action, qui communiquoient aux assistans leur saisissement, leurs craintes, leurs intérêts et les passions différentes dont ils étoient agités.

La difficulté qu'on trouvera toujours à fondre les chœurs avec l'action, n'auroit pas dû les faire exclure de notre théâtre. Il me semble qu'il vaudroit bien mieux voir des personnages intéressés au développement du sujet, se faire part dans les entre-actes de leurs sentimens et de leur trouble, que d'entendre une symphonie plate, qui glace l'ame du spectateur, et qui ôte à nos pièces leur texture et leur continuité. Nos cinq actes forment cinq pièces différentes ; leur

division est d'autant plus ridicule, qu'elle est, dans toutes nos pièces, la même. Cependant, il n'est pas vraisemblable que toutes les actions se passent de la même manière, ni qu'elles finissent et recommencent dans le même tems, et qu'il faille absolument que les acteurs disparoissent quatre fois de la scène.

Il est arrivé quelquefois que le chœur a fait commettre aux poëtes grecs des fautes contre la vraisemblance; c'étoit le tort du poëte de ne l'employer que pour nuire à la vérité du spectacle; mais pour quelques inconvéniens auxquels il a donné lieu, que de beautés vraies il a occasionnées!

Eschyle donna à ses chœurs une double destination, à l'aide d'un chef ou coryphée, qui les conduisoit et qui parloit en leur nom. Il abrégea leurs chants, parce qu'ils ne devenoient plus qu'un délassement nécessaire; mais il les fit tellement dépendre de la texture de ses pièces, qu'il les leur rendit essentiels. Le nombre des personnes dont le chœur pouvoit être formé, fut d'abord illimité. Il étoit composé de cinquante acteurs, dans les Euménides; le mauvais effet qu'il produisit le fit réduire depuis à douze personnages. Le chœur servoit à varier le spectacle par ses marches mesurées et ses danses, à en augmenter la pompe, à relever la dignité des personnages, et à donner lieu aux poëtes de répandre dans leurs pièces la morale la plus intéressante, *etc.*

Page lxxvj.

Théâtres, décorations, habits, masques.

> Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ
> Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
> Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
>
> *Hor. de Arte poetica, vers* 278.

Eschyle, dit Horace, *habilla* ses acteurs *d'un masque plus honnête;* il bâtit des théâtres: il haussa ses personnages sur le cothurne, *etc.* c'étoit un soulier ou une espèce de patin

fort élevé, qui couvroit le gras de jambe, et qui étoit lié sur le genou.

Pages lxxvj et lxxvij.

Déclamation, danses.

L'état de comédien étoit fort considéré à Athènes ; cependant, ceux qui l'embrassoient, n'étoient point admis à décider du choix des pièces qui devoient amuser la nation. Le talent de la déclamation ne marchant pas toujours avec le jugement et le goût, qui peuvent seuls éclairer sur le mérite d'un ouvrage dramatique, on croyoit aussi qu'il ne convenoit point, pour ennoblir un art, de l'exposer à s'avilir par les souplesses de l'intrigue, ou les bassesses de la sollicitation.

La déclamation faisoit partie des talens qui menoient aux grades de la république ; les plus grands hommes d'Athènes ne dédaignèrent pas de l'exercer. Eschyle et Euripide en donnèrent l'exemple. Sophocle fut le premier des poëtes qui s'en exempta ; ce fut l'effet de la foiblesse de sa voix, qui ne lui auroit pas permis de se faire entendre.

L'art de déclamer chez les Grecs fut porté à un très-grand degré de perfection et de vérité : mais il fut poussé encore plus loin chez les Romains. Polus, acteur d'Athènes, venoit de perdre un fils unique qu'il aimoit tendrement ; il se trouva obligé de représenter le rôle d'Électre ; il alla prendre l'urne qui renfermoit les cendres de son fils, et il s'en servit pour rendre sa douleur plus vive et plus naturelle. *Aulu-Gelle, liv. VII. chap. v.*

Théophraste, cité par Athénée, prétend qu'un joueur de flûte, natif de Catane en Sicile, et nommé Andron, fut le premier homme qui s'avisa d'accompagner, des sons de sa flûte, les mouvemens du corps. Cléophante de Thèbes, cultiva cet art après lui. Eschyle l'enrichit de diverses figures. *Lib. II. pag.* 22. Athénée fait aussi mention d'un certain

Téleste, formé par ce poëte, qui fut regardé comme un des plus habiles danseurs de la Grèce. *Ibid.*

Page lxxvij.

On lui reprocha... de n'avoir pas toujours respecté... les préjugés religieux, etc.

Platon, dans sa république, blâme Eschyle d'avoir fait dire à Thétis, en parlant d'Apollon : *il m'avoit assuré que mon fils ne seroit sujet à aucune maladie, et qu'il vivroit long-tems. Je croyois qu'il ne sortoit de sa bouche que des oracles infaillibles ; et cet Apollon, qui, le jour de mes noces, prit tant de plaisir à m'instruire des prospérités de cet enfant, est celui-là même qui lui a donné la mort.* Liv. II, *à la fin.* Cette hardiesse pensa coûter cher à Eschyle ; car le mépris des dieux, ou de ceux qui passoient pour l'être, fut toujours chez les Grecs un moyen sûr de les indisposer. Une parole équivoque, un mot un peu libre fut souvent puni de mort. On ne pardonnoit point de jetter du ridicule sur les dogmes de la religion, ou d'inspirer du mépris pour eux par la moindre plaisanterie. Socrate, accusé d'impiété, fut victime de cette calomnie. Eschyle, dans une de ses pièces, fut soupçonné d'avoir voulu faire une allusion plaisante aux mystères de Cérès : il fut poursuivi par le peuple, et chassé du théâtre, à coups de pierre ; il y auroit été tué, au milieu des applaudissemens qu'on avoit donnés à sa pièce, s'il ne s'étoit refugié à l'autel de Bacchus. Ce crime parut si grave, qu'il fut jugé par l'aréopage ; la seule considération qu'on portoit à la mémoire de Cynégire, son frère, le sauva de la mort. Quel exemple pour nous ! C'étoit la nation entière qui vengeoit les outrages faits à ses dieux.

La facilité avec laquelle Eschyle s'écarta du respect qu'on doit toujours porter aux dieux, fut sans doute un abus de l'idée qu'il avoit eue de les faire paroître sur la scène tragique. On a reproché cette liberté aux Grecs ; on a dit que leur spectacle en avoit emprunté un air de magie, qui devoit

nécessairement les conduire à avoir moins de vénération pour toutes leurs divinités, parce qu'ils leur prêtoient des passions humaines. Cette invention d'Eschyle eut peut-être cet inconvénient ; mais quels avantages n'en tira-t-il pas? Il consacra dans l'esprit de sa nation ses origines romanesques, ses fêtes, ses jeux, ses cérémonies, l'antiquité merveilleuse de ses villes, les exploits tout divins de leurs fondateurs, l'héroïsme singulier de leurs grands hommes ; ce fut un trait de génie dans ce poëte d'avoir trouvé le moyen d'inspirer par-là à tous ses compatriotes un attachement plus marqué pour leurs usages, un amour plus ardent pour leur liberté, une résolution plus déterminée à choisir pour modèles les héros qu'Athènes avoit nourris dans son sein, et qu'elle avoit depuis placés au rang des objets différens de son culte.

Page lxxvij.

D'avoir quelquefois outré l'imitation.

C'est sur-tout dans sa tragédie *des Euménides*, qu'Eschyle tomba dans ce défaut. Oreste, au premier acte, paroissoit entouré de furies endormies par Apollon ; elles avoient un habit noir et ensanglanté ; d'une main, un flambeau qui jettoit une lueur pâle et tremblante ; de l'autre, un fouet de serpens. Leur tête étoit couverte de couleuvres furieuses ; leur visage étoit si horrible, si blême et si effrayant, qu'au moment où elles se réveillèrent, et où elles commencèrent à marcher tumultueusement sur le théâtre, des femmes enceintes accouchèrent d'effroi, des enfans moururent de peur. C'est d'Eschyle que les poëtes prirent l'idée de cette peinture.

Page lxxvij.

D'avoir donné à la tragédie un air un peu rude.

On peut observer cette rudesse du théâtre antique dans *le Prométhée* d'Eschyle. Cette pièce est remplie de grandes

beautés. Eschyle avoit composé trois tragédies sur ce sujet. Celle-ci est la seconde.

Page lxxvij.

On observa qu'il avoit introduit sur la scène des personnages qui ne convenoient point à la dignité de la tragédie.

Athénée observe qu'Eschyle, dans sa pièce *des Cabires*, osa faire paroître sur la scène Jason ivre ; c'étoit une faute qu'il n'est guère possible de justifier. *Eschyle*, dit cet auteur, *voulut consacrer son penchant à l'ivrognerie, par l'exemple de ses héros.* Liv. XI, pag. 428.

Page lxxvij.

Qu'il (Eschyle) *avoit poussé trop loin la magnificence du langage tragique.*

Ce défaut fut l'effet de la trop grande lecture qu'Eschyle avoit faite d'Homère ; Sophocle l'évita. Euripide, en voulant imiter la belle naïveté du père des poëtes, commit d'autres fautes, dont Racine, son imitateur, n'a pas toujours su se garantir.

Page lxxvij.

Employé des métaphores trop fortes, etc.

Ce défaut, assez ordinaire à Eschyle, se fait principalement remarquer dans sa tragédie *d'Agamemnon*, pleine de tours extraordinaires et d'obscurités que tout le travail des commentateurs n'a point encore éclaircies. Que de beautés cependant cette pièce renferme ! L'action paroît languir un peu, dans le commencement ; mais elle se relève avec tant de chaleur, qu'on trouve à peine le tems de s'arrêter aux peintures mâles dont tout ce drame est rempli.

Denis d'Halicarnasse a remarqué qu'Eschyle est un des poëtes qui a le mieux connu l'art de peindre avec décence les mouvemens doux ou violens de l'ame ; il sut aussi, à ce que prétend cet historien, varier la conduite de ses person-

nages beaucoup mieux que Sophocle et Euripide. *Tom. II. pag.* 207.

Page lxxviij.

Une imagination plus vive, plus forte et plus pompeuse. Eschyle fut couronné quatre fois. Des hommes qui ne le valoient pas, eurent l'honneur de triompher de lui. Il s'en consoloit en disant *qu'il consacroit ses œuvres à la postérité.* Athénée, *liv. VIII. pag.* 347. A sa mort, la république se chargea de faire les frais de la représentation de ses pièces.

Page lxxviij.

Sophocle eut à peine fait quelques pas sur le théâtre, etc. Sophocle ne fut point admis à concourir avec Eschyle, dès qu'il se présenta. L'archonte Arepsion l'avoit exclu de toute concurrence avec ce poëte, à cause de sa jeunesse. Cimon fit tirer au sort dix juges; ils examinèrent la pièce de Sophocle, et ils lui décernèrent le prix. Ce jugement fut un coup de bonheur pour la tragédie, à laquelle ce poëte ne se seroit peut-être point destiné s'il n'avoit pas triomphé.

Sophocle, né dans la LXXI[e] olympiade, étoit fils de Sopile. Périclès, avec lequel il commanda les armées d'Athènes, disoit *qu'il étoit bon soldat et mauvais général.* Strabon, *liv. XIV. pag.* 638. Cela peut-être; mais Sophocle fut un grand poëte; et à ce titre, il sera toujours plus digne d'admiration que son collègue.

Lamprus montra la musique à Sophocle: *Athénée, liv. I. pag.* 20. Son goût décidé pour la poésie épique le conduisit peut-être à la tragédie, fille de l'épopée. *Ibid.* 277. Il en emprunta au moins un style noble, élevé, mais qui, selon la remarque de Denis d'Halicarnasse, tient quelquefois un peu de l'oratoire. *Tom. II, pag.* 208. Sophocle étoit d'une belle figure; c'est un des traits de ressemblance que Racine a eus avec lui. Il dansa dans sa jeunesse devant les trophées élevés à la gloire d'Athènes, après la bataille de Salamine:

Athénée, pag. 20. L'ivresse dans laquelle on étoit alors, excuseroit encore cette singularité, si on pouvoit y trouver à redire. Dans une circonstance aussi importante pour les Juifs, David dansa devant l'arche. Le tems, les circonstances, les motifs de religion justifient tous ces phénomènes historiques.

Aimé et recherché des rois, Sophocle fut couronné vingt fois. Tant de gloire et de triomphes ne le sauvèrent point de l'ingratitude de ses enfans. Ils l'accusèrent de démence dans le tems qu'il venoit d'achever son *OEdipe à Colone*. Ce poëte lut cette pièce à ses juges, et leur admiration le justifia. L'auteur anonyme de sa vie prétend qu'il fit sur cet événement une comédie; cette plaisanterie n'étoit digne ni de lui ni de ses enfans.

Les lauriers qui ombrageoient le front de Sophocle ne purent le défendre de la mort. Un grain de raisin, selon quelques auteurs, l'étouffa, dans la XCIIIe olympiade; il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. D'autres prétendent qu'il perdit haleine en récitant une de ses pièces. Trois ou quatre historiens le font mourir d'un sentiment de joie excité par la nouvelle d'un triomphe auquel il n'étoit point préparé. Cette mort devroit être enviée de tous les poëtes.

L'exemple de Sophocle et de Racine, qui, à vingt-huit ans, ont marché sur la scène tragique avec autant d'assurance que leurs maîtres, a fait plus d'imitateurs que de poëtes. Il seroit cependant à souhaiter qu'il y eût un âge où il ne fût pas permis de se hasarder sur la scène tragique. On ne voyoit point, à Athènes, ceux qui se sentoient du goût pour la poésie s'échapper en foule de la férule de leur maître, pour venir bégayer sur le théâtre le langage de la tragédie. On respectoit trop le public pour lui faire courir les risques d'une représentation qui ne devoit point avoir de suite; l'exercice de ce talent étoit d'ailleurs trop considéré pour qu'on ne prévînt pas tout ce qui auroit pu contribuer à l'avilir. On excitoit les jeunes poëtes par tout ce que l'émulation suggéroit d'encouragemens; mais on ne souffroit pas qu'ils s'exposassent

au ridicule, avant d'en avoir connu les dangers, ou de s'être bien pénétrés des moyens de l'éviter. Il arrivoit de là qu'on ne voyoit régner sur la scène grecque que les pièces qui devoient y rester ; on y applaudissoit sans cabale et sans intrigue. Cette satisfaction étoit le triomphe des poëtes ; ce triomphe valoit bien les honneurs qu'on décernoit ailleurs au génie militaire.

Plutarque prétend qu'Athènes n'acquit pas plus de célébrité par ses victoires que par les tragédies de ses poëtes. *Tom. II. pag.* 347. Il a raison. On parle à présent très-peu des unes, on lit encore avec plaisir les autres. Les bons ouvrages ont toujours eu plus de droit à l'immortalité que les expéditions militaires ; celles-ci ont un caractère destructif, qui s'étend indistinctement à tout ; les autres ne font qu'étendre les bornes de notre sphère, et renouvellent tous les jours l'existence des événemens et des hommes que le tems a détruits.

Page lxxix.

Sous sa main, les défauts qui tenoient à la tragédie, etc.

Ce fut le premier objet que Sophocle se proposa en montant sur le théâtre. On lit dans Plutarque que ce poëte disoit, en se jouant, *qu'il vouloit changer la hautesse de l'invention* d'Eschyle, *puis sa fâcheuse et laborieuse disposition, enfin son élocution et sa diction*. Traduction d'Amyot, *tom. I. pag.* 115, *Paris*, 1604.

Page lxxix.

Sa bouche répandit la douceur du miel, etc.

Ceci fait allusion au surnom d'*Abeille* qu'on donna à Sophocle, à cause de la douceur de son style. On grava sur son tombeau un essaim de mouches à miel.

Page lxxx.

Diviser les actes, et indiquer mieux les intervalles, etc.

Les Grecs ne partageoient point leurs tragédies ; leurs

commentateur sont seuls imaginé les divisions qu'on remarque aujourd'hui dans leurs pièces. Ils avoient cependant une espèce d'interruption, pendant laquelle les acteurs, occupés hors la scène, faisoient place au chœur. Ce qui prouve que cette division n'étoit point fixée à un nombre déterminé d'actes, c'est que toutes leurs tragédies n'ont pas le même nombre d'intermèdes.

Page lxxx.

Tirer plus de parti de la danse.

Sophocle augmenta le chœur de trois nouveaux personnages ; il inventa une chaussure blanche pour les danseurs, afin de rendre leurs mouvemens plus sensibles. Ce poëte étudioit jusqu'aux talens des acteurs qui représentoient ses pièces.

Page lxxx.

Et relever avec plus d'éclat..... l'appareil imposant de la décoration des théâtres.

Sophocle donna l'idée des théâtres magnifiques que l'on construisit à Athènes. Les dépenses que l'on fit dans cette ville pour l'aggrandissement de ses édifices, et pour l'acquisition des choses nécessaires à la représentation d'une pièce, furent portées si loin qu'on reprochoit aux Athéniens de n'avoir pas employé *des sommes aussi considérables à la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les barbares.* Plutarque, *tom. II. pag.* 349.

Page lxxxij.

Euripide parut.

Ce poëte naquit à Salamine, le jour même de la défaite de Xerxès. Il étoit fils de Mnésarque et de Clito. Une destination plus forte que tous les préjugés de son éducation le fit travailler pour le théâtre ; il y fut accueilli au-delà peut-être de ce qu'il avoit osé prétendre. Ses succès dans cette carrière ne lui firent que des ennemis : c'est assez là le sort

des vrais talens. Il fut couronné quinze fois. Les chagrins qu'il eut de se voir surpassé par des poëtes qui ne le valoient pas, lui firent prendre le parti de se retirer à la cour d'Archélaüs. L'envie lui suscita de nouveaux ennemis dans le lieu de sa retraite; de mauvais poëtes, auxquels il succéda dans la faveur du roi, le firent dévorer par des chiens, dans la XCIIIe olympiade. Euripide mourut dans la 75e année de son âge. Archélaüs lui fit élever un tombeau magnifique près d'Aréthuse. Les Athéniens redemandèrent les cendres de ce poëte, et ils ne purent obtenir qu'on les transportât dans leur ville. La mémoire d'Euripide a été flétrie par une infinité d'imputations. Je ne m'amuserai point ici à les discuter. Les petits talens ne se vengent de leur médiocrité que par les efforts qu'ils font pour obscurcir le vrai mérite.

Euripide et Racine n'ont eu ni le même caractère ni le même génie. Une même éducation les tourna vers le même genre d'étude, leur fit embrasser et quitter la même profession, courir les mêmes hasards, essuyer les mêmes désagrémens, et remporter à-peu-près les mêmes succès.

Le philosophe Anaxagoras instruisit Euripide des dogmes de la philosophie des anciens. Les tracasseries auxquelles cette science a toujours exposé les grands hommes qui l'ont cultivée, attirèrent à ce philosophe quelques mortifications. Euripide renonça aussitôt à cette étude; il s'attacha au théâtre, dont il n'avoit aucune connoissance : c'étoit sortir d'un écueil pour se replonger dans un autre.

Sophocle étoit alors le seul auteur tragique qui occupât la scène avec éclat. Euripide se brouilla avec lui, comme Racine se brouilla depuis avec Corneille. Ce n'est point en cela qu'ils méritent tous quatre d'être comparés. Tous les arts sont frères : il me semble que ceux qui les cultivent devroient ne former qu'une seule famille, et être toujours unis.

Racine fut élevé à Port-Royal dans un tems où les démêlés de cette maison avec les jésuites ne lui annonçoient que trop les persécutions dont elle fut la victime. Il quitta la

route que les grands hommes de cette abbaye lui avoient frayée, pour s'attacher au théâtre, malgré leurs avis. Les mœurs étoient à Paris ce qu'elles étoient à Athènes, lorsqu'Euripide travailla pour le théâtre. La galanterie y tenoit lieu de la véritable passion, et la tendresse avoit pris la place de cette grandeur d'ame qui caractérisoit notre nation au tems de ses conquêtes. Le langage sublime que Corneille avoit introduit sur le théâtre n'étoit plus celui qu'il falloit parler ; les mœurs étoient sur leur déclin. Racine fit alors comme Euripide; il renonça à la pompe magnifique des sentimens que Corneille avoit étalés. Sans affadir entièrement la tragédie, il lui fit perdre l'air mâle et vigoureux que son rival lui avoit donné; il causa autant et peut-être plus de plaisir que lui.

On demande pourquoi on court plus aujourd'hui aux pièces de Racine qu'à celles de Corneille. C'est que nous sommes, du côté des mœurs et du caractère national, ce qu'étoient les Français au tems de Racine ; c'est-à-dire, plus sensibles, plus mous, plus efféminés, plus tendres, que forts et vigoureux. Si nous revenions à une époque semblable à celle où Corneille donna ses chef-d'œuvres, on les aimeroit sans doute mieux que les tragédies de Racine; elles donneroient plus de ressort au génie de la nation.

Page lxxxij.

Il ne fut point emporté comme Eschyle . . . par le desir ambitieux, etc.

Ce fut au milieu de la guerre et des combats qu'Eschyle conçut les premières idées de la tragédie. Sophocle s'instruisit également dans cet art sous les enseignes du dieu Mars ; il eut cet avantage sur son maître, qu'il le surpassa de beaucoup par ses exploits militaires, et qu'il s'éleva encore plus au-dessus de lui par ses grandes connoissances dans l'art du théâtre.

Il n'y a guère que la Grèce qui ait eu des généraux et des guerriers aussi empressés à s'illustrer par leur valeur que par

leurs poésies et leurs écrits : cette ambition, qui sut mettre à profit tous les moyens de se distinguer, fut la source de la vraie gloire d'Athènes.

Page lxxxvij.

Et (Euripide) *montrant les hommes tels qu'ils étoient*, etc. On a dit la même chose de Corneille et de Racine; c'étoit la réponse de Sophocle et d'Euripide à leurs censeurs : *Arist. poët. chap. XXVI.* Une remarque à faire ici, c'est que les Grecs n'étoient pas plus aveugles que nous sur les défauts de leurs pièces.

Page lxxxviij.

Les poëtes ne firent que s'éloigner des idées sublimes qu'Eschyle, Sophocle et Euripide s'étoient formées de la scène tragique.

Eschyle, père de la tragédie, travailloit pour le théâtre dans un tems où Athènes passoit de l'état d'anéantissement à celui de sa gloire. Ses victoires sur les Perses firent prendre à ses habitans un caractère d'orgueil et de fierté, d'après lequel Eschyle dessina tous ses personnages. La tragédie eut entre ses mains un air dur, sauvage, impérieux et brusque; elle prit le ton le plus haut, parce que dans la première ivresse de ses triomphes, Athènes monta au plus haut degré de l'ambition.

L'influence de cette ville dans toutes les affaires de la Grèce se soutint pendant quelque tems. Athènes, familiarisée avec ses trophées, perdit son enthousiasme; elle jouit de sa grandeur avec plus de noblesse que de faste, avec plus de dignité que d'orgueil; ses mœurs prirent alors un caractère de décence, de force, de vigueur et de véritable élévation qu'elles n'avoient point eu; Sophocle donna pour lors à la tragédie des beautés d'une proportion plus vraie, plus naturelle, un air plus noble, et un ton plus imposant.

L'abus des richesses, l'usage continu des plaisirs qu'elles enfantent, énervèrent le génie des Athéniens; leur caractère foible, mou et efféminé se communiqua aux productions du génie. Les arts prirent dès-lors plus d'élégance, de gentillesse, de propreté, que de force et de vigueur : la tragédie ne s'éleva pas plus haut qu'eux. Euripide, pour se conformer au goût de ses concitoyens, fit parler à la tragédie un langage tendre, pathétique, touchant; il n'auroit pas plû, s'il eût voulu être aussi magnifique qu'Eschyle; aussi grand, aussi fort et aussi beau que Sophocle. Les circonstances où les poëtes travaillent, mettront toujours la même différence entre leurs ouvrages. La dégradation des mœurs les peut varier à l'infini.

Page lxxxviij.

On négligea dans Athènes de conserver la plus grande partie de leurs ouvrages.

Eschyle composa soixante-six tragédies ; Sophocle, cent vingt-trois ; Euripide, soixante-quinze. Nous n'en avons plus que sept du premier, autant du second, et dix-neuf du troisième.

Page lxxxviij.

Ainsi, tandis que les peuples barbares, etc.

Alexandre fit répandre, dans tous les pays qu'il conquit, les ouvrages des meilleurs poëtes grecs, et sur-tout ceux d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. *Plutarque*, tom. I. pag. 668. *Les enfans des Perses, des Susianiens et des Gédrosiens*, dit Amyot dans son vieux style, *chantoient les tragédies de Sophocle et d'Euripide..... Leur passe-tems étoit de lire les vers d'Homère.* Tom. I. pag. 308. La considération qu'on avoit pour ces poëtes étoit si grande, que ceux qui récitoient par cœur des vers d'Euripide échappèrent, en Sicile, au carnage et à la mort. *Ibid.* tom. I. pag. 542.

Pages lxxxviij et lxxxix.

Les Romains . . . ne virent point la tragédie entrer avec eux dans Rome.

Les poëtes de Rome ne s'avisèrent que fort tard de travailler pour le théâtre; ce ne fut que sous le règne d'Auguste que la tragédie s'éleva au-dessus du médiocre : elle y est restée.

Page lxxxix.

Sénèque s'éleva seul au-dessus des débris de la tragédie romaine.

Il y a eu deux Sénèque célèbres par leurs écrits, et qui ont eu à-peu-près le même caractère d'esprit; leur style et leur manière de penser ont tant de ressemblance, qu'on a cru devoir soupçonner qu'ils étoient de la même famille, et qu'ils avoient eu la même éducation. Cependant on a été tenté de croire qu'ils n'étoient auteurs ni l'un ni l'autre des tragédies qui nous sont parvenues à la faveur de leur nom. Je ne m'attacherai point à discuter les preuves que Scaliger et Heinsius ont entassées pour appuyer leurs conjectures, et les faire adopter. Qu'importe auquel des deux on attribue les tragédies qui forment le théâtre latin ! Ces pièces sont-elles bonnes à lire ou à imiter ? voilà tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir. Il y a très-long-tems qu'on a dit qu'elles n'étoient bonnes à rien.

Page lxxxix.

Il emprunta ses sujets de Sophocle et d'Euripide.

Sénèque n'a emprunté d'Eschyle que son *Agamemnon ;* il a trouvé dans Sophocle les sujets d'*OEdipe* et d'*Hercule au mont OEta :* mais c'est d'Euripide qu'il a pris le cannevas de la *Thébaïde*, de la *Troade*, de *Médée*, d'*Hercule furieux* et d'*Hippolyte*. Peut-être d'autres poëtes lui fournirent-ils le modèle de son *Octavie* et de sa tragédie de *Thyeste*.

Page

Page xcv.

Notre tragédie n'acquit point la belle simplicité des Grecs.
C'est que la difficulté d'y atteindre a fait imaginer qu'elle étoit l'effet d'un manque de génie et d'invention ; idée singulière, qui sert encore d'excuse aux poëtes qui n'ont pas assez de force ou de fécondité pour soutenir une action par la seule violence des passions, par la beauté des sentimens et par la noblesse du discours.

Page xcvj.

Et que nous l'emportions toujours sur eux, ect.

La perfection de notre théâtre *empêche*, dit-on, *qu'on n'ait recours à celui des anciens;* elle fait aussi que tous nos jeunes poëtes, après avoir lu Corneille, Racine, Crébillon et M. de Voltaire, s'imaginent en savoir assez pour se placer à leurs côtés. Ces tragiques célèbres ont assurément des beautés qu'on ne sauroit trop souvent remettre sous les yeux du public; mais quelque différence qu'il y ait entre la constitution de notre théâtre et celui des anciens, on ne peut guère se bien instruire des délicatesses de cet art qu'en étudiant sans cesse les ouvrages immortels d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Mais comment les lire ? On n'apprend plus le grec ; le théâtre du père Brumoy est le seul livre qu'on puisse consulter avec fruit; il n'a traduit en entier que trois tragédies de Sophocle et quatre d'Euripide. Il n'a donné que des extraits des autres pièces, et une indication vague et succincte de leurs beautés ou de leurs défauts. Mais où ces beautés sont-elles placées ? Comment sont-elles amenées ? Quels effets produisent-elles ? Quelle influence ont-elles dans l'action ? En quoi ces pièces pèchent-elles contre les règles de l'art, du naturel, de la vraisemblance et de la vérité du spectacle ? Sur tout ceci, et sur un très-grand nombre d'autres questions sur lesquelles il ne m'est pas possible de m'étendre à présent, il faut se borner à ne savoir que ce que le père

Brumoy a dit. On n'a pas sous les yeux les tragédies qu'il examine; comment juger de la justesse de ses observations, et les comparer avec celles qu'on pourroit y ajouter? J'ai cru pour cela qu'on verroit avec plaisir une traduction de ces trois poëtes, dans laquelle je me suis attaché à conserver à ces auteurs la magnificence, la force, la douceur, l'élégance et la naïveté qui caractérisent leur manière d'écrire. Les morceaux que j'en ai employés dans ces commentaires sont des fragmens de ce travail; il est déjà fort avancé.

LA THEBAÏDE,

TRAGÉDIE.

1664.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Les essais des grands hommes ne sont point indifférens à connoître; il est même important, pour les progrès du goût, de voir de quel point est parti l'auteur de Phèdre et d'Athalie. Les défauts qui se rencontrent dans la Thébaïde et dans Alexandre seront du moins des leçons utiles pour ceux qui entrent dans la carrière des lettres.

Le sujet des Frères ennemis est peut-être l'un des plus tragiques que fournisse le théâtre des anciens; c'est aussi celui sur lequel les poëtes se sont le plus exercés. Si Racine ne l'a pas traité avec toute l'adresse qu'il a montrée dans ses autres pièces, s'il n'y a pas répandu toute la terreur dont ce sujet étoit susceptible, c'est qu'il ne faisoit alors qu'essayer ses forces. Quoi qu'il en soit, cette pièce, toute imparfaite qu'elle est, décéloit dans son auteur un génie fait pour devenir le rival du grand Corneille, et pour effacer tous ses autrés contemporains.

Les Sept-Chefs d'Eschyle, les Phéniciennes d'Euripide, la Thébaïde de Sénèque, et l'Anti-

gone de Rotrou, ont à-peu-près le même fond que les Frères ennemis de Racine; tous ces poëtes ont traité ce sujet chacun suivant son goût et son génie. L'ouvrage dont le plan a le plus de rapport avec la pièce française, est sans contredit la tragédie d'Euripide ; c'est aussi l'auteur grec dont Racine a toujours tiré le plus grand parti; il pensoit cependant que Sophocle lui étoit supérieur, mais il disoit qu'*il n'imitoit l'un que parce que l'autre étoit inimitable.*

L'apostrophe de Jocaste au Soleil, son entrevue avec Polynice, celle de ce prince et d'Étéocle, le sacrifice inutile de Ménécée, le défi des deux frères, le récit de leur combat et de leur mort, l'amitié d'Antigone pour Polynice, le caractère ambitieux de Créon; voilà les endroits d'Euripide que Racine s'est efforcé de faire passer dans sa pièce : la ressemblance qui se trouve entre les caractères de Polynice et d'Étéocle, l'amour de Créon pour Antigone, et d'Antigone pour Hémon, sont entièrement de l'invention du poëte français.

Euripide semble avoir pris plaisir à rassembler, dans son cinquième acte, tous les malheurs de la maison d'Œdipe, pour en faire le tableau le plus affreux et le plus frappant. Il suppose Œdipe enfermé dans son palais, et gardé prisonnier par ses

enfans; on apporte sur le théâtre les cadavres d'Étéocle, de Polynice et de Jocaste : Antigone échevelée au milieu d'eux, appelle son père à grands cris. Œdipe sort : comme il est privé de la vue, il prie Antigone de conduire ses mains tremblantes; pendant qu'il presse dans ses bras ces corps inanimés, Créon se déclare roi de Thèbes; il ordonne à Antigone d'épouser Hémon; il veut qu'Œdipe aille en exil; et pour mettre le comble à la douleur de ce père infortuné, il défend, sous peine de mort, d'inhumer Polynice, *etc.* Racine n'a fait aucun usage de cette situation, quoiqu'essentielle au dénouement de la pièce grecque par l'importance qu'attachoient les anciens aux honneurs de la sépulture : elle n'auroit été qu'un hors-d'œuvre dans la tragédie française.

Eschyle, qui avoit été homme de guerre, avoit déjà fait de ce canevas un sujet tout guerrier; presque toute sa pièce ne roule que sur le combat des deux frères, et ce combat n'arrive qu'au troisième acte; les deux premiers se passent en préparatifs du côté d'Étéocle, et en pressentimens du côté du chœur; enfin, le quatrième contient le récit de la mort des deux princes; et dans le cinquième, il ne s'agit que de leur sépulture. Cependant, cette pièce étincelle de beautés : le

serment que font les sept chefs, avant que d'attaquer les ennemis, est cité par Longin, parmi les morceaux sublimes de l'antiquité : *J'ai vu*, dit un espion à Étéocle, *leurs sept chefs immoler un taureau sur un bouclier*, *tremper leurs mains dans le sang*, *et jurer par le dieu Mars*, *par Bellone*, *par l'Épouvante*, *qu'ils détruiront la ville de Cadmus*, *ou qu'ils périront sous ses murs*. Voici ce serment tel que Boileau l'a traduit :

» Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
» Epouvantent les dieux de sermens effroyables ;
» Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
» Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
» Ils en jurent la Peur, le dieu Mars, et Bellone. »

Traité du sublime, chap. 15.

La manière dont les deux frères en viennent aux mains, est encore très-remarquable. Étéocle apprend que les sept portes de Thèbes doivent à la fois être attaquées par sept capitaines différens ; à chaque chef ennemi qu'on lui nomme, il désigne de son côté un officier Thébain ; le septième chef se trouve être Polynice : Étéocle reconnoît avec surprise qu'il n'a plus que lui seul à opposer à son frère ; un pressentiment secret l'avertit de ce qui lui doit arriver..... *O courroux ! ô haine des dieux !* s'écrie-t-il, *les imprécations de mon*

père s'accomplissent..... Allons, c'est à moi de repousser Polynice; à qui mieux m'en rapporter qu'à moi-même? Roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi, je saurai seul résister à ses efforts. Qu'on m'apporte mes armes, etc.

La pièce d'Eschyle est assurément remplie de beaux traits; mais de beaux détails ne suffisent pas pour faire une belle tragédie : il faut encore que l'action, toujours une, soit développée avec force; que, toujours simple et toujours pleine, elle occupe continuellement la scène, et que l'intérêt, toujours croissant, conduise le spectateur à un dénouement qui le surprenne et le satisfasse. D'ailleurs, l'auteur des Sept-Chefs paroît avoir manqué entièrement le caractère d'Étéocle, qui n'en a point de déterminé. Il s'est aussi privé du principal ornement de cette pièce, c'est-à-dire, de l'entrevue des deux frères, et du personnage de Jocaste, qui ne pouvoit y être que fort intéressant.

Nous ne dirons rien ni de l'Antigone de Sophocle, où il n'est question que de la sépulture de Polynice; ni de la pièce de Rotrou, dont les trois premiers actes ne sont qu'une grossière esquisse du sujet de la Thébaïde, et les deux derniers qu'un tableau plus resserré de l'Antigone de

Sophocle ; ni de l'ouvrage attribué à Sénèque ; il est fort mutilé ; et ce qui nous en reste est peu propre à faire regretter ce qui est perdu. Toutes ces pièces n'ont presque rien de commun avec celle de Racine, que quelques idées qui appartiennent naturellement au fond du sujet, et que nous indiquerons dans le cours de cet examen, à mesure que ces imitations se présenteront.

Racine n'avoit pas vingt-cinq ans quand il donna cette pièce. Elle fut jouée le 20 juin 1664, sur le théâtre du Palais-Royal, c'est-à-dire, par la troupe de Molière. Il est surprenant que Louis Racine dise, dans la vie de son père, qu'il n'a jamais pu découvrir de quelle manière la Thébaïde fut reçue du public. Racine lui-même nous apprend dans l'épître dédicatoire, que son ouvrage fut honoré de quelques applaudissemens, et que sa tragédie *eut le don de plaire*. Il est en effet prouvé par d'anciens registres, qu'elle eut quinze représentations dans sa nouveauté.

Nous n'avons point cru devoir nous appesantir dans cette pièce sur les fautes de toute espèce qui s'y rencontrent : nous aurions craint d'étouffer le texte sous les notes ; mais à mesure que Racine deviendra plus parfait, nous deviendrons plus sévères.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE SAINT-AIGNAN, (1)

PAIR DE FRANCE.

Monseigneur,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque

---

(1) Ce seigneur aimoit et cultivoit les lettres ; il fut un des premiers à pressentir les talens du jeune poëte, et à les encourager : aussi mérita-t'il son premier hommage. On sait que Racine ne fut point un prodigue de ce genre de tribut, et que dans toute sa vie, il ne fit que cinq dédicaces.

chose de si grand pour moi, que quand ma pièce ne m'auroit produit que cet avantage, je pourrois dire que son succès auroit passé mes espérances. Et que pouvois-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, si la Thébaïde a reçu quelques applaudissemens, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui ayiez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornemens du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, MONSEIGNEUR, que si vous avez une parfaite connoissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes, que les

vôtres m'ont été avantageuses ; aussi bien, je ne vous dirois que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence (1) pour cette pièce, que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit; ils m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'Antigone; mais il faisoit mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux; et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide, et l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à-peu-près mon plan sur les Phéniciennes d'Euripide; car pour la Thébaïde qui est dans Sénèque, je suis un peu dans l'opinion d'Heinsius; et je tiens, comme lui,

---

(1) Racine ne publia cette préface que long-tems après la Thébaïde; il fut le premier à sentir les défauts de sa pièce.

que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thébaïde, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui d'ordinaire a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici; et je doute que je lui en donnasse davantage si c'étoit à recommencer; car il faudroit, ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait; et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

ACTEURS.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

POLYNICE, frère d'Étéocle.

JOCASTE, (1) mère de ces deux princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.

CRÉON, oncle des princes et de la princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polynice.

UN PAGE. (2)

GARDES.

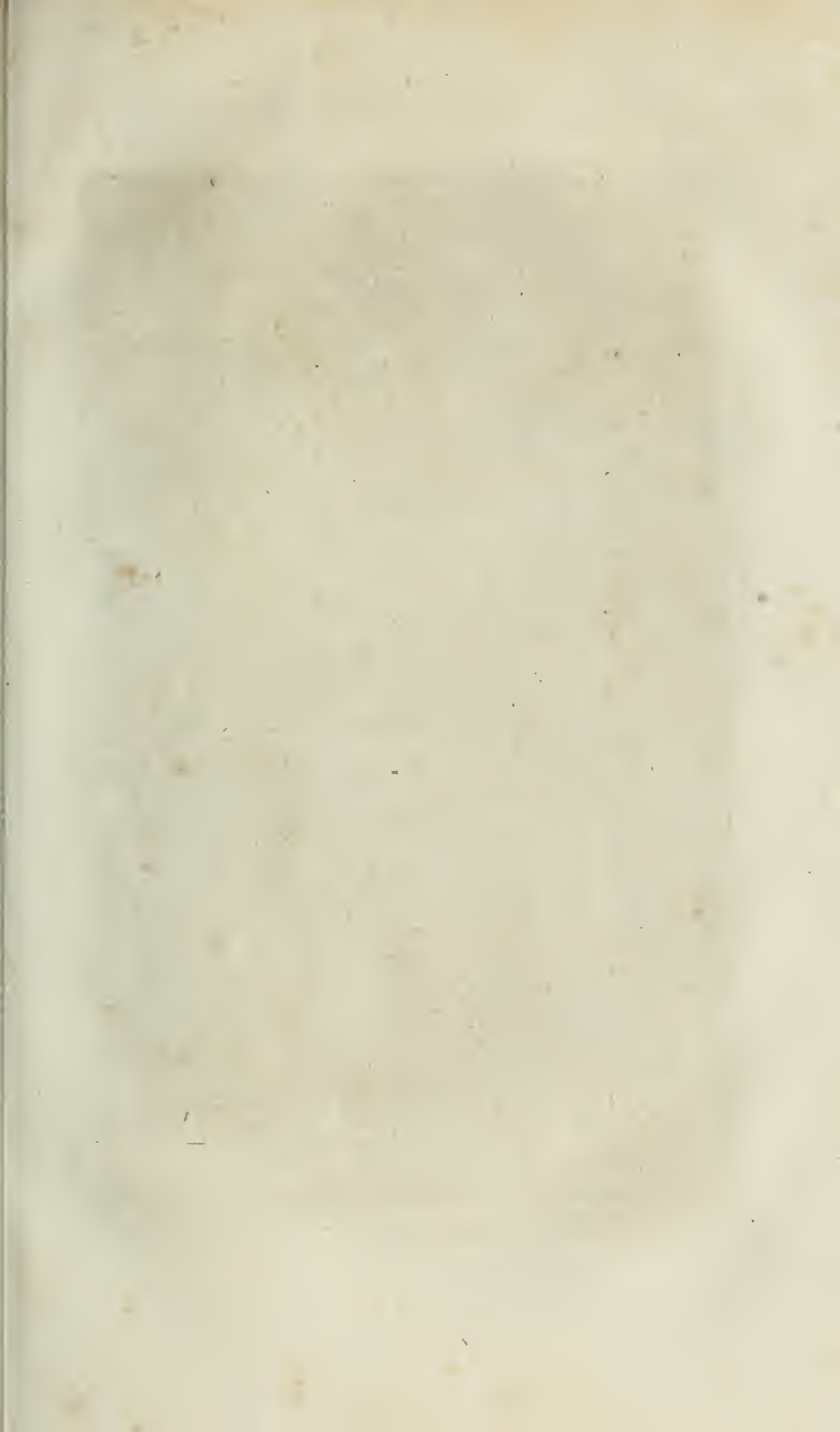
La scène est à Thèbes, dans une salle du palais.

---

(1) Dans les premières éditions, au lieu de JOCASTE, on lisoit ÏOCASTE. Ce mot ne se trouve écrit ainsi qu'au premier vers de la page 112 de cette édition. Racine changea cette ortographe dans les éditions qui suivirent la première.

(2) Corneille a pareillement donné un page à Jocaste dans Œdipe. Les anciens ne connoissoient point les pages. Un officier du palais auroit été plus convenable.

LA





LA THÉBAÏDE
OU
LES FRÈRES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe (1) ! Ah ! mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos va me coûter de pleurs !
Mes yeux, depuis six mois, étoient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes ! (2)

---

(1) *Ils sont sortis, Olympe !*

De qui parle Jocaste ? Il ne peut être question que d'Étéocle, Polynice n'ayant eu encore aucun accès dans la ville. On souhaiteroit en outre que Jocaste se fît connoître au spectateur, et qu'elle indiquât le lieu de la scène, loi que Racine dans la suite, et les autres tragiques célèbres ont eu grand soin d'observer ; au reste, ce début est plein de chaleur.

(2) *Mes yeux, depuis six mois, étoient ouverts aux larmes ;*
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes !

Louis Racine désapprouve *mes yeux ouverts aux larmes ;*

Puisse (1) plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE.

Du haut de la muraille
Je les ai vus déjà tous rangés en bataille;
J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts;
Et, pour vous avertir, j'ai quitté les remparts.
J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même; (2)
Il marche des premiers, et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et hâter (3) la princesse,

---

nous croyons cette expression poétique; mais nous pensons aussi qu'il auroit pu relever le *concetto* qu'on trouve dans ces vers; et qui, déplacé par-tout, l'est bien davantage dans la bouche d'une mère affligée.

(1) *Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,*
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
Dans les premières éditions on lisoit :
« Il devoit bien plutôt les fermer pour jamais,
» Que de favoriser le plus noir des forfaits. »

(2) *J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même.*
On croit lire ce passage du second livre de l'Iliade, où Homère représente Ménélas à la tête de ses troupes : *lui-même il s'avançoit plein de son ressentiment, et sa voix les excitoit aux dangers de la guerre.*

(3) *Que l'on coure avertir et hâter la princesse.*
Hâter quelqu'un étoit en usage au tems de Racine. On

Je l'attends. Juste ciel! soutenez ma foiblesse.
Il faut courir, Olympe (1), après ces inhumains;
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas (2)! à ce jour détestable,
Dont la seule frayeur me rendoit misérable!
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi;
Et le courroux du sort vouloit être assouvi.
O toi, soleil (3)! ô toi! qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde?
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons?
Et peux-tu, sans horreur, voir ce que nous voyons?
Mais ces monstres, hélas! ne t'épouvantent guères :

---

se hâte et on *presse quelqu'un*. Dans les premières éditions, il y avoit :

« Que l'on aille au plus vîte avertir la princesse. »

(1) *Il faut courir, Olympe.*

VARIANTE.

« Il faut, il faut courir après ces inhumains. »

(2) *Nous voici donc, hélas !*

On lisoit dans les premières éditions :

« Nous voici donc, Olympe ».

(3) *O toi, soleil, ô toi !*

Imitation très-heureuse de l'Hippolyte de Sénèque : *O toi ! père des astres, soleil radieux, peux-tu contempler le crime de ta race ? Eteins ton flambeau, fuis dans les ténèbres.*

Dans Euripide, Jocaste fait l'exposition de la pièce par une longue apostrophe au soleil; mais ici elle est beaucoup mieux : le tour des derniers vers, qui sont fort beaux, annonçoit déjà Racine.

On lisoit d'abord :

« Qui que tu sois, ô toi! qui rends le jour au monde, etc. »

La race (1) de Laïus les a rendus vulgaires;
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis :
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans, et s'ils sont parricides :
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux. (2)

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères?

ANTIGONE.

Oui, madame, on m'a dit (3) la fureur de mes frères.

---

(1) *La race de Laïus les a rendus vulgaires.*
Il y a dans quelques versions :
« Le seul sang de Laïus les a rendus vulgaires. »

(2) *Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.*
Racine a retranché ici les quatre vers suivans, qui rallentissoient la fin de cette scène.
« Ce sang, en leur donnant la lumière céleste,
» Leur donna pour le crime une pente funeste;
» Et leurs cœurs infectés de ce fatal poison,
» S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison ».

(3) *Oui, madame, on m'a dit la fureur de mes frères.*
Dire, se met quelquefois en vers pour *raconter:*
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes. *Henriade, liv. I.*

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas (1)
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre; (2)
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur. (3)

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

---

mais on ne peut pas raconter la fureur, on n'en raconte que les effets.

(1) *Et courons de ce pas.*

Racine substitua cette façon de parler à une autre plus familière qui se trouve dans les premières éditions; on y lisoit :

« Allons, tout de ce pas ».

(2) *Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre.*

Ce qu'ils ont de plus tendre, pour *ce qu'ils ont de plus cher.*

(3) *Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur*, etc.

Une *noire fureur*; *répandre* un *sang pour* en *attaquer* un autre : tout ceci n'est que du fatras; le goût de Racine, qui forma celui des Français, n'étoit point encore perfectionné.

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ÉTÉOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous? et quel trouble.....

JOCASTE.

Ah, mon fils,
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits? (1)
Est-ce du sang d'un frère, (2) ou n'est-ce point du vôtre?

ÉTÉOCLE.

Non, madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,

---

(1) *Quelles traces de sang vois-je sur vos habits?*
On lit dans quelques éditions :
« Madame, qu'avez-vous? et quel mal si caché....
» Ah, mon fils! de quel sang êtes-vous là taché »?
Louis Racine condamne le mot de *traces* en cet endroit; il prétend qu'il ne convient qu'aux impressions marquées sur la terre, mais il se trompe. *Trace* dérive du verbe latin *trahere*, et convient par conséquent à toute sorte d'impression successive, en quelque lieu qu'on la remarque.

(2) *Est-ce du sang d'un frère?*
Racine avoit mis d'abord :
« Est-ce de votre frère »?

Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ai fait mordre (1) la poudre à ces audacieux;
Et leur sang est celui qui paroît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait, tout-à-coup, descendre dans la plaine? (2)

ÉTÉOCLE.

Madame, il étoit tems que j'en usasse ainsi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici. (3)

---

(1) *J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux;*
Et leur sang est celui qui paroît à vos yeux.

Les quatre vers qui précèdent celui-ci étoient différens dans les premières éditions; Racine y faisoit dire à Étéocle :

« Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
» Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté;
» Seulement quelques Grecs, d'un insolent courage,
» M'ayant osé d'abord disputer le passage,
» J'ai fait mordre, *etc.* »

(2) *Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine*
Vous a fait tout-à-coup, descendre dans la plaine?

Jocaste disoit dans les premières éditions :

« Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée?
» Quel est ce mouvement qui m'a tant allarmée? »

Ce qui n'étoit que prosaïque.

(3) *Et je perdois ma gloire à demeurer ici.*

Racine a retranché les huit vers suivans.

« Je n'ai que trop langui derrière une muraille,
» Je brûlois de me voir en un champ de bataille.

Le peuple, à qui la faim se faisoit déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire; et quoi qu'il en arrive,
Thèbes, dès aujourd'hui, ne sera plus captive;
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne, (1)
L'insolent Polynice et ses fiers alliés (2)
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

» Lorsque l'on peut paroître au milieu des hasards,
» Un grand cœur est honteux de garder les remparts.
» J'étois las d'endurer que le fier Polynice
» Me reprochât tout haut cet indigne exercice,
» Et criât aux Thébains, afin de les gagner,
» Que je laissois aux fers ceux qui me font régner.
» Le peuple, *etc* ».

(1) *J'ai des forces assez pour tenir la campagne;*
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne.

On sent combien le premier vers est prosaïque, et combien l'inversion du second est dure et forcée.

(2) *L'insolent Polynice et ses fiers alliés*
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

VARIANTE.

« L'insolent Polynice et ces Grecs orgueilleux
» Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes yeux.

JOCASTE.

» Vous préserve le ciel d'une telle victoire!

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! souiller vos armes?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes? (1)
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah, mon fils! à ce prix voudriez-vous régner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter (2) votre frère, et régner avec lui.

» Thèbes ne veut point voir une action si noire.
» Laissez-là son salut, et n'y songez jamais,
» La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix :
» Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
» Dont le flambeau fatal désole cette terre!
» Prolongez vos malheurs, augmentez-les toujours,
» Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours;
» Vous-même d'un tel sang souilleriez-vous vos armes?
» La couronne, *etc.* »

(1) *Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! souiller vos armes?*
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?

Tout ce que dit Jocaste est très-touchant et très-beau : on voit déjà dans ce rôle briller les premières étincelles du génie de Racine; il y auroit mis dans la suite plus de goût, plus d'élégance, plus de correction, mais il n'y auroit sûrement pas mis plus de vérité.

(2) *Contenter votre frère, et régner avec lui.*

La construction de la phrase exigeoit *de contenter*. Cette faute ne se trouvoit point dans les premières éditions; on y lisoit :

« Vous pouvez vous montrer généreux tout-à-fait,
» Contenter votre frère, et régner en effet. »

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner, partager ma couronne, (1)
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils; la justice et le sang (2)
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régneroit son année;
Et n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois, (3)
Voulut que, tour-à-tour, vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire. (4)

---

(1) *Appelez-vous régner, partager ma couronne,*
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

VARIANTE.

« Appelez-vous régner lui céder ma couronne,
» Quand le sang et le peuple à la fois me la donne? »

(2) *Vous le savez, mon fils, la justice et le sang.*
Racine fit d'abord dire à Jocaste :
« Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang. »

(3) *Et n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois,*
Voulut que, tour-à-tour, vous fussiez tous deux rois.
On lisoit dans les premières éditions :
« Et n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
» Il voulut que tous deux vous en fussiez les rois, »

(4) *A ces conditions vous daignâtes souscrire.*
Daignâtes n'est pas le mot propre; une mère ne dit point à son fils qu'il *a daigné* souscrire aux ordres de son père. Racine avoit d'abord mis :
« A ces conditions *vous voulûtes* souscrire. »
Mais il sacrifia le mot propre à la rencontre d'une consonnance désagréable.

Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux;
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous? (1)

ÉTÉOCLE.

Non, madame, à l'empire il ne doit plus prétendre,
Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre;
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.

---

(1) *Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?* Étéocle reprenoit ainsi dans les premières éditions :

« Il est vrai, je promis ce que voulut mon père;
» Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire?
» On promet tout, madame, afin d'y parvenir;
» Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
» J'étois alors sujet et dans l'obéissance,
» Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
» Ce que je fis alors ne m'est plus une loi;
» Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi.
» D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
» Un roi sort à l'instant de sa propre personne;
» L'intérêt du public doit devenir le sien,
» Il doit tout à l'État et ne se doit plus rien.

IOCASTE.

» Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
» Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire;
» Et quand ce nouveau rang l'affranchiroit des lois,
» Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

» Polynice à ce titre auroit tort de prétendre;
» Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre;
» Et lorsque, *etc.* »

Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contr'elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour roi l'esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine;
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis, (1)
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espéroit par lui de voir Thèbes en cendre. (2)
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines:
Il la faut accuser si je manque de foi;
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadème (3) il n'est rien qui vous touche.

---

(1) *Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis.*

Ce vers est la répétition du vers précédent, où Polynice est appelé l'*esclave de Mycène*; c'est dire deux fois la même chose, et de la même manière.

(2) *Il espéroit par lui de voir Thèbes en cendre.*

De voir, le *de* est de trop; de plus ce vers est prosaïque et manque d'élégance.

(3) *Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.*

Auprès du diadème est une expression vicieuse; Racine auroit pu très-aisément rendre cette idée par une expression plus correcte.

Mais, je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien, puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frère; et, si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre;
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand. (1)

ÉTÉOCLE.

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous satisfaire,
Il faut sortir (2) du trône et couronner mon frère;
Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étois, devenir son sujet;
Et pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie,
Il faut, par mon trépas.....

JOCASTE.

Ah, ciel! quelle rigueur!

---

(1) *De tous les criminels vous serez le plus grand.*

L'inversion que le poëte a mise dans ce vers donne au mot de *grand* un sens assez équivoque ; *le plus grand des criminels* veut dire le criminel le plus décidé ; et *de tous les criminels le plus grand*, signifie celui qui l'est avec plus de grandeur. Ce dernier sens n'est sûrement pas celui que Racine a prétendu donner ici.

(2) *Il faut sortir du trône*, etc.

Mauvaise expression ; on ne dit point qu'on *entre* au trône, on ne dit pas mieux qu'il en *faut sortir*.

Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire ;
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je desire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême ;
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime ;
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois ;
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paroît impossible,
Et si le diadême a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure (1) de paix.
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère : (2)
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère ;
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.

---

(1) *Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.* Il faut *quelques heures* au plurier. De plus, ce vers est prosaïque et manque d'harmonie ; l'art d'un versificateur habile consiste dans la manière de placer favorablement pour l'oreille les syllabes muettes. *Quelque heure de paix* rend le vers traînant.

(2) *Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.* Racine a substitué ce vers à celui qui suit.

« Accordez quelque trêve à ma douleur amère. »

Dès ce même moment permettez que je sorte :
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
Par mes justes soupirs (1) j'espère l'émouvoir.

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir. (2)
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce palais.
J'irai plus loin encore ; et pour faire connoître
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître, (3)
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
Si le peuple y consent, (4) je lui cède ma place :

---

(1) *Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.*

Dans les premières éditions il y avoit :

« Dans cette occasion rien ne peut l'émouvoir. »

(2) *Madame, sans sortir vous le pouvez revoir.*

VARIANTE.

« Madame, sans sortir vous le pouvez bien voir. »

(3) *J'irai plus loin encore ; et pour faire connoître*
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître.

Le tour de ces vers est foible et prosaïque ; on lisoit dans les premières éditions :

« Je ferai plus encore ; et pour faire connoître, *etc.* »

(4) *Si le peuple y consent, je lui cède ma place :*
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.

On lisoit d'abord :

« Si le peuple le veut, je lui cède ma place :
» Mais qu'il se rende aussi, si le peuple le chasse. »

Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.
Je ne force personne ; (1) et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

SEIGNEUR, votre sortie a mis tout en alarmes : (2)
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes ;
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice et lui parler de paix.

---

(1) *Je ne force personne.*

Idée triviale, qui ne rend point celle du poëte qui vouloit faire dire à Étéocle qu'il ne contraindroit point le suffrage et la liberté que le peuple avoit de se choisir un nouveau roi.

(2) *Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :*
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes.

Le peuple qui a été témoin qu'Étéocle est sorti de Thèbes, n'a pu ignorer sa rentrée ; sa frayeur est donc ici sans fondement. L'empressement de Créon à venir trouver le roi n'a pas une meilleure cause.

Créon,

Créon, la reine ici commande en mon absence ;
Disposez tout le monde à son obéissance ;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses loix,
Votre fils Ménécée ; et j'en ai fait le choix. (1)
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés. (2)

(*à Créon.*)

Commandez-lui, madame. Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi, seigneur?.....

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue!

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas ;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas. (3)

---

(1) *Votre fils Ménécée ; et j'en ai fait le choix.*

Dans ce dernier hémistiche, l'article *le* est de trop ; il falloit dire : *et j'en ai fait choix.*

(2) *Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.*

Les rendre assurés n'est pas français ; le mot de *rendre* se met ordinairement avec un adjectif, et non avec un participe. Par exemple, on dit très-bien : *mon discours vous rend triste*, mais on ne peut pas dire, *mon discours vous rend affligé.*

(3) *Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas*, etc.

Ne vous tourmentez pas, expression prosaïque et familière.

SCÈNE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver. (1)

CRÉON.

Et quoi, madame, et quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le roi se laisse ôter la victoire des mains?

Louis Racine a très-bien observé que Créon devroit suivre Étéocle, ou dire la raison qui l'empêche d'obéir; mais ce n'est qu'après une longue conversation qu'il fait attention à cet ordre, en disant :

« Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse. »

(1) *Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.*

Le son de l'*s*, trop multiplié dans ce vers, forme un sifflement désagréable à l'oreille; au contraire, dans Andromaque, il fait beauté :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Alors, c'est une harmonie imitative.

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entr'eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand. (1)

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi, (2)

---

(1) *Leur courroux est trop grand.*

On voit, par ce dialogue pressé, que Racine cherchoit alors à imiter Corneille..

(2) *L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi.*

Il importe qu'un seul commande, a dit Homère. Cette tirade

Qui d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différens,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire, (1)
Un frère détruiroit ce qu'auroit fait un frère.
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer, tous les ans, la face de l'état.
Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour :
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plutôt par de nobles projets
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine (2)

---

est un des plus beaux endroits de la Thébaïde : c'est dommage qu'elle soit un peu gâtée par la comparaison qui la termine. Ces sortes d'ornemens ne conviennent point dans un poëme où le cœur seul doit s'exprimer.

(1) *Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire*, etc. On lisoit dans les premières éditions :

« Vous les verriez toujours l'un à l'autre contraire,
» Détruire aveuglément ce qu'auroit fait un frère,
» L'un sur l'autre toujours former quelque attentat. »

(2) *Mais avouez, Créon, que toute votre peine*
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine.

Est-il possible, a très-bien observé le père Brumoy,

C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez. (1)
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance (2)
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune;
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux;
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères;
Mes respects pour le roi sont ardens et sincères;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je haïs ses ennemis, et c'est là tout mon crime;

---

qu'Étéocle seul soit la dupe de l'ambition de Créon, dont tous les autres acteurs pénètrent les desseins? Jocaste et Antigone, qui avoient tant d'intérêt de détourner Étéocle et Polynice du combat, n'auroient-elles pas dû instruire le roi du projet de Créon?

(1) *Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez*, etc. Racine faisoit dire ici à Jocaste :

« Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
» Elle *rend* pour jamais vos desseins *avortés*. »

(2) *Comme, après leur trépas, le droit de la naisance.* On lisoit dans les premières éditions :

« Comme, après mes enfans, le droit de la naissance. »

Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi. (1)

JOCASTE.

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère, (2)
La personne du roi ne m'en est pas moins chère:
De lâches courtisans peuvent bien le haïr;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres;
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, madame, et je lui fais justice;
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un;
Et je souhaiterois, dans ma juste colère,

---

(1) *Mais, à ce que je voi,*
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

Cette froide ironie ne peut regarder qu'Antigone. Créon lui reproche sa passion pour Hémon; le spectateur, qui n'en est point prévenu, ne comprend rien à ces mots.

(2) *Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère.*

Jocaste disoit dans les premières éditions :

« Tant que pour ennemis le roi n'aura qu'un frère,
» Sa personne, Créon, me sera toujours chère. »

Que chacun le haït comme le hait son père. (1)

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, madame, et c'est ce qui m'afflige :
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige ;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles ;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles :
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

---

(1) *Et je souhaiterois, dans ma juste colère,*
Que chacun le haït comme le hait son père.

Nous ne dirons rien du verbiage qui se trouve dans ces vers ; le goût de Racine n'étoit point encore formé. Il ne faut pas perdre de vue que cette pièce est son coup d'essai.

Si le projet de Créon est d'armer les deux frères l'un contre l'autre pour se placer sur le trône, l'attachement qu'Hémon témoigne pour Polynice ne doit point porter Créon à haïr son fils, puisque cet attachement est favorable à ses vues. Mais nous croyons que ce n'est qu'un prétexte ; la véritable cause de sa haine est l'inclination secrète qu'il soupçonne entre Antigone et Hémon, dont il est le rival. Le spectateur, qui n'est point instruit de toutes ces intrigues, n'entend rien à cette dissimulation.

La Thébaïde est un tissu de contradictions, dont les plus frappantes sont sur-tout dans la conduite et dans le caractère de Créon.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté ?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes ; (1)
Tout vous semble permis ; mais craignez mon courroux,
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

---

(1) *Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.*

Des femmes qui disent à un homme, *vous abusez de l'état où nous sommes*, et ensuite *vos libertés retomberoient sur vous* ; on sent combien tous ces discours paroîtroient ridicules aujourd'hui.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme; (1)
Je le sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, madame, et je veux par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects (2) redoublent vos mépris;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils. (3)
Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse. (4)

---

(1) *Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.*

On ne comprend rien à cet endroit. Pour que le discours d'Antigone fût clair, il auroit fallu que Créon eût déjà parlé de sa passion pour cette princesse dans une scène qui n'eût pas manqué d'être sans intérêt.

(2) *Aussi bien mes respects.*

Il y avoit dans les premières éditions :

« Aussi bien mes devoirs. »

(3) *Et je veux faire place à ce bienheureux fils.*

Toute la fin de cet acte est obscure et ridicule. Antigone y fait connoître, avec assez peu de décence, et du style le plus entortillé, son amour pour Hémon; Créon y fait voir la jalousie qu'il en ressent. On peut remarquer ici combien tous ces petits intérêts d'amour sont froids et déplacés; mais on vouloit de l'amour, même dans les pièces qui en étoient le moins susceptibles, et Racine n'osoit point alors se soustraire à la mode.

(4) *Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.*

Racine avoit fait dire d'abord à Créon :

« Vous savez que le roi m'appelle à son service. »

Adieu. (1) Faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux ;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide! A quel point son insolence monte!

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos desirs sont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère.
Appelons promptement Hémon et votre frère ; (2)
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice ;

---

(1) *Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.*

Cet *adieu*, et le ton ironique avec lequel Créon le prononce, ne sont pas trop bien dans sa bouche.

(2) *Appelons promptement Hémon et votre frère.*

On lit dans les premières éditions :

« Appelons, au plus vîte, Hémon et votre frère. »

Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs, (1)
Et, comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE *seule.*

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel! en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle, et permets en ce jour (2)
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.

---

(1) *Donne force à mes pleurs,*
Et, comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

Louis Racine approuve qu'on dise en vers, *donne force à mes pleurs.* Nous pensons qu'il se trompe. Il trouve aussi de la vivacité dans le *comme il faut enfin.* Nous croyons qu'il se trompe encore, et que ce tour n'est que commun et prosaïque.

(2) *Et permets en ce jour,*
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.

Cette manière de finir un acte par un jeu de mots, par une pointe, sent un peu son charlatan qui mendie des applaudissemens. La meilleure façon de finir un acte est de faire desirer au spectateur de voir l'acte suivant.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON.

Quoi! vous me refusez (1) votre aimable présence,
Après un an entier de supplice et d'absence?
Ne m'avez-vous, madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter si-tôt un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien, sans nous, consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,

---

(1) *Quoi! vous me refusez votre aimable présence?*
Il y avoit dans les premières éditions :
« Hé quoi! vous me plaignez votre aimable présence »

De l'état de son sort interroge ses dieux. (1)
Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait, ont-ils quelque pitié?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidelle?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!....

---

(1) *Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,*
De l'état de son sort interroge ses dieux.

La critique de cette scène est dans la réponse d'Antigone; il est bien question de parler d'amour, lorsque les deux frères sont prêts à s'égorger. Rien n'est plus fade et plus déplacé que ce que dit Hémon qui *interroge les yeux d'Antigone comme ses dieux.*

Cette froide galanterie infectoit alors le théâtre. Le Cid fut la première pièce où la passion de l'amour parla un langage vrai et touchant; mais ce même Corneille, qui avoit ému dans les situations du Cid, devint insipide en peignant l'amour dans les pièces où cette passion ne joua que le second rôle. Point de milieu, l'amour au théâtre doit être armé de toutes ses fureurs, ou il n'y doit point paroître. Un amour subalterne nuit toujours à la passion dominante. Racine ne fut pas long-tems à s'en convaincre; mais, dans ce premier essai, ce grand homme fut contraint de se plier au mauvais goût de son siècle. Lorsqu'on lui reprocha de faire ses héros trop tendres, il répondit : *L'injustice des Français est étrange, ils condamnent aujourd'hui ce qu'il exigeoient hier.*

Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment, loin de vous, me duroit une année;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence;
Et que, pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien cru (1) qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fît souffrir;
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas; mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui;
Sur-tout depuis le tems que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O dieux! à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis! (2)

---

(1) *Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle.*
Racine faisoit dire à Antigone, dans les premières éditions :
« Oui, je prévoyois bien qu'une ame si fidelle. »

(2) *Voyant des deux côtés ses plus tendres amis!*
On lisoit dans les premières éditions les huit vers suivans que Racine a retranchés :
« Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,

Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles ;
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles ; (1)
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HÉMON.

Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême, (2)
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même ?
J'ai suivi Polynice, et vous l'avez voulu,
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.

» On la craint sans réserve, on hait sans retenue ;
» Dans tous ces mouvemens le cœur n'est pas contraint,
» Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint.
» Mais voyant attaqué mon pays et mon frère,
» La main qui l'attaquoit ne m'étoit pas moins chère ;
» Mon cœur, qui ne voyoit que mes frères et vous,
» Ne haïssoit personne, et je vous craignois tous.
» Mille objets, *etc.* »

(1) *Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles ;*
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles.

Des objets de douleur peuvent *déchirer* le cœur et affliger l'ame, mais ils ne *déchirent* point les *entrailles*.

M. de Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a fait remarquer pourquoi il falloit dire, *je voyois des objets de douleur dans ou hors nos murailles*, et non *dedans* et *dehors*. *Dedans* et *dehors* ne se mettent plus que seuls ; comme, par exemple, on dit, *nos murailles ont toujours subsisté, quoiqu'il y eût souvent bien des ennemis* dedans, *et que nos troupes eussent été mises* dehors, *Dedans*, *dehors*, sont des adverbes, et non des prépositions.

(2) *Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême ?*

Hémon semble ici se justifier, et Antigone ne lui a fait aucun reproche.

Je lui vouai dès-lors une amitié sincère,
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père.
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux ;
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice.
C'est moi que vous serviez en servant Polynice ;
Il m'étoit cher alors comme il l'est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entière puissance ; (1)
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur. (2)

---

(1) *Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,*
Et j'avois sur son cœur une entière puissance.

Ce sentiment est pris dans Euripide. Antigone, chez le poëte grec, aime son frère, parce qu'il est vertueux et malheureux ; il emploie en cela une grande adresse pour intéresser le spectateur en faveur de Polynice. Chez le poëte français, Antigone sent pour ce frère un penchant qui n'est qu'un effet sympathique. Cette prédilection peut être dans la nature ; mais, ici, il falloit la motiver de manière à intéresser, comme dans Euripide.

(2) *Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur.*

Racine a fait encore ici quelques retranchemens à cette scène. Après ce vers,

« Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur,

Il faisoit dire à Antigone :

» Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

» Non, non, son amitié ne s'est point affoiblie ;

Ah!

Ah! si j'avois encor sur lui le même empire,
Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le ciel, touché de nos misères,
Achevera bientôt de réunir les frères.
Puisse-t'il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur!

ANTIGONE.

Hélas! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage!
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

» Il vous chérit encor, mais ses yeux ont appris
» Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
» Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
» Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
» Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur,
» La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

» Mais enfin, si sur lui j'avois le moindre empire,
» Il aimeroit la paix, *etc.* »

SCÈNE II.

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles? (1)
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Hélas!

ANTIGONE.

Quoi! qu'en a-t'on appris?
Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah! c'est encore pis! (2)

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse.

Thébains, pour n'avoir plus de guerres, (3)

---

(1) *Hé bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles?*
Cette scène, et la précédente, peuvent être supprimées, sans que la marche de l'action principale soit interrompue. La scène suivante rentre dans le sujet.

(2) *Ah! c'est encore pis.*
Expression comique et triviale.

(3) *Thébains, pour n'avoir plus de guerres.*
Cet oracle ne sert de rien à la pièce; quoiqu'il soit aussi

Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du sang royal,
Par son trépas ensanglante vos terres.

ANTIGONE.

O Dieux! que vous a fait ce sang infortuné?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon père?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère? (1)

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les dieux savent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui. (2)
Je l'attends cette mort, et je l'attends sans plainte;

---

inutile dans Euripide, il y fait néanmoins un plus bel effet. Créon va consulter le devin Tiresias, pour savoir si les princes s'entre-tueront, et si le trône lui restera; le devin, pour punir sa curiosité et son ambition, lui répond que s'il veut sauver Thèbes, il faut immoler son fils Ménécée.

(1) *Tout notre sang doit-il sentir votre colère?*

VARIANTE.

« Tout notre sang doit-il subir votre colère? »

(2) *Fille d'OEdipe, il faut que je meure pour lui.*

Louis Racine observe ici avec raison que l'expression d'Antigone n'est pas juste, et qu'elle ne *meurt* point pour OEdipe qui est *mort*, mais à cause du crime d'OEdipe.

Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte, (1)
C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regréter aux princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?
Un si noble trépas flatte trop mon courage;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang si-tôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi, si parmi nous on a fait quelque offense,
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance?
Et n'est-ce pas assez du père et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres;
Punissez-nous, grands Dieux! mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
Et les crimes du père et l'amour de la fille;

---

(1) *Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte.*

Pourquoi Antigone applique-t'elle la réponse de l'Oracle à Hémon? Il auroit mieux convenu que ce fût lui qui s'en fît l'application : le dialogue se seroit tourné en une dispute généreuse, et la scène eût acquis plus de chaleur.

Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi ! mon amour, madame ! et qu'a-t'il de funeste ?
Est-ce un crime d'aimer une beauté céleste ? (1)
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée ;
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée.
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens. (2)

---

(1) *Est-ce un crime d'aimer une beauté céleste ?*

On voit qu'Hémon soutient assez son style élégiaque, et qu'il est, comme dit Boileau, *plus fidèle à la pointe encor qu'à sa maîtresse*. Plus bas, il dit que *son désespoir feroit ce que les dieux ne feroient pas, s'ils vouloient différer son trépas* : langage précieux que Racine apprit lui-même à ne plus employer.

(2) *Ils seront criminels ou seront innocens.*

On lisoit dans les premières éditions, à la suite de ce vers, les huit vers suivans :

« Aussi quand jusqu'à vous j'osai porter ma flamme,
» Vos yeux seuls imprimoient la terreur dans mon ame ;
» Et je craignois bien plus d'offenser vos appas,
» Que le courroux des dieux que je n'offensois pas.

ANTIGONE.

» Autant que votre amour, votre erreur est extrême,
» Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
» Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
» Hélas ! ils approuvoient ce qui fâchoit les dieux.
» Que le ciel, *etc.* »

Que le ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause;
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi bien, que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, (1) notre frayeur est vaine,
Attendons. . . . . Mais voici Polynice et la reine.

SCÈNE III.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLYNICE.

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter. (2)
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du ciel la justice infinie

(1) *Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine.*

VARIANTE.

« Mais peut-être, en ce point, notre frayeur est vaine. »

(2) *Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter.*

L'entrée de Polynice, dans le poëte grec, ne ressemble en rien à celle-ci; il entre sur le théâtre l'épée à la main; il craint d'être surpris par son frère, et il ne remet son épée dans le fourreau que lorsque Jocaste le rassure. Cette défiance est une suite naturelle de la haine, qui fait le caractère des deux princes.

Voudroit se déclarer contre la tyrannie ;
Et que, lassé de voir répandre tant de sang, (1)
Il rendroit à chacun son légitime rang :
Mais, puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le ciel est injuste, écoute l'équité ?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente, (2)
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est ?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace ;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance ;
De ses inimitiés rien n'arrête le cours ;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,

---

(1) *Et que, lassé de voir répandre tant de sang.*

VARIANTE.

« Et que, lassé de voir tant répandre de sang. »

(2) *D'un fier usurpateur, ministre violente.*

Ministre est toujours du masculin, comme *poëte*, *auteur*, *peintre*.

Pourquoi, par tant de sang, cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci, que rien ne peut gagner ?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, madame, à se choisir un maître ?
Si-tôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être ?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice ;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;
De ce titre odieux mes droits me sont garans ; (1)
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Etéocle lui même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous. (2)

---

(1) *De ce titre odieux mes droits me sont garans.*

Cette façon de parler est très-défectueuse, et il y a grande différence entre *garantir une chose* et *être garant de quelque chose.* En un mot, ce vers présente un sens directement opposé à la pensée de l'auteur.

(2) *Il est aimé de tous.*

Dans Rotrou, Jocaste tâche à dissuader Polynice de prétendre au trône de Thèbes par des raisons semblables.

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui, par cent lâchetés, tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul, il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet que l'on préfère un traître;
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.
Mais je croirois trahir la majesté des rois,
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes!
Vous lassez-vous déjà d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang; moi, de verser des pleurs (1)?

Mais quoi, son règne plaît; le vôtre est redouté.

POLYNICE.

Il a gagné les cœurs; *et moi, moins populaire,*
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire, etc.

Polynice n'y est pas plus intéressant que dans Racine, parce qu'il n'est pas tel qu'il devroit être pour émouvoir le spectateur, tel qu'il est dans Euripide, entraîné dans le crime malgré lui, et par-là plus malheureux que coupable.

(1) *Vous, de verser du sang; moi, de verser des pleurs?*

Ce jeu de mots seroit insupportable par-tout; mais il l'est principalement dans une situation aussi triste et aussi touchante que celle de Jocaste; ce n'est pas là le langage de la douleur.

N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère ; (1)
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah ! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang. (2)
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mère et chérissoit sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère ;
Il méconnoît sa sœur, il méprise sa mère ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée ;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.

---

(1) *Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère.*

Ce vers semble indiquer que Polynice pense à se retirer, et cependant il n'en fait rien.

(2) *Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.*

VARIANTE.

« Et son cœur n'aime plus qu'à répandre du sang. »

Je vous connois toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLYNICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère,
Que de lui faire enfin cette injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ? (1)
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage :
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point ; (2)
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice,
S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice.
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-tems.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie ;
Et donnez-nous le tems de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.

---

(1) *Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?*
On lisoit dans les premières éditions :
« Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de moins inhumain ? »

(2) *Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point.*
Des *pleurs* ne peuvent être *perfides*.

Pouvez-vous refuser cette grâce légère
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoi ! (1) ce jour tout entier n'est-il pas de la trève ?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève ?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas ;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas. (2)

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas, comme vous, inflexible ;
Aux larmes de sa mère il a paru sensible ;
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui ;
Vous l'appelez cruel, (3) vous l'êtes plus que lui.

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
Laisser agir encore la princesse et la reine :
Accordez tout ce jour à leur pressant desir ;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.

---

(1) *Quoi ! ce jour tout entier n'est-il pas de la trève ?* Racine avoit mis d'abord :

» Ce jour-ci tout entier n'est-il pas de la trève ? »

(2) *Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.*

Il faut absolument, quoiqu'en dise Louis Racine, *et vous ne le voulez pas.*

(3) *Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui.*

VARIANTE.

« Vous l'appelez tyran, vous l'êtes plus que lui. »

Ne donnez pas la joie au prince votre frère,
De dire que sans vous la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur;
Et vous aurez sur-tout satisfait votre honneur.
Mais, que veut ce soldat? Son ame est toute émue.

SCÈNE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, UN SOLDAT.

UN SOLDAT, *à Polynice.*

Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue:
Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi, (1)
Attaquent votre armée et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance:
Par son ordre, seigneur, je vous viens avertir.

---

(1) *Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue:*
Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi.

On lisoit dans les premières éditions:

« Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue.
» Et les Thébains conduits par Créon et leur roi. »

Polynice est pressé par Jocaste, par Antigone et par Hémon; on espère, on croit que ce prince ébranlé ne pourra résister aux larmes de sa mère; on attend sa réponse; mais il survient un acteur qui annonce que la trève est rompue et que le signal du combat est donné; ainsi Polynice est obligé d'aller combattre, sans manquer aux égards et à la décence. Voilà de ces surprises qui font au théâtre tant de plaisir au spectateur.

POLYNICE.

Ah, les traîtres! Allons, Hémon, il faut sortir.

(*à la reine.*)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polynice, mon fils . . . . Mais il ne m'entend plus ;
Aussi bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.
Chère Antigone, allez, courez à ce barbare. (1)
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, (2) et je n'y puis courir ;
Tout ce que je puis faire, hélas! c'est de mourir.

---

(1) *Allez, courez à ce barbare.*

Il est fort étonnant que Polynice, qui est la victime de l'usurpation et de l'infidélité d'Étéocle, essuye de la part de sa mère et de sa sœur des qualifications aussi peu méritées.

(2) *La force m'abandonne.*

VARIANTE.

« Le courage me manque. »

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, va-t-en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle ;
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti. (1)

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animoit son courage,
Une héroïque ardeur brilloit sur son visage ;
Mais vous devez, madame, espérer jusqu'au bout. (2)

JOCASTE.

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout :
Eclaircis promptement ma triste inquiétude. (3)

---

(1) *On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.*

Racine a voulu sans doute, par ce vers, préparer le spectateur au sacrifice que Ménécée va faire en s'immolant pour la patrie.

(2) *Mais vous devez, madame, espérer jusqu'au bout.*

Jusqu'au bout, expression familière.

(3) *Eclaircis promptement ma triste inquiétude.*

Cela n'est pas français ; on dit *éclaircir* un doute et calmer une *inquiétude*.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE.

Va, je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis. (1)

SCÈNE II.

JOCASTE *seule.*

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O ciel ! que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables !
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas : depuis le jour infame, (2)

(1) *Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.*
On lisoit dans les premières éditions :
« Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis. »
Ces *ennuis*, qui restent avec Jocaste, présentent une image fausse et de mauvais goût.

(2) *Tu ne l'ignores pas : depuis le jour infame.*
L'expression de *jour infame* est incorrecte. En général, le mot d'*infame* ne peut entrer dans des vers nobles, si ce n'est de cette manière : *infame ravisseur. Infame* est pour les personnes, et non pour les choses.

Où

Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts,
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers :
Et toutefois, ô dieux! un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colère ?
Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné ?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené. (1)
C'est vous, dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas;
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas. (2)
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

---

(1) *Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné?*
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.

VARIANTE.

« Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné?
» Lorsque dedans mes bras vous l'avez amené. »

(2) *Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas;*
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas.

Pensée très-belle et en même tems très-juste, à ne consulter que la théologie païenne. Ce vers a depuis été imité par M. de Voltaire dans OEdipe :

Impitoyables dieux! mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez.

Ce monologue, comme le remarque Louis Racine, est digne de l'auteur de Phèdre.

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien, en est-ce fait ? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ? (1)
Parlez, parlez, ma fille :

ANTIGONE.

Ah ! madame, en effet,
L'oracle est accompli, le ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi ! mes deux fils sont morts ?

ANTIGONE.

Un autre sang, madame,
Rend la paix à l'état et le calme à votre ame ;
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé. (2)

---

(1) *L'un ou l'autre perfide*
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
Pour qui ce *parricide* est-il *noble ?* Seroit-ce par ironie que Jocaste parleroit ainsi ? Cette figure ne convient point ici, dans la bouche d'une mère affligée.

(2) *Un sang digne des rois dont il est découlé,*
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé.
Racine avoit d'abord mis :
« Un sang digne des rois dont il est découlé,
» Pour l'état et pour nous s'est lui-même immolé. »

Je courois pour fléchir Hémon et Polynice :
Ils étoient déjà loin, avant que je sortisse ;
Ils ne m'entendoient plus ; et mes cris douloureux
Vainement, par leur nom, les rappeloient tous deux.
Ils ont, tous deux, volé vers le champ de bataille ;
Et moi, je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon, (1)
De l'amour du pays montrant son ame atteinte, (2)
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains :

C'est peut-être la première fois que *découler* est mis pour les personnes ; il ne faut jamais l'employer que pour les choses, soit au propre, soit au figuré. Pourquoi Ménécée s'immole-t-il ? quel bien en résulte-t-il ? quel intérêt peut-on prendre à la mort d'un personnage qu'on n'a point vu paroître, et dont on n'a presque point entendu parler ? Cet épisode est tiré d'Euripide : il est aussi inutile dans les Phéniciennes que dans la Thébaïde ; cependant il semble plus intéressant dans le poëte grec, qui prête à Ménécée des sentimens vraiment héroïques.

(1) *Et trop indigne aussi d'être fils de Créon.*

Indigne est pris ici en bonne part, mais il ne peut être employé qu'en mauvaise part.

(2) *De l'amour du pays montrant son ame atteinte.*

Une *ame atteinte de l'amour du pays*, expression singulière et trop recherchée.

Arrêtez, a-t'il dit, *arrêtez inhumains* . . . . . .
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle ; (1)
Les soldats étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours ;
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
Apprenez, a-t'il dit, *l'arrêt des destinées*,
Par qui vous allez voir vos misères bornées.
Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
Qui, par l'ordre des dieux, doit être répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre ;
Et recevez la paix, où vous n'osiez prétendre.
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ;
Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent, en tremblant, ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,
Et, vers ce fils mourant, est venu tout en larmes ;
Et l'un et l'autre camp les voyant retirés,
Ont quitté le combat, et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant et l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.

---

(1) *Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle.*
Des *mots* qui ne trouvent point *d'obstacle* ; cette manière de parler n'est point correcte.

Est-il possible, ô dieux! qu'après ce grand miracle,
Le repos des Thébains trouve encor quelqu'obstacle?
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée;
Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée;
Et le sang d'un héros, auprès des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels. (1)

JOCASTE.

Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale;
Toujours à ma douleur il met quelqu'intervalle: (2)
Mais, hélas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.

---

(1) *Vaut seul plus que celui de mille criminels.*
Racine a supprimé ici les quatre vers suivans:
« Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
» De deux camps animés d'une égale furie;
» Et si de tant de sang ils n'étoient point lassés,
» A leur bouillante rage ils les auroient laissés. »

(2) *Toujours à ma douleur il met quelque intervalle.*
Ces plaintes ont quelque chose de semblable à ce que dit Camille dans les Horaces:

Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événemens, *etc.*

Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelqu'espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils, il veut que je le voie;
Mais, hélas (1)! combien cher me vend-il cette joie?
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'appaiser, et devient plus sévère;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle. (2)
Polynice endurci n'écoute que ses droits;
Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix,
Oui, du lâche Créon. Cette ame intéressée

---

(1) *Mais, hélas! combien cher me vend-il cette joie?*
On trouve dans les premières éditions:
« Mais combien chèrement me vend-il cette joie? »

(2) *La haine de mes fils est un trop grand obstacle.*
Les quatre vers suivans ne se trouvent que dans les premières éditions:
« En vain tous les mortels s'épuiseroient le flanc,
» Ils se veulent baigner dedans leur propre sang,
» Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse;
» L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice. »

Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée :
En vain, pour nous sauver, ce grand prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros, cet infidèle père ......

ANTIGONE.

Ah ! le voici, madame, avec le roi mon frère.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi;
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé, (1)
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille, sans doute, alloit être cruelle,
Et son événement vuidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas

(1) *Ont insensiblement tout le corps ébranlé.*
Tout le corps ébranlé, pour *ébranlé tout le corps*, inversion dure et forcée.

De tous les combattans (1) a retenu le bras,
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des dieux la réponse fatale;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
de votre ambition, vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre;
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre.
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O dieux! aimer un frère, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous;
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux:
Et toutefois, madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie;

---

(1) *De tous les combattans a retenu le bras,*
Racine a substitué ce vers au suivant:
« Des Thébains et des Grecs a retenu le bras. »

La gloire bien souvent nous porte à la haïr;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les dieux vouloient son sang, et ce prince, sans crime;
Ne pouvoit à l'état refuser sa victime;
Mais ce même pays, qui demandoit son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure;
Et Thèbes me verra, pour appaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON.

Ah! Ménécée est mort, le ciel n'en veut point d'autre!
Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre; (1)
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, seigneur, à nos justes souhaits. (2)

---

(1) *Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre.*

VARIANTE.

« Faites servir son sang, sans y joindre le vôtre. »

(2) *Accordez-la, seigneur, à nos justes souhaits.*

Créon semble sortir de son caractère, mais c'est une dissimulation de sa part; il ne demande la paix que lorsqu'il est certain de ne point l'obtenir. A peine voit-il qu'Étéocle est près d'être ébranlé par les raisons de sa mère, qu'il lui dit:

« Et lui promettez tout, hormis le diadême. »

Qu'Étéocle soit la dupe de Créon, l'excuse est peut-être dans la nature; on s'abuse aisément sur le compte de celui qui flatte nos passions; mais que Jocaste et Antigone le soient, cela est inconcevable.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi! même Créon pour la paix se déclare?

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé.
Mon fils est mort, seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même,
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah! dans ses ennemis,
Je trouve votre frère et je trouve mon fils!
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré;
Serai-je sacrilége, ou bien dénaturé?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révère?
Serai-je parricide, afin d'être bon père?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerai, si ce fils que je plains,
Assure, par sa mort, le repos des Thébains.

Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ;
Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée ;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ;
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non ; puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
Que Thèbes se rassure après ce grand effort ;
Puisqu'il change votre ame, il changera son sort.
La paix, dès ce moment, n'est plus désespérée ;
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée :
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis ;
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils. (1)

(*à Étéocle.*)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche ;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche :
Soulagez une mère, et consolez Créon ;
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin, c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être ;
Il demande sur-tout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

---

(1) *Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.*

Quel est ce *vainqueur de Créon?* C'est sans doute Ménécée : mais ce sens ne se présente point à l'esprit ; rien n'est plus éloigné de la manière ordinaire de Racine, dont le principal mérite est d'exprimer ses idées avec la plus grande clarté.

SCÈNE V.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, ATTALE.

ATTALE, *à Étéocle.*

Polynice, Seigneur, demande une entrevue.
C'est ce que d'un hérault nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici, (1)
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente;
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat, il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.

---

(1) *Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,*
Ou d'attendre en son camp.

Il y avoit d'abord :

« On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage aussi
» De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

» Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente. »

Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même;
Et lui promettez tout, hormis le diadème.

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien;
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher. (1)

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

Hé bien, madame, hé bien, qu'il vienne et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

---

(1) *Allons donc le chercher.*

Étéocle ne conserve point ici son caractère. Qu'il *consente à voir* Polynice, c'est déjà beaucoup; mais qu'il se détermine *à aller le chercher*, c'est un peu trop.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'INTÉRÊT des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse; et cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils;
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone, (1)
Aussi bien que mon cœur, dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare. (2)

(1) *Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone,*
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône.

On est surpris de voir Créon amoureux d'Antigone; il n'en a encore rien dit ouvertement. Son amour est donc bien foible.

(2) *Et qui n'admireroit un changement si rare?*
Créon même, Créon pour la paix se déclare.

Racine faisoit dire à Attale dans les premières éditions:

« Et qui n'admireroit un changement si rare?
» De voir que ce grand cœur à la paix se déclare. »

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins !

ATTALE.

Oui, je le crois, seigneur, quand j'y pensois le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime, (1)
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah ! sans doute ; qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort. (2)
Quoi ! je négligerois le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrois la défense ?

---

(1) *J'admire à tous momens cet effort magnanime,*
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.

Il nous semble ridicule que Créon confie ses projets ambitieux à un homme qui le loue d'avoir fait le contraire.

(2) *Ah ! sans doute ; qui peut, d'un généreux effort,*
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.

Les vers suivans se trouvent dans quelques éditions :

« Et j'abandonnerois avec bien moins de peine
» Le soin de mon salut, que celui de ma haine ;
» J'assurerois ma gloire en courant au trépas ;
» Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas.
» Quoi ! je négligerois, *etc.* »

De la mort de mon fils, Polynice est l'auteur ;
Et moi je deviendrois son lâche protecteur !
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadème ?
Non, non, tu me verras d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères ; (1)
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux, (2)
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout depuis deux ans, ce noble soin m'inspire ;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire.
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice,
Je lui fis refuser le trône à Polynice ; (3)

---

(1) *Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères.*

Un *trône* qui *fait les ardeurs les plus chères*, pour dire *qu'on le préfère à tout ;* cette manière de s'exprimer, qui pouvoit être tolérée du tems de Racine, ne seroit point aujourd'hui supportable.

(2) *Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,*
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.

VARIANTE.

« Tout mon sang me conduit au rang de mes aïeux.
» Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux. »

(3) *Je lui fis refuser le trône à Polynice.*

Racine avoit dit d'abord :

« Je lui fis refuser l'empire à Polynice. »

Tu

Tu sais que je pensois dès-lors à m'y placer ;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser. (1)

ATTALE.

Mais, seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux, (2)
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ?

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle, (3)
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle ;

---

(1) *Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.*
On lisoit dans les premières éditions :

« Et je le mis au trône, afin de l'en chasser. »

(2) *Et puisque leur discorde est l'objet de nos vœux,*
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ?
On trouve dans quelques éditions :

« Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
» Pourquoi, par vos conseils, s'embrassent-ils tous deux ? »

(3) *Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,*
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle ;
Il s'arme contre moi de mon propre dessein, etc.

On voit clairement, par ce que dit Créon, que son objet est de ménager une entrevue entre les deux frères, afin qu'ils se déterminent au combat singulier. Quel est donc le projet de Créon ? Il ne peut hasarder de faire périr lui-même le roi, parce qu'il deviendroit l'horreur du peuple, et qu'il auroit tout à craindre du ressentiment de Polynice ; il ne peut se flatter non plus que les deux frères se tueront dans ce combat, mais bien que l'un périra par les mains de l'autre. Si c'est Étéocle qui est vainqueur, Créon se propose de faire ouvrir les yeux

Il s'arme contre moi de mon propre dessein,
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polynice;
Les deux frères par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trève,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat, et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils; et je sens que je l'aime,
Tout rébelle qu'il est, et tout mon rival même;
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis;
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux princes d'ailleurs la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente;
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux, plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère;

---

au peuple sur le crime du roi, et alors il lui sera aisé de s'en défaire sans craindre de vengeur; au contraire, si c'est Polynice qui sort victorieux du combat, les Thébains ne voudront point recevoir dans leurs murs le meurtrier de leur roi, et donneront la couronne à Créon. Voilà, à ce que nous croyons, le ressort de la politique de cet homme ambitieux; Racine auroit dû la développer davantage.

Mais leur éloignement ralentit leur colère.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi, (1)
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus, si je veux qu'ils se voient;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser. (2)

ATTALE.

Vous n'avez plus, seigneur, à craindre que vous-même;
On porte ses remords avec le diadème.

CRÉON.

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.

---

(1) *Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi.*

VARIANTE.

« Quelque haine qu'on ait pour un fier ennemi. »

(2) *Je veux qu'en se voyant, leurs fureurs se déploient,*
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

Racine, dans Britannicus, s'est servi de ce tour. Néron dit :

« *J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.* »

On sent combien ce dernier vers est plus juste et plus naturel.

Il faut remarquer ici que l'action ne fait pas un seul pas dans cet acte ; elle n'est pas plus avancée qu'à la fin du second, excepté qu'on a rendu compte de cette fausse alerte que la mort de Ménécée a terminée ; de plus, tous les acteurs viennent et s'en vont, sans motif et sans raison ; ils parlent sans savoir ce qu'ils disent ; enfin, soit par l'action, soit par la diction, cet acte est un tissu d'inconséquences, sur lesquelles nous n'avons point cru devoir nous arrêter.

Du plaisir de régner une ame possédée,
De tout le tems passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que, par cette entrevue, on n'avancera rien.
Je connois Polynice et son humeur altière; (1)
Je sais bien que sa haine est encor toute entière;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
Et pour moi je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine, (2)
Vous devez, ce me semble, appaiser votre haine.

---

(1) *Je connois Polynice et son humeur altière.*

VARIANTE.

« Je sais que Polynice est d'une humeur altière. »

(2) *Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,*
Vous devez, ce me semble, appaiser votre haine.
Créon parle ici en fourbe habile; il connoît trop la haine d'Étéocle, pour ne pas savoir que plus il feindra de vouloir adoucir ce cœur féroce, plus il l'envenimera. La passion du

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'appaisera jamais ;
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais. (1)
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée ;
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec nous ; et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
Que dis-je ? nous l'étions avant notre naisssance :
Triste et fatal effet d'un sang incestueux ! (2)
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux
Dans les flancs de ma mère, une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau, (3)

---

roi l'aveugle trop pour lui donner lieu de s'appercevoir de cette ruse.

(1) *Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.*

Étéocle peint ici à grands traits la haine qu'il ressent pour son frère. Ce développement de caractère est très-heureux. Louis Racine a raison de dire : *Une pièce où la haine est représentée avec des couleurs si fortes et si vraies, annonçoit un peintre des passions.*

(2) *Triste et fatal effet d'un sang incestueux !*

Ce vers et les trois suivans ne se trouvent pas dans les premières éditions.

(3) *Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,*
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.

VARIANTE.

« Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
» Et le serons peut-être encor dans le tombeau. »

Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue. (1)
Plus il approche, et plus il me semble odieux;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire. (2)
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisqu'enfin mon cœur ne sauroit se trahir,
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadème;

---

(1) *Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.*
Plus il approche, et plus il me semble odieux.
Il y avoit d'abord :
« Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
» Plus il approche, et plus il allume ses feux. »

(2) *J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire.*
Me quittât l'empire n'est pas exact; le verbe *quitter* ne comporte point deux cas. Racine auroit pu mettre :
« J'aurois même regret qu'il me cédât l'empire. »
A cela près, les vers suivans nous paroissent fort beaux, et peignent très-bien le caractère d'Etéocle.

Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner;
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON.

Domptez-le donc, seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes;
Et si je demandois qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice. (1)
Qu'on ne vous vienne plus vanter un bien si doux;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche;
Ne le soumettez pas à ce prince farouche!
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi.
Sur-tout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.

---

(1) *S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.*

Racine a fait ici quelques changemens : on lisoit dans les premières éditions :

« La paix est trop cruelle avecque Polynice,
» Sa présence aigriroit les charmes les plus doux,
» Et la guerre, seigneur, nous plaît avecque vous.
» La rage d'un tyran est une affreuse guerre;
» Tout ce qui lui déplaît, il le porte par terre;
» Du plus beau de leur sang il prive les états,
» Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.
» Tout le peuple, *etc.* »

Cependant, écoutez le prince votre frère ;
Et s'il se peut, seigneur, cachez votre colère ;
Feignez . . . . . Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici ?
Vont-ils venir, Attale ?

ATTALE.

Oui, seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous ! (1)

CRÉON *à part.*

Ah, le voici ! Fortune, achève mon ouvrage ;
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

(1) *Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !* Ce trait caractérise merveilleusement la haine.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, CRÉON.

JOCASTE, *à Étéocle.*

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux, (1)
Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance; (2)
Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.

---

(1) *Me voici donc tantôt au comble de mes vœux.*

Cette scène, imitée d'Euripide, de Sénèque et de Rotrou, mais bien supérieure à tout ce qui lui a servi de modèle, est sans contredit la plus belle de cette pièce. Que la haine des deux frères contraste bien avec la tendresse de Jocaste! Les acteurs disent naturellement et avec vérité dans cette scène tout ce qu'ils doivent dire.

L'entrevue des deux frères, qui se trouve au commencement des Phéniciennes d'Euripide, est ici beaucoup mieux placée, puisqu'au lieu de servir à la réconciliation des deux frères, ils ne se séparent que pour voler au combat.

(2) *Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,*
Dans ce même palais où vous prîtes naissance.

Ce qui seroit très-pathétique dans un autre sujet, cesse de l'être ici. Il y a de la mal-adresse à Jocaste de rappeler à ses fils le lieu de leur *naissance*, qu'ils ne doivent qu'à un crime.

« Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
» Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux. »

Commencez donc, mes fils, cette union si chère;
Et que chacun de vous reconnoisse son frère. (1)
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits:
Mais, pour mieux en juger, voyez-les de plus près.
Sur-tout que le sang parle, et fasse son office.
Approchez, Étéocle; avancez, Polynice. (2)
Hé quoi! loin d'approcher, vous reculez tous deux!
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux?
N'est-ce point que chacun, d'une ame irrésolue,
Pour saluer son frère, attend qu'il le salue;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier?

---

(1) *Commencez donc, mes fils, cette union si chère;*
Et que chacun de vous reconnoisse son frère.

Presque tout ce morceau est emprunté d'Euripide pour le fond, mais le poëte français a bien enchéri sur son modèle; on se plaira peut-être à les comparer:

Quittez, Étéocle, cet air farouche; retenez cette fureur toute prête à s'échapper; ce n'est point l'affreuse tête de la Gorgone, c'est un frère, c'est votre sang qui se présente à vous; et vous, Polynice, tournez des regards plus doux sur votre frère. Hélas! que la nature se fasse entendre dans vos cœurs; et que la voix d'une mère vous excite à vous voir, à vous entendre, et à vous parler avec plus de douceur.

(2) *Approchez, Étéocle; avancez, Polynice.*

Ce vers a quelque ressemblance avec un passage de la Thébaïde de Sénèque. Ce poëte prodigue par-tout l'esprit et les images, mais la simplicité de Racine est assurément bien préférable. Voici la traduction du passage latin:

Attendez-vous, pour quitter vos armes, qu'une mère l'exige? N'aurez-vous pas un égal empressement à serrer vos mains entre les siennes?

Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime !
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux; (1)
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoi ! Vous n'en faites rien ! C'est à vous d'avancer;
Et, venant de si loin, vous devez commencer; (2)
Commencez, Polynice, embrassez votre frère;
Et montrez.....

---

(1) *Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux.*

Sénèque fait dire de même à Jocaste dans la Thébaïde :

Vous pensez à vous faire une guerre où le plus grand avantage est de succomber.

Idée que Rotrou a renfermée dans ces vers :

> Quelle gloire, bon dieu ! ou plutôt quelle rage
> A faillir le premier avec plus de courage !
> La valeur est honteuse en pareil différend,
> Et la gloire appartient à celui qui se rend.

(2) *Et, venant de si loin, vous devez commencer.*

Cette raison est frivole; d'ailleurs Polynice ne *vient* pas *de si loin*, le camp des ennemis étant aux portes de la ville.

Sénèque fait tenir à Jocaste, dans la même situation, le même langage. Elle dit ailleurs, en parlant également à Polynice :

Puisque c'est vous, mon fils, qui êtes la première cause de la guerre, c'est à vous à vous désarmer le premier.

Les raisons d'Euripide sont plus naturelles.

Parlez le premier, Polynice, vous qui, comme vous le dites, ne seriez jamais venu à la tête d'une armée d'Argiens, si vous n'aviez pas à vous plaindre.

ÉTÉOCLE.

Hé ! madame, à quoi bon ce mystère ?
Tous ces embrassemens ne sont guère à propos ;
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLYNICE.

Quoi ! faut-il davantage expliquer mes pensées ?
On les peut découvrir par les choses passées ;
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi ;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse. (1)

---

(1) *L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse.*

Étéocle, dans Euripide, dit à peu près la même chose, mais avec des couleurs plus ménagées : *Équité tant qu'on voudra, je la respecte ; mais si l'on peut jamais être injuste, il est beau de l'être pour régner.*

Étéocle, dans la pièce française, ne donne aucunes raisons plausibles du refus qu'il fait de céder le trône à Polynice. Dans la pièce grecque, il s'efforce au moins de justifier sa conduite par des motifs spécieux, pris dans sa passion.

Quelle lâcheté seroit-ce de devenir sujet quand on s'est vu

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O dieux! que je me vois cruellement déçue!
N'avois-je tant pressé cette fatale vue
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah! mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des dieux, ces tragiques pensées,
Ne renouvelez point vos discordes passées:
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour:
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour.

---

roi! Mais quelle honte de céder ce trône à un perfide qui ose venir les armes à la main désoler sa patrie! Quel opprobre pour Thèbes et pour moi, si la crainte des lances argiennes me forçoit de descendre du trône pour y placer un vainqueur! Non, madame, ce n'étoit point à main armée que Polynice devoit chercher à entrer en négociation avec moi; la raison, plus puissante qu'une armée, eût suffi. Qu'il habite cette terre, j'y consens; mais qu'ayant donné la loi, je me rabaisse à la recevoir, qu'il ne l'espère pas. Employez donc, dit-il à Polynice, *le fer et la flamme; couvrez ces plaines de chars: je ne céderai point ma couronne.* Théâtre des Grecs, tom. IV.

Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines,
Enfin moi, qui, pour vous, pris toujours tant de peines,
Qui, pour vous réunir, immolerois ..... Hélas !
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas !
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'ame trop dure ;
Ils ne connoissent plus la voix de la nature. (1)

(*à Polynice.*)

Et vous, que je croyois plus doux et plus soumis ....

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis.
Il ne sauroit régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurois douter ;
Mais vous le renversez, en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire, afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ? (1)

---

(1) *Ils ne connoissent plus la voix de la nature.*
Racine a retranché ici les quatre vers suivans.

« La fière ambition qui règne dans leur cœur
» N'écoute de conseils que ceux de la fureur ;
» Leur sang même infecté de sa funeste haleine,
» Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.
» Et vous, *etc.* »

(2) *Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?*
On lisoit dans les premières éditions :

« Est-ce dessus des morts que vous voulez régner ? »

Thèbes, avec raison, craint le règne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province ;
Voudroit-elle obéir à votre injuste loi ?
Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
Dieux ! si devenant grand, souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ? (1)

POLYNICE.

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être,
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint,
Et c'est injustement que le peuple me craint. (2)

---

(1) *Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ?*

Euripide met des raisons plus touchantes dans la bouche de Jocaste.

Si vous prenez Thèbes, dit-elle à Polynice, (*et puisse le ciel écarter ce désastre !*) *quels trophées comptez-vous ériger ? à quels dieux offrirez-vous des sacrifices ? de quelle inscription vous servirez-vous ?* POLYNICE, DESTRUCTEUR DE THÈBES, CONSACRE AUX DIEUX CES BOUCLIERS ? *Ah ! mon fils*, etc.

(2) *J'ai honte des horreurs où je me vois contraint*, etc.

Sentiment pris dans Euripide : *Je prends*, dit Polynice, *les dieux à témoin que c'est malgré moi que je combats contre ce qui m'est le plus cher.* Racine avoit mis d'abord :

« Si je suis violent, c'est que j'y suis contraint,
» Et c'est injustement que le peuple me craint ;
» Je ne me connois plus en ce malheur extrême ;
» En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même ;
» Tant que j'en suis dehors, je ne suis plus à moi ;
» Pour être vertueux, il faut que je sois roi, *etc.* »

Mais

Mais il faut, en effet, soulager ma patrie ;
De ses gémissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours ;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse ;
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien. (1)

JOCASTE.

Du sang de votre frère ?

POLYNICE.

Oui, madame, du sien.

---

(1) *Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.*

Il n'est pas dans les bienséances théâtrales qu'Étéocle et Polynice se donnent un défi devant leur mère ; mais dans ce sujet, tout doit être monstrueux ; tout doit sortir des règles établies par la nature. Dans Euripide, le défi se donne pareillement devant Jocaste, mais il s'annonce d'une manière plus vive :

POLYNICE.

Quel sera ton poste ?

ÉTÉOCLE.

Où tend cette question ?

POLYNICE.

Tu m'y trouveras.

ÉTÉOCLE.

Ah ! c'est tout mon desir.

Polynice sort ensuite en implorant tous les dieux, ce que Racine a très-bien fait de ne pas imiter ; car cette invocation, toute belle qu'elle est, ne seroit pas dans nos mœurs.

Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler;
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein (1), et l'accepte avec joie;
Créon sait là-dessus quel étoit mon desir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème;
Je te le vais porter au bout de ce fer même. (2)

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein;
Et commencez par moi votre horrible dessein;

---

(1) *J'accepte ton dessein.*

Il auroit fallu : *J'accepte le combat*, ou *le défi*; car on *n'accepte* point un *dessein*, on *l'approuve*; d'ailleurs, le verbe *accepter* est répété trois fois en deux vers.

(2) *Je te le vais porter au bout de ce fer même.*

Après ce vers, les deux frères devroient sortir; Jocaste devroit les arrêter et s'opposer à leur fureur, en leur disant tout ce que la nature et sa situation peuvent inspirer de plus fort et de plus touchant. Mais Jocaste perd le tems à faire des jeux de mots; et loin que l'intérêt aille en croissant, cette scène finit par être un peu languissante.

Ne considérez point que je suis votre mère ;
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de vos ennemis vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc :
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie ;
Cet ennemi, sans moi, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune ;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
Et sans être ni doux, ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun, (1)
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne, (2)

---

(1) *Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun.*

Ceci paroît avoir été suggéré à Racine par un passage de la Thébaïde de Sénèque, où Jocaste s'écrie :

Si vous brûlez de commettre un crime, en voici un plus digne de votre audace. Frappez tous deux une mère qui veut s'opposer à vos fureurs.

Rotrou a fait usage de la même pensée :

> Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous,
> Ce flanc, dont vous sortez, est en butte à vos coups.
>
> *Acte II, Scène IV.*

(2) *Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne.*

VARIANTE.

« Aussi bien, ce n'est point que l'amitié vous tienne. »

Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de régner.
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère?

POLYNICE.

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère!

POLYNICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort, aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître?
Qu'errant et vagabond, je quitte mes états,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadème est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t'il point violé?
Et cependant il règne, et je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne.... (1)

---

(1) *Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne.*
Dans la première édition, Hémon disoit ce vers au lieu de Jocaste.

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ? (1)
En m'alliant chez lui, n'aurai-je rien porté ?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place ?
Non, non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère. (2)

POLYNICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi ;
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait roi.

Racine corrigea ainsi : Il sentit bien que personne ne devoit interrompre l'entretien de la mère et du fils, et que le moyen que ce vers contient, convenoit beaucoup mieux dans la bouche de Jocaste que dans celle d'Hémon ; c'est dans Sénèque que Racine a pris cette idée ; Rotrou en avoit profité avant lui.

(1) *Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?*
Il faudroit nécessairement, *ce que le sang me donne ici*, ou *en ces lieux*.

(2) *Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,*
La main de tous les deux vous sera toujours chère.
C'étoit Hémon qui disoit dans les premières éditions :
« Qu'on le tienne, seigneur, d'un beau-père ou d'un père,
» La main, *etc.* »

Quoi ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme ? (1)
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame :
Le trône, sans l'amour, me seroit donc fermé ?
Je ne régnerois pas, si l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône (2), ou jamais n'y paroître ;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr. (3)
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, madame (4), ou l'être à juste titre ;
Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage ; (5)

---

(1) *Quoi ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme ?*

Cette objection n'est point décente en présence d'une mère.

(2) *Je veux m'ouvrir le trône.*

On dit *s'ouvrir le chemin au trône*, mais *s'ouvrir le trône* est une expression hasardée.

(3) *Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.*

La permission *de* se *faire haïr* du peuple dont on veut être roi, n'est ni noble, ni belle, ni difficile à se procurer.

(4) *N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre.*

VARIANTE.

« Être roi, cher Hémon, et l'être à juste titre »

(5) *Faites plus, tenez tout de votre grand courage.*

Racine a pris l'idée de ce morceau dans Sénèque et Rotrou.

Je sais qu'à votre front il faut une couronne,
Mais que loin de chez vous votre main vous la donne ;

Que votre bras tout seul fasse votre partage ;
Et dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même ;
Qu'un superbe laurier soit votre diadême.
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi! votre ambition seroit-elle bornée
A régner, tour-à-tour, l'espace d'une année ?
Cherchez, à ce grand cœur que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayiez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme ;
La foudre l'environne aussi bien que le crime.

Faut-il qu'en un seul lieu vos desseins soient bornés,
Et ne saurois-je avoir deux enfans couronnés?

. . . .

Soumettez-vous les lieux que dore le Pactole :
Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérans ;
Tenez tout de vous seul, et non de vos parens.

Votre père et les rois qui vous ont devancés, (1)
Sitôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE.

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre, (2)

---

(1) *Votre père et les rois qui vous ont devancés,*
Sitôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

Cette pensée est imitée de Sénèque. Jocaste dit à Polynice, que c'est un malheur de régner à Thèbes :

Croyez-en, lui dit-elle, *votre aïeul et votre père. Cadmus et toute sa race vous l'apprendront aussi. Nul d'eux n'a porté la couronne impunément, quoiqu'ils ne fussent pas des parjures.* Théâtre des Grecs, tom. IV.

Rotrou, dans son Antigone, avoit dit avant Racine :

> Thèbes, vous le savez, est un fatal empire,
> Et son trône est un lieu bien funeste à son roi ;
> Les exemples de *Laïe* et d'Œdipe en font foi.

(2) *Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre.*

Ceci est imité de la belle scène d'Euripide, où se passe l'entrevue des deux frères :

Je ne déguiserai point ici mes sentimens, madame, dit Étéocle à Jocaste, *j'escaladerois le ciel, et je descendrois jusques aux entrailles de la terre, si je pouvois à ce prix conquérir la plus brillante des couronnes.* Théâtre des Grecs, *ibid.*

Sénèque et plusieurs auteurs se sont servis de la même idée, mais l'ont rendue différemment.

Quinaut, entr'autres, la tourne ainsi dans Phaëton :

> Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève,
> Il est beau même d'en tomber.

Corneille, dans Rodogune, l'exprime d'une autre manière :

> Trône, à t'abandonner je ne puis consentir,
> Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir.

J'y monterois plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chûte si vaine.

POLYNICE.

Ah! ta chûte, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire.
Ils ne savoient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être;
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé,
Et d'un autre soi-même on se verroit pressé.
Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer,
Que tardez-vous ? Allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères :
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères. (1)
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse;
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir. (2)

---

(1) *Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères.*

Racine a voulu dire : *Montrez, en commettant un fratricide, que c'est un inceste qui vous fit naître;* mais sa pensée n'est point exprimée clairement. Les deux vers suivans sont admirables.

(2) *Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.*

Jocaste se retire de même, dans Sénèque et Rotrou. Elle nous semble bien pressée de se donner la mort. Cette catastrophe est bien mieux amenée dans Euripide. Jocaste apprend que ses deux fils viennent de s'égorger; elle court au champ de bataille; elle les y trouve encore vivans, elle y reçoit leurs derniers adieux, et tirant l'épée du corps d'Étéocle, elle se la plonge dans le sein. Le récit de Racine est très-beau; mais

SCÈNE IV.

ANTIGONE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, CRÉON, HÉMON.

ANTIGONE.

MADAME... O ciel ! que vois-je ? Hélas ! rien ne les
touche !

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes ......

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat, choisissons quelque lieu.

POLYNICE.

Courons .... Adieu, ma sœur. (1)

ÉTÉOCLE.

Adieu, princesse, adieu.

---

il le seroit davantage, s'il y avoit ajouté ce morceau. *Mon père*, dit Louis Racine, *a profité de ce tableau dans Andromaque; c'est ainsi qu'il fait mourir Hermione.*

(1) *Adieu, ma sœur.*

Cet *adieu* produit un bel effet ; c'est l'*adieu* fatal, et le présage affreux de la mort des deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne ;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne. (1)
C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah ! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore ;
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

---

(1) *Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.*

VARIANTE.

« Et n'obéissez pas à leur rage inhumaine. »

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE *seule.*

A QUOI te résous-tu (1), princesse infortunée ?
Ta mère vient de mourir dans tes bras ;
Ne saurois-tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée ?

---

(1) *A quoi te résous-tu ?*

C'est de Rotrou que Racine a pris l'idée de cette scène.

Les stances dans un monologue étoient alors à la mode ; Corneille en avoit fait usage dans le Cid; Racine suivit le torrent : *il avoit même,* dit Louis Racine, *fait cette scène plus longue,* et par conséquent plus défectueuse; mais il fut assez sage pour en retrancher plusieurs stances; celle qui suit est la seule que nous ayions pu recouvrer. Nous avons cru devoir la rapporter à titre de morceau rare.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tout le monde au trépas,
Et qui feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice :
Que tu caches d'égaremens !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans !
Que leurs chûtes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux ;
Et que tu fais de misérables,
En faisant un ambitieux !

Lettre à M. le Vasseur. *Recueil des lettres de Racine, page* 83.

A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
Et toi seule verses des larmes, (1)
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !
Où ma douleur doit-elle recourir ?
Dois-je vivre ? Dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mère m'appelle,
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend ;
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour !
Mais, hélas ! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour !

Oui, tu retiens, amour, mon ame fugitive :
Je reconnois la voix de mon vainqueur.
L'espérance est morte en mon cœur.
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau ;
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,

---

(1) *Et toi seule verses des larmes,*
Tous les autres versent du sang.

Il est inutile de remarquer combien les antithèses et les jeux de mots d'Antigone sont déplacés et peu convenables à sa situation.

Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi,
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle.....
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain (1), c'en étoit déjà fait.
Du haut de nos remparts, j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes;
Et pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur. (2)

---

(1) *J'y suis courue en vain.*

On ne *court* point à un forfait; et d'ailleurs, quand on le diroit, il faudroit, *j'y ai couru.*

(2) *Et pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,*
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur.

Racine se sert ici d'un artifice heureux, dont Corneille, dans les Horaces, lui avoit donné l'exemple. Olympe, qui n'avoit vu que la moitié du combat, vient dire que Polynice est *vainqueur;* et dans la scène suivante, on vient annoncer

On parle aussi d'Hémon; l'on dit que son courage
S'est efforcé long-tems de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime;
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime.
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait;
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvoit se contraindre,
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits;
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place;
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace;
Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.

---

le contraire. Cette fausse nouvelle ne fait ici aucun effet, parce que Polynice, présenté comme un prince *redouté du peuple*, n'a pas inspiré un intérêt assez vif, pour qu'on ait lieu d'être satisfait de le voir triompher.

Ce

Ce prince étoit l'objet qui faisoit tous vos soins ;
Les intérêts du roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère ; (1)
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frère ;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux, (2)
Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux. (3)
Mais, hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime :
Son frère, plus que lui, commence à me toucher ;
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connois la cause.
Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

---

(1) *Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère.*

Nous ne faisons point remarquer ici toutes les répétitions dans lesquelles tombent les acteurs de cette pièce; nous aurions craint de faire trop souvent la même observation.

(2) *Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux.*

VARIANTE.

« Et ce qui le rendit agréable à mes yeux. »

(3) *Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux.*

On voit bien que Polynice *étoit malheureux;* on n'a pas besoin de le dire; mais il falloit donc dire plutôt comment il *étoit vertueux :* dans le cours de la pièce il ne fait aucun acte de vertu.

SCÈNE III.

ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la reine . . . . .

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O Dieux! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah! madame, il est vrai que les Dieux ennemis . . . .

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit,
Il a cru vos conseils, sa mort en est le fruit.

Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes;
Vous avancez leur perte, en approuvant leurs crimes.
De la chûte des rois vous êtes les auteurs;
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle;
Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue, et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils! Dieux! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Étéocle a-t'il fini ses jours?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

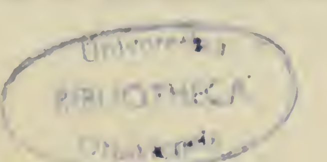
J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres;
Mais, hélas! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune, achève ton courroux.
Ah! sans doute, voici le dernier de tes coups.



CRÉON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux; (1)
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire.
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis; (2)
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille, (3)
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur première fureur,

---

(1) *Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux.* Racine avoit mis d'abord :

« Que d'une égale ardeur ils y couroient tous deux ».

(2) *Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis ;*
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis.

Réunis et *amis* ne peuvent jamais rimer ensemble. On s'élève contre cette faute légère, parce que nous sommes dans un tems où, pour se donner l'air de génie, on brave les principales règles de la versification; manquer à la rime en français, comme le dit Jean-Baptiste Rousseau, c'est pécher contre la mesure du vers en latin. Il n'est point de beaux morceaux de poésie en France, qui ne soient très-bien rimés.

(3) *Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille.*

Ce récit (si l'on en excepte quelques vers où la fureur du bel esprit se fait un peu sentir) est sans contredit un des plus beaux qui soient au théâtre; nous le préférerions même à celui de Phèdre, quoique moins bien écrit : il semble être en effet plus rapide, plus plein d'action; en un mot, plus tragique.

Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise, pour vous,
Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et, pour les séparer, s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage ;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encore ne me l'a pas ravie !

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras ;
Et me reconnoissant : *Je meurs*, dit-il tout bas ;
Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse,
En vain à mon secours votre amitié s'empresse :
C'est à ces furieux que vous devez courir ;
Séparez-les, mon père, et me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;

Seulement Polynice en paroît affligé :
Attends, Hémon, dit-il, *tu vas être vengé.*
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie ;
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
Dans le sang de son frère il semble se baigner :
Et tu meurs, lui dit-il, *et moi je vais régner :*
Regarde dans mes mains l'empire et la victoire,
Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître, songe, en mourant, que tu meurs mon sujet.
En achevant ces mots, d'une démarche fière,
Il s'approche du roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas ;
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encore ses desirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste ;
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,

Il lui perce le cœur, et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers. (1)
Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,
Et l'on diroit qu'encore il menace son frère. (2)
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible, et plus fier que jamais. (3)

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeste,

---

(1) *Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.*
Traduction presque littérale du dernier vers de l'Énéide.
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

(2) *Et l'on diroit qu'encore il menace son frère*, etc.
Cette peinture est fort belle : elle rappelle, dans un sens opposé, ce que dit Ovide de Phinée, métamorphosé en statue de marbre : *Il avoit conservé dans ce changement la terreur et l'effroi répandus sur son visage*, etc.

(3) *Demeure plus terrible, et plus fier que jamais.*
Ce vers fait plus d'effet que ce que dit Eschyle :
Le génie qui les animoit, ne fut ralenti qu'après les avoir terrassés.
Mais en récompense, on trouve dans ce même Eschyle des pensées vraiment sublimes, telles que celle-ci :
Le trophée de la vengeance étoit placé devant la porte où combattoient les deux frères.

Euripide n'a point conservé à Polynice et à Étéocle le caractère qu'il leur a donné ; il les représente oubliant leur haine au moment de la mort, et s'attendrissant mutuellement sur leur sort funeste. La fiction du poëte français est infiniment préférable.

D'un oracle cruel suite trop manifeste !
De tout le sang royal il ne reste que nous ;
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère !

CRÉON.

Il est vrai que des Dieux le courroux embrasé,
Pour nous faire périr, semble s'être épuisé ;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame.
En m'arrachant mon fils . . . .

ANTIGONE.

Ah ! vous régnez, Créon ;
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude ;
Aussi bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous ;
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle :
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner ;
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah ! madame, régnez et montez sur le trône ;
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez :
La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds. (1)

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des Dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème!

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CRÉON.

Que ne ferois-je point pour une telle grâce!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prêt . . . . .

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

---

(1) *Je la mets à vos pieds.*

Le père Brumoy reproche avec raison à Racine les sentimens, et, ce qui est pire encore, les fadeurs que ce poëte prête à Créon dans une position aussi triste; mais, on ne peut trop le répéter, c'est moins un défaut de Racine, que du siècle où il commençoit à écrire.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez. (1)

SCÈNE IV.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux seroit-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale;
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
Je demandois au ciel la princesse et le trône,
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone. (2)

---

(1) *Attendez.*

Est comique et familier. L'erreur dans laquelle cette réponse équivoque jette Créon, produit un effet absolument ridicule.

(2) *Je demandois au ciel la princesse et le trône,*
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.

Comment Créon peut-il se flatter d'obtenir la main de la

Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour, (1)
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour.
Il allume pour moi deux passions contraires,
Il attendrit la sœur, il endurcit les frères;
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même tems et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux, si vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour n'ont rien à desirer,
Mais, Seigneur, la nature à beaucoup à pleurer:
En perdant vos deux fils . . . . .

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige;
Je sais ce que de moi le rang de père exige.
Je l'étois; mais sur-tout j'étois né pour régner;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire;
C'est un don que le ciel ne nous refuse guère.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux;
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.

---

princesse, puisqu'elle lui a dit, avant de sortir, lorsqu'il lui a offert la couronne:

« Je la refuserois de la main des dieux même;
» Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême »!

(1) *Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour.*

Expression défectueuse, parce qu'on ne *couronne* point une *tête* comme on *couronne* une *flamme*; l'un est au propre, et l'autre au figuré.

Mais le trône est un bien dont le ciel est avare ;
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare.
Bien peu sont honorés d'un don si précieux ;
La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
D'ailleurs, tu sais qu'Hémon adoroit la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse.
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal ;
En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ;
Et, sans me rappeller des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone,
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi ;
J'étois père et sujet, je suis amant et roi.
La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que . . . . . Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux ! elle est toute en larmes !

SCÈNE V.

CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, seigneur? la princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe?

OLYMPE.

Ah, regrets superflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;
Et du même poignard dont est morte la reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein : (1)
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée ;
Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
Jugez, à cet objet, ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle ame enfin, toute prête à sortir :
Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie, (2)
Dit-elle ; et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras ;
Et j'ai cru que mon ame alloit suivre ses pas. (3)
Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

---

(1) *A percé son beau sein.*

Olympe doit être trop affligée pour parler du *beau sein*, de la *belle ame*, et du *beau corps* d'Antigone.

(2) *Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie.*

Antigone venoit de perdre sa mère et ses deux frères, et elle ne se donne la mort qu'à cause de son amant.

(3) *Et j'ai cru que mon ame alloit suivre ses pas.*

Quels sont *les pas* d'une femme dont le *corps* est glacé par la mort ? Il falloit, pour parler correctement : *Et j'ai cru que mon ame alloit suivre la sienne.*

SCÈNE DERNIÈRE.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux, (1)
Et vous-même cruelle, éteignez vos beaux yeux. (2)
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore! (3)
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas,
Bien plus pour m'éviter, que pour suivre ses pas.
Mais, dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût, après le trépas, vivre votre courroux,

---

(1) *Ainsi donc vous fuyez un amant odieux.*

VARIANTE.

« Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux. »

(2) *Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.*

Il faut se souvenir que la Thébaïde est un essai d'un grand homme, et que Racine, dans sa préface, *demande grâce* pour une partie de sa *pièce.*

(3) *Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!*

On sent combien tous ces vers sont de mauvais goût. Cette fin du rôle de Créon ne répond plus au caractère qu'on lui a donné au commencement de la pièce. Ce prince, dévoré d'ambition, ne pouvoit avoir pour Antigone qu'un attachement politique : la fureur dans laquelle il tombe, est hors de toute vraisemblance.

Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter. (1)
Mourons donc. . . . .

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah! Seigneur, quelle cruelle envie! . . .

CRÉON.

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie!
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez, et terminez mes détestables jours!
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toi, justifie, ô ciel! la foi de tes oracles:
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, Dieux cruels! ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet empire funeste;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône et vos présens excitent mon courroux:
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes;
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes autres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.

---

(1) *Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.*

Voilà de ces vers qui réussissoient dans le tems où Racine a commencé à écrire, et qui sont même encore quelquefois applaudis.

Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
Mes fils que j'ai perdus, pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez..... Mon trépas va venger votre perte,
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte :
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers. (1)

(Il tombe entre les mains des gardes.)

---

(1) *Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.*

Pourquoi Créon meurt-il ? Pourquoi toute cette fureur ? Il a desiré d'être délivré de son fils qui étoit son rival, et son fils est mort. Il a tout fait pour se placer sur le trône, et il y parvient. Que veut-il donc encore ? Si Antigone étoit le seul objet de ses desirs, pourquoi ne l'a-t'il pas fait sentir plus clairement dans le cours de la pièce. Ce délire inattendu est on ne peut pas plus extravagant.

FIN.

EXAMEN

EXAMEN
DE LA THÉBAÏDE.

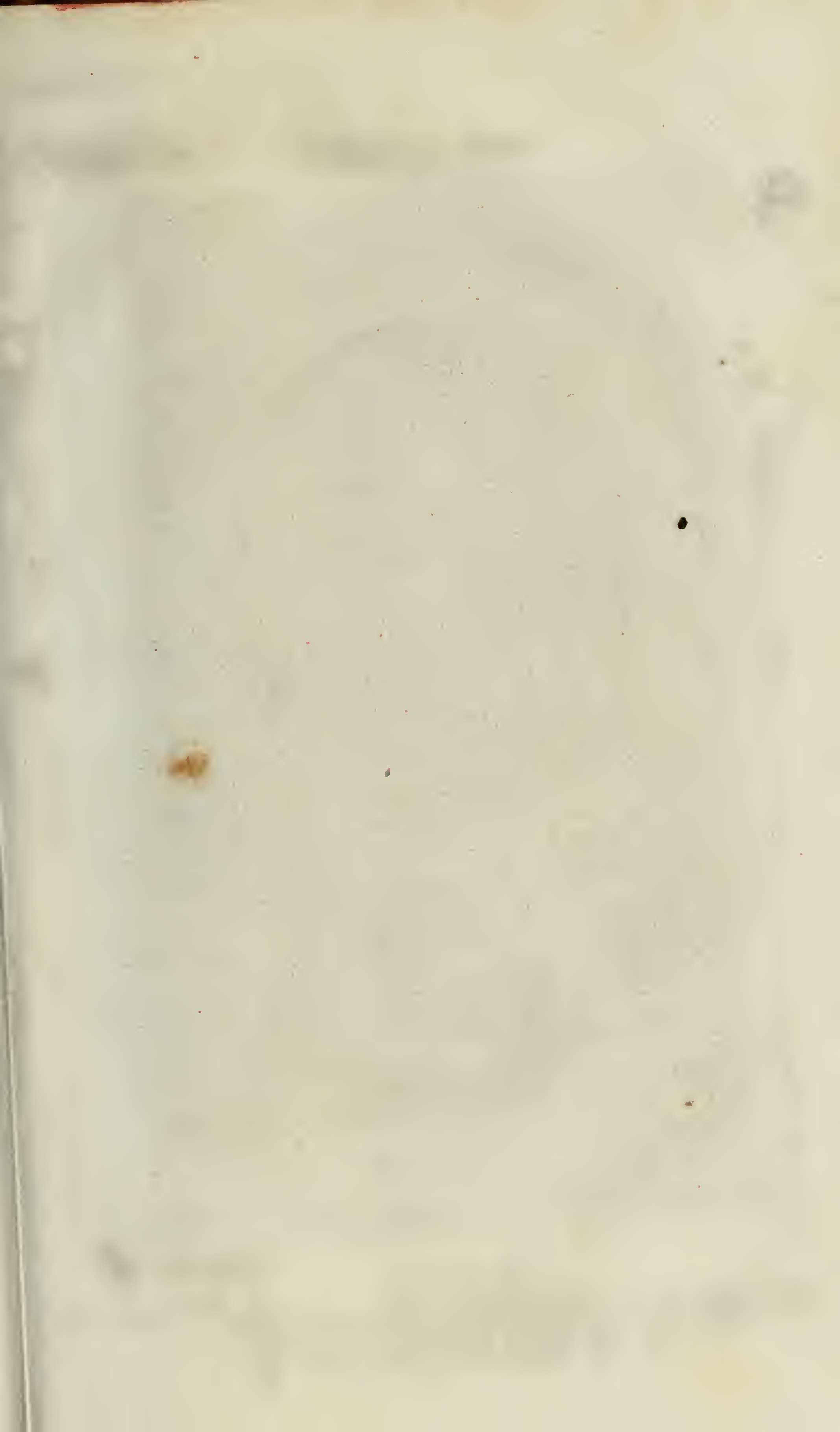
Il résulte de toutes ces observations, que la Thébaïde est l'ouvrage d'un écolier, mais d'un écolier de génie, qui n'a point encore approfondi ni le théâtre ni sa langue. Quoique cette pièce ne puisse pas être comparée aux chefs-d'œuvre de Racine, elle annonçoit déjà un homme bien supérieur aux contemporains de Corneille.

Le caractère de Jocaste est tendre et intéressant; tout ce qu'elle dit est, en général, vrai, naturel et touchant. La haine des deux frères est souvent peinte avec des traits vigoureux. *Il est singulier*, comme le dit Louis Racine, *que celui qui a passé pour le peintre de l'amour, ait réussi si bien dans la peinture de la haine la plus affreuse dont l'histoire fasse mention.* Il est vrai que le caractère des deux frères paroît être le même; Racine a cru que ces deux jumeaux devoient être semblables de traits, d'humeur et d'inclination; qu'ils devoient tous deux se disputer le trône avec la même fureur et la même ambition; que, selon la pensée d'un ancien poëte, il devoit les représenter *comme deux rivaux impies, qui tendent au même crime*; et qu'enfin leur haine mutuelle étant une laideur de plus dans leur caractère, tout, comme nous l'avons déjà dit, devoit être monstrueux dans la postérité d'Œdipe.

Le caractère de Créon paroît se démentir, mais il ne change de langage que suivant les intérêts des acteurs devant lesquels il parle. Tantôt il approuve la paix devant Antigone et Jocaste, tantôt il s'y oppose devant Étéocle; enfin sa politique et son ambition prennent souvent différentes faces, mais elles n'en sont pas moins toujours les mêmes. Voilà ce que Racine a cru devoir faire, et voilà peut-être ce qu'il auroit fait, s'il avoit traité ce sujet plus tard. En conservant à Jocaste le caractère d'une mère tendre et sensible, il lui auroit donné un but plus déterminé. Il ne se seroit pas contenté de lui faire souhaiter une entrevue entre ses fils, il l'auroit fait agir davantage pour la leur procurer. Créon, emporté par une ambition plus effrénée, ne se seroit pas borné au seul desir de régner; tout entier à cet objet, il ne se seroit pas reposé sur le cours des événemens, du soin de le remplir. Il auroit d'abord instruit le spectateur du dessein où il étoit d'armer les deux frères l'un contre l'autre: par là, le langage différent que ce prince artificieux auroit été obligé de tenir, loin d'être une contradiction dans sa conduite, n'auroit été qu'un moyen plus naturel de parvenir à ses fins. Jocaste, au lieu de soupçonner la perfidie de ce prince, se seroit expliquée devant lui sur tout ce qu'elle auroit imaginé de plus propre à rétablir l'union entre ses enfans; cette connoissance auroit fourni à Créon les moyens de traverser les démarches de cette mère infortunée. Ainsi, toujours agitée par la crainte de voir ses enfans aux mains, trompée, sans le savoir, par la méchanceté

profonde et réfléchie de Créon, Jocaste auroit toujours intéressé en faveur de sa tendresse et de l'erreur où l'auroit jettée sa confiance; et Créon, au lieu de n'être qu'un heureux ambitieux, qui marche au trône sans obstacle, n'auroit dû son élévation qu'à ses seules intrigues. Racine se seroit bien gardé de défigurer le rôle de ce prince par un amour aussi ridicule que peu vraisemblable. Il auroit encore dégagé sa pièce de l'épisode inutile de Ménécée, qu'on ne voit pas, et de l'intrigue puérile et fade d'Antigone et d'Hémon; et pour faire pencher le spectateur en faveur de Polynice, il lui auroit donné un caractère doux, un courage noble, qui auroit heureusement contrasté avec l'humeur altière et la confiance orgueilleuse d'Étéocle. Alors cet ouvrage, dont le sujet est déjà heureux par lui-même, auroit pris dans ses mains une forme plus tragique, une marche plus pleine et plus rapide, et seroit mis à côté de ses chefs-d'œuvre.

Si l'on compare le style de la Thébaïde à ce style enchanteur et magique qu'on admire dans les autres pièces de Racine, on le trouvera très-défectueux; mais si on le compare au style de ceux qui écrivoient alors, on le regardera comme celui d'un poëte qui, malgré sa jeunesse, et le mauvais goût du tems, s'exprime avec bien plus de naturel et de vérité que ses contemporains. On y voit quelques pointes et quelques vers de faux bel esprit : c'étoit un tribut qu'il payoit à l'usage; mais on y trouve aussi des vers fort heureux, des tirades bien faites, des morceaux pleins de sentiment, et enfin le germe d'un homme au dessus de son siècle.

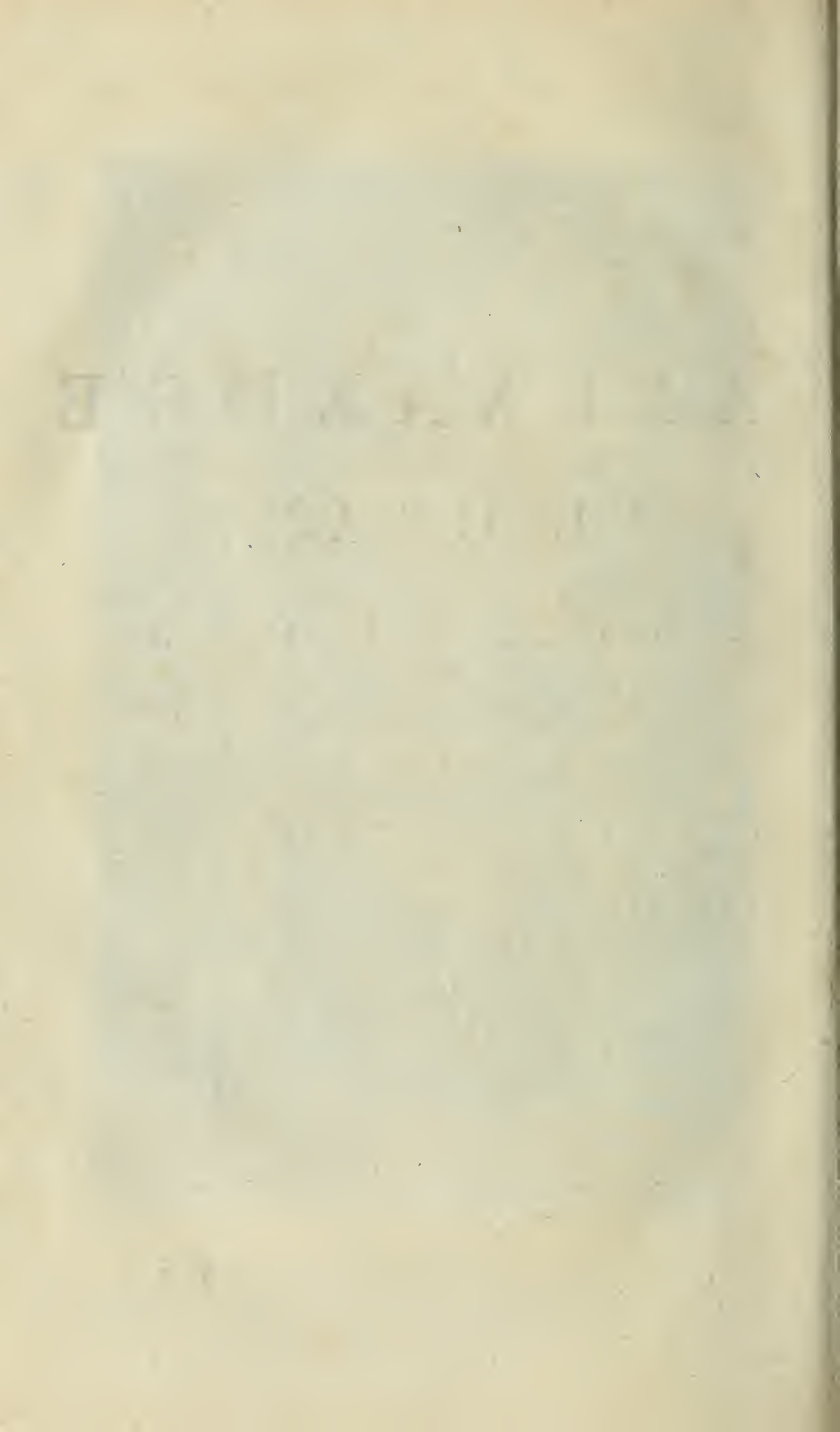




Gravelot inven. *N le Mire Sculp.*

ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.

1665.



PRÉFACE DES ÉDITEURS.

CORNEILLE avoit pris Auguste pour le héros de sa tragédie de Cinna ; Racine, ambitieux d'être le rival de cet illustre poëte, voulut aussi prendre, pour le sujet de sa seconde pièce, un héros dont le nom fût aussi imposant que celui de César, et il choisit Alexandre ; mais Corneille sentit bien qu'Auguste ne pouvoit paroître aux yeux d'un public éclairé, que décoré des vertus d'un grand homme ; et Racine, jeune encore, trouvant sans doute plus de facilité à satisfaire le goût que son siècle avoit pour la galanterie, qu'à s'élever au ton sublime du Sophocle français, rendit Alexandre amoureux. Il ajouta à sa pièce, comme par épisode, ce qui en devoit faire le fond, c'est-à-dire, cette journée fameuse où Porus fut vaincu, et où Alexandre le rétablit sur le trône.

Racine n'avoit que vingt-six ans lorsqu'il fit représenter cette tragédie. Avant que de la donner au public, il alla la soumettre au jugement de Corneille ; ce grand homme, ne reconnoissant

point Alexandre dans cette pièce, dit au jeune auteur, qu'il avoit un très-grand talent pour la poésie, mais qu'il lui conseilloit d'abandonner le genre de la tragédie. Si Corneille avoit porté le même jugement sur Andromaque, on auroit pu le soupçonner de jalousie : mais il étoit trop grand pour être envieux ; et toutes les personnes de goût, qui n'auroient vu de Racine que sa pièce d'Alexandre, en auroient pu juger de même. Cependant le jugement de Corneille, la dissertation de Saint-Évremond, procurèrent au jeune Racine beaucoup de célébrité et beaucoup d'ennemis ; on eut même la malignité de tourner contre lui le *Dialogue des morts* de son ami Boileau, en y insérant quelques-uns des vers doucereux que Racine avoit mis dans la bouche d'Alexandre. Cette fraude eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre, c'est-à-dire, que Racine et Boileau lui-même y furent très-sensibles ; (1) le meilleur effet

---

(1) Le lecteur sera peut-être flatté de trouver ici ce morceau.

PLUTON.

Mais, qui est ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié sérieux, et moitié badin ? Le voilà bien échauffé.

DIOGÈNE.

Je crois que c'est Alexandre. Qu'il est changé ! j'ai peine à le reconnoître. Sa physionomie n'est ni grecque, ni barbare.

qu'elle produisit fut d'éclairer Racine sur ses véritables défauts, et de lui faire rejeter dans la suite cette galanterie qu'il avoit eu la foiblesse de croire nécessaire au théâtre.

C'est un guerrier petit-maître; apparemment que ses longs voyages l'ont un peu gâté. C'est pourtant Alexandre, je le reconnois encore.

PLUTON.

Oh ! pour le coup nous avons un véritable héros, et non pas un fade doucereux. Il n'a jamais soupiré que pour la gloire. Il s'est même si peu piqué de galanterie, que dans sept ans, il n'a visité qu'une fois la femme et les filles de Darius, bien qu'elles fussent les plus belles princesses du monde, et ses prisonnières. Je jurerois qu'il s'est garanti du mauvais air que ces autres ont respiré, et qu'ayant entendu parler de révolte, il se hâte de la venir appaiser. Approchez, généreux vainqueur de l'Asie, approchez. Il s'agit de combattre. Le roi des enfers a besoin de votre bras.

ALEXANDRE.

« Je suis venu ; l'amour a combattu pour moi :
» La victoire elle-même a dégagé ma foi.
» Tout cède autour de vous : c'est à vous à vous rendre ;
» Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
» Et lui seul pourroit-il échaper aujourd'hui
» A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ».

Acte III. scène VI, vers 13 et suiv.

DIOGÈNE.

Ne l'avois-je pas bien dit, qu'il s'étoit gâté dans ses voyages ? Alexandre le grand est devenu conteur de fleurettes.

Cette pièce fut représentée le 15 décembre 1665, sur le théâtre de Molière; elle n'y eut aucun succès. Racine, mécontent du jeu de cette troupe, accoutumée, disoit-il, à ne représenter

---

PLUTON.

Quel diable de jargon nous vient-il parler ? Quoi ! Alexandre qui ne respiroit que les combats, s'oublie auprès d'une maîtresse ?

ALEXANDRE.

« Que vous connoissez mal les violens desirs
» D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
» J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
» Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
» Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
» Ont produit sur mon cœur des effets différens !
» Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite. »

Ibid. vers 36 *et suiv.*

DIOGÈNE.

Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus....

ALEXANDRE.

« Hé quoi ! vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
» J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ? »

Ibid. vers 79, 80.

PLUTON.

Peste soit de l'extravagant et de sa tendresse mal imaginée. Il est, ma foi, tout aussi fou que les autres. On avoit bien raison là-haut de plaindre la Macédoine de n'avoir pas eu de petites-maisons pour le renfermer. Si pendant sa vie on l'avoit traité en fou, il seroit venu plus sage ici. Qu'on l'enferme donc au plus vîte.

que des comédies, lui attribua la chûte de sa pièce; il la retira, et résolut de la donner aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Les auteurs de l'histoire du théâtre français soutiennent qu'elle fut donnée le même jour par les deux troupes : ils appuient leur sentiment sur les nouvelles de Robinet, qui faisoit chaque semaine une espèce de gazette en vers de tout ce qui paroissoit; mais cela n'est pas vraisemblable. On sait que le parti que prit Racine de donner sa pièce sur un autre théâtre, fut cause que mademoiselle Duparc, la meilleure actrice du théâtre de Monsieur, le quitta pour passer sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, ce qui mortifia Molière, et fut entre lui et Racine la source d'un refroidissement qui dura toujours, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice sur leurs ouvrages. *Mémoires sur la vie de Racine, page* 55.

Nous ne croyons pas inutile de remettre sous les yeux du public la préface qui se trouvoit à la tête de la première édition d'Alexandre; elle est entièrement différente de celle qu'on lit dans les autres éditions; Racine s'efforce d'y répondre aux critiques qui l'assaillirent alors de tous côtés.

AU ROI.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ; *c'est-à-dire, que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais,* SIRE, *j'espère que* VOTRE MAJESTÉ *ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé*

la première. Quelques efforts que l'on eût fait (1) *pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plûtôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t'on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que* tous les peuples du monde se taisent, *comme l'écriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que, jusques ici, la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais,* SIRE, *votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrâsemens et sur les ruines; et déjà* VOTRE MAJESTÉ *est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la*

---

(1) Allusion à la critique que Saint-Évremont fit de la tragédie d'Alexandre; cette critique étoit juste à beaucoup d'égards: elle insistoit particulièrement sur le caractère de Porus, que l'auteur fait briller par-tout aux dépens du héros principal; mais on a reproché à Saint-Évremond, et sans doute avec justice, d'y avoir fait paroître une envie trop marquée de déprimer Racine.

jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérans ; et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ *elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisoit encore que pleurer sur les victoires de son père. Mais elle me permettra de lui dire que devant elle on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paroître la conduite d'Auguste ; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avoit point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais,* SIRE, *je ne songe pas qu'en voulant louer* VOTRE MAJESTÉ, *je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile ; il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité ; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces,* VOTRE

MAJESTÉ *se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle ; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que* VOTRE MAJESTÉ *ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle n'a eu personne de son tems qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages ; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur et sujet,
RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitième livre de Quinte-Curce ; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait ; je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon Alexandre, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite ; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelqu'opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier ; on ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas ; on se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chûte. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le visage de ces censeurs ; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisoit ; ils ont prodigué

prodigué libéralement leur tems et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissemens que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité ; je vois bien qu'ils le connoissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir ; et si, avec peu d'incidens et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble ; les uns disent que Taxile n'est point assez honnête homme ; les autres, qu'il ne mérite point sa perte : les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux ; les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis ; je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent, en si mauvaise intelligence, et avec des sentimens si opposés.

SECONDE PRÉFACE
DE L'AUTEUR. (1)

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidellement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais sur-tout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ces pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandoit oomment il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faite en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit *trouvé enfin un péril digne de son courage.* Ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : *O Athéniens, combien de travaux j'endure*

---

(1) On trouve cette seconde préface dans toutes les éditions qui ont suivi la première.

pour me faire louer de vous! J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plû extrêmement sur notre théâtre; jusques-là, que des personnes m'ont reproché que je faisois ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire, Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur: « Car, comme dit Sénèque, nous sommes » de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse » tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux » avec courage. » *Ita affecti sumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.*

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention; Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenoit assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin: *Regna Cleofilis reginæ petit, quæ, quum se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui posteà regnum Indorum potitus est.*

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS,
TAXILE, } rois dans les Indes.

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILE, sœur de Taxile. (1)

ÉPHESTION.

Suite d'Alexandre.

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, (1) *dans le camp de Taxile.*

(1) Cette parenté est une fiction du poëte.

(2) En-deçà de l'Hydaspe à l'égard de la Perse, car au-delà se trouvoient les états de Porus.

ALEXANDRE LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Quoi! vous allez combattre un roi, dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense ; (1)
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois ? (2)
Mon frère, ouvrez les yeux pour connoître Alexandre :
Voyez de toute part les trônes mis en cendre,

---

(1) *Quoi! vous allez combattre un roi, dont la puissance*
Semble forcer le ciel à prendre sa défense ; etc.

Le sujet est très-bien annoncé. Taxile et Cléofile font bien connoître Alexandre ; mais le lieu de la scène, qui est le camp de Taxile, n'est point désigné assez positivement.

(2) *Et qui tient la fortune attachée à ses lois ?*
On a dit de César, *que la fortune étoit à ses gages*.

Les peuples asservis et les rois enchaînés;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace;
Et que j'entende dire aux peuples Indiens,
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces;
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois?
En voyez-vous un seul, qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre;
Et le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers? (1)
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire, (2)
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui?

---

(1) *Et le croyant déjà maître de l'univers,*
Aille, esclave empressé, lui demander des fers.

VARIANTE.

« Et le croyant déjà maître de l'univers,
» Aille, jusqu'en son camp, lui demander des fers. »

(2) *Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire.*
Racine auroit pu mettre, selon nous :
Loin de s'épouvanter au seul bruit de sa gloire.

Car *la gloire*, prise sous l'acceptation de *célébrité*, n'a point d'*aspect*.

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse ;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse : (1)
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage,
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage ?
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
Ah ! sans doute ; il lui croit l'ame trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse.
Il cherche une vertu qui lui résiste moins ;
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave ;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
Son amitié n'est point le partage des lâches. (2)

---

(1) *Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse.*

S'empresser pour une amitié, pour dire *qu'on la recherche avec empressement* : cette expression n'est pas française.

(2) *Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;*
Son amitié n'est point le partage des lâches.

C'est une faute contre la rime, que de faire rimer *lâches* qui est long, avec *taches* qui est bref ; d'ailleurs le mot de *taches* se trouve quatre ou cinq vers plus bas.

Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire!
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours;
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son ame;
Cent messagers secrets m'assurent de sa flamme : (1)
Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrâsés
Se font jour à travers des deux camps opposés. (2)

---

(1) *Cent messagers secrets m'assurent de sa flamme.*

Racine, dans cette pièce, fut encore amoureux des fadeurs de romans. Ce que dit Cléofile peut-il peindre le vainqueur des Indes ?

Corneille avoit fait tenir à Cléopâtre le même langage lorsqu'elle peignit César dans la plus importante circonstance de sa vie :

Chaque jour ses couriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
. . . .
Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.

Pompée, acte II, scène prem.

(2) *Se font jour à travers des deux camps opposés.*

Il y a ici une remarque à faire sur la grammaire. Il faut ou *à travers les deux camps opposés*, ou *au travers des deux camps opposés* :

A travers les rochers la peur les précipite.

Phèdre, *acte V. scène* VI.

Racine a retranché ici les quatre vers suivans :

« Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère?
» Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère?

Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre ;
Vous m'avez engagé à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes ;
Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée ;
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ; (1)
Mais, comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix, (2)
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits ;
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,

» Et lorsque devant vous ils se sont présentés ;
» Jamais comme ennemis les avez-vous traités.
» Au lieu, *etc* »

(1) *Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre.*

Cette double confidence des amours du frère et de la sœur, lorsqu'il s'agit de défendre la liberté des peuples de l'Inde, ne jette pas sur cette pièce un intérêt bien vif.

(2) *Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix*, etc.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la véritable passion ; mais qui le sut mieux que Racine ? La Thébaïde et Alexandre ne sont que ses essais.

Pour cette liberté que détruisent ses charmes ; (1)
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère.
Il faut aller.....

CLÉOFILE.

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire ;
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal ; (2)
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne ;
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah ! ma sœur, croyez-vous que Porus ?....

CLÉOFILE.

Mais, vous-même,
Doutez-vous, en effet, qu'Axiane ne l'aime ?

---

(1) *Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,*
Pour cette liberté que détruisent ses charmes.

La *liberté* qu'on veut défendre les *armes à la main*, celle que *détruisent les charmes d'Axiane*, sont deux *libertés* bien différentes, et qu'on ne conserve pas avec le secours des mêmes *armes*. Muratori, dans son traité de la belle poésie, a critiqué ce vers et les suivans, et il a eu raison.

(2) *De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal.*

Tout ce que dit ici Cléofile est une ironie ; mais sûrement Racine n'a point dû approuver dans la suite *l'arrêt fatal* des yeux d'Axiane *qui sont des tyrans chers*.

Quoi! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins,
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déjà nos murs seroient réduits en cendre; (1)
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre. (2)
Elle se fait un dieu de ce prince charmant;
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile;
Hélas! dans son erreur, affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux. (3)
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
Flattez de quelque espoir.....

---

(1) *Sans lui déjà nos murs seroient réduits en cendre.*

Louis Racine demande si l'expression, *réduits en cendre*, convient à des *murs*. Oui, sans doute, puisque tous les anciens peuples faisoient entrer du bois dans la construction de leurs *murs*; d'ailleurs, en poésie, par ce mot *murs*, on entend *la ville entière*, *les maisons*, *les tours*, *les portes*, etc.

(2) *Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre.*

Racine faisoit dire ici à Cléofile dans les premières éditions:

« D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre. »

(3) *Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.*

VARIANTE.

« Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ses yeux. »

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer,
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée.
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et, comme ses sujets, il vous mène au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître;
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes,
Il laisse à votre front ces marques souveraines (1)
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez..... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah, ma sœur, je me trouble! et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

---

(1) *Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes,*
Il laise à votre front ces marques souveraines.

Alexandre ne vous tend point de chaînes, pour dire *qu'il ne prétend point faire un esclave de Taxile;* expression défectueuse.

CLÉOFILE.

Le tems vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers. (1)
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue. (2)
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, seigneur, cherche ses avantages;

---

(1) *Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers*
Se promettent déjà des moissons de lauriers.

Cette description semble être imitée du troisième livre de l'Iliade.

Les Grecs s'avançoient en silence, résolus de se soutenir courageusement les uns les autres.

(2) *J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,*
Par des cris généreux éclater à ma vue.

Des *cris* ne frappent point la *vue*, et d'ailleurs *j'ai vu..... à ma vue*, ne sauroit se dire.

Il se sent foible encore ; et, pour nous retenir,
Ephestion demande à nous entretenir ;
Et par de vains discours . . . . .

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre ;
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre :
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix ! Ah, de sa main pourriez-vous l'accepter !
Hé quoi ! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos états,
Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas !
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières ;
Et quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE.

Ne dites point, seigneur, que le ciel l'abandonne ;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois,
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage ; (1)

---

(1) *Loin de le mépriser, j'admire son courage ;*
Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Les éloges que Porus fait d'Alexandre, ennoblissent le caractère de l'un et l'autre de ces princes.

Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre ;
Mais si je puis, seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusques sur les autels
Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius, en mourant, l'auroit-il vu son roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit su se connoître,
Il régneroit encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue ;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue. (1)
Dans un calme profond Darius endormi,
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi.

---

(1) *Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.*

Ce vers est admirable, ainsi que cet autre qui se trouve plus bas :

« Et la foudre, en tombant, lui fit ouvrir les yeux. »

La métaphore est toujours soutenue. Ces vers annonçoient déjà un poëte supérieur.

Nous ajouterons que le mot de *foudre* étoit autrefois masculin et féminin indistinctement, mais aujourd'hui ce mot est toujours masculin lorsqu'il est au figuré, et toujours féminin lorsqu'il est au propre.

Il le connut bientôt, et son ame étonnée,
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée : (1)
Il se vit terrassé d'un bras victorieux ;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
Demandez-le, seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jettés dans les fers.
Non, ne nous flattons point ; sa douceur nous outrage :
Toujours son amitié traîne un long esclavage.
En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi ;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance ;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ? (2)

---

(1) *Et son ame étonnée,*
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée.

Une *ame qui se voit abandonnée d'un grand pouvoir.* Tout cela n'est pas absolument bien clair.

(2) *Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?*
D'un favorable accueil honorons son passage.

D'un

D'un favorable accueil honorons son passage ;
Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, seigneur! L'osez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire ?
Votre empire et le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés. (1)
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace,
De son pasage ici ne laissât point de trace ?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil, (2)
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil !
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions, flotteroient sur nos têtes ;
Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.

On lisoit dans les premières éditions :

« N'attirons point sur nous les effets de sa rage ;
» D'un favorable accueil honorons son passage. »

(1) *Votre empire et le mien seroient trop achetés,*
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.

Racine s'est servi dans Bajazet de la même idée, exprimée de la même manière :

« Ce reste malheureux seroit trop acheté,
» S'il faut le conserver par une lâcheté. »

Acte II. scène II.

(2) *Combien de rois, brisés à ce funeste écueil.*

On dit *briser contre* et *briser à*. On trouve dans le prologue d'Esther :

« Ils viennent se briser contre le même écueil. »

Ne dites point qu'il court de province en province :
Jamais de ses liens il ne dégage un prince ;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois. (1)
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage ;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire,

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner,

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

---

(1) *Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.*

Rien ne peint mieux Alexandre que ce beau vers : il fait allusion à ce que Quinte-Curce raconte de ce prince, qui plaça sur le trône de Tyr Abdolonyme, *sorti de la tige des rois de cette ville ; mais si pauvre, qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver lui-même un jardin qu'il possédoit.* Livre IV.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines. (1)

TAXILE.

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux. (2)

TAXILE.

Mais croyez-vous, seigneur, que l'amour vous ordonne

---

(1) *Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.*

Ce ton avantageux conviendroit beaucoup mieux à un jeune marquis de nos jours, qu'à un défenseur de l'Inde.

(2) *Un esclave est pour elle un objet de courroux.*

Racine a fait ici quelques retranchemens : on lisoit ainsi d'abord :

TAXILE

« Votre fierté, seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

» J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

» Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins

» Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE.

» Mais croyez-vous, *etc.* »

D'exposer avec vous son peuple et sa personne ? (1)
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoûrai, que ma juste colère (2)
Aime la guerre autant que la paix vous est chère :
J'avoûrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée,
Attend, depuis long-tems, cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet (3)
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.

---

(1) *Mais croyez-vous, seigneur, que l'amour vous ordonne*
D'exposer avec vous son peuple et sa personne.

Est-ce la *personne* du peuple ? est-ce celle de la reine ? Nous faisons remarquer cette amphibologie, parce que Racine, dans la suite, a eu grand soin d'éviter ce défaut, et que des écrivains célèbres y tombent quelquefois.

(2) *Hé bien je l'avoûrai, que ma juste colère*, etc.

Il falloit : *Hé bien oui, j'avoûrai*, et supprimer *le*, qui ne va point avec le *que* suivant ; ou il falloit supprimer le *que*, et tourner ainsi la phrase :

Hé bien, je l'avoûrai, ma trop juste colère, etc.

(3) *Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet*
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.

On lisoit d'abord :

« La jalouse fierté que son nom m'inspiroit,
» M'avoit déjà rendu son ennemi secret. »

Je l'attirois ici par des vœux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans; (1)
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante;
Et, sous ce grand dessein, dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien;
Et vos cœurs rougiroient (2) des foiblesses du mien.

---

(1) *Je l'attirois ici par des vœux si puissans,*
Que je portois envie au bonheur des Persans.

Cette réponse de Porus est fière et belle, elle rend Taxile bien petit.

En prose on dit les *Perses*, pour désigner les anciens peuples de la Perse, et les *Persans*, pour indiquer les nouveaux; mais en vers on se sert également de l'un et de l'autre, et Racine les emploie indifféremment. *Acte II. scène* II. de cette même pièce.

« Seroit-ce sans efforts les Persans subjugés? »

Et *acte IV. scène* II:

« Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus? »

(2) *Et vos cœurs rougiroient.*

Expression impropre; il falloit *souffriroient*, ou *s'offenseroient*: un *cœur* ne *rougit* point.

SCÈNE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi! Taxile me fuit? Quelle cause inconnue..... (1)

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue ;
Et, puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille, avec sa sœur, adorer Alexandre. (2)
Retirons-nous d'un camp, où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paroître;

---

(1) *Quoi! Taxile me fuit? Quelle cause inconnue....*

VARIANTE.

« Quoi! Taxile me fuit? Quelle cause imprévue. »

(2) *Mais laissons-le, madame; et puisqu'il veut se rendre,*
Qu'il aille, avec sa sœur, adorer Alexandre.

Racine substitua ces deux vers aux suivans, qui se trouvent dans la première édition :

« Mais quittons-le, madame; et puisqu'il veut se rendre,
» Laissons-le, avec sa sœur, adorer Alexandre. »

Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve .....

AXIANE.

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore;
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris. (1)

PORUS.

Hé quoi, vous en doutez; et votre ame s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui?
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même; (2)
Il vous peut arracher à mon amour extrême.

---

(1) *Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,*
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

M. l'abbé d'Olivet a remarqué que dans le dernier vers il y a une faute de grammaire : il veut qu'on dise *exécuter un dessein*, et non pas *achever;* mais nous pensons avec Louis Racine et l'abbé Desfontaines, qu'*achever* est plus énergique et aussi français.

« Le dessein en est pris, je le veux achever, »
dit l'auteur dans Andromaque; et, dans Mithridate :
« De semblables projets veulent être achevés. »

(2) *Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même.*

VARIANTE.

« Hé bien, madame, aidez-le à vous trahir vous-même. »

Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous. (1)

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence, (2)
Mon amitié, seigneur, seroit sa récompense?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer?
Sais-je pas que Taxile est une ame incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraine?
Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur? (3)

---

(1) *Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,*
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

On est fâché de voir que tout ce grand courage, que Porus a fait paroître jusqu'ici, soit l'effet d'un transport amoureux.

(2) *Et croyez-vous qu'après une telle insolence.*

Insolence n'est pas le mot propre; livrer sa maîtresse à Alexandre seroit une *lâcheté*.

(3) *Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur*
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?

Pour l'exactitude il faudroit *ne sais-je pas*, mais le poëte supprime souvent la négation *ne*, ce qui donne en effet plus de vivacité au discours; Vaugelas autorise cette licence.

Quelques puristes blâmeroient cette expression, *succomber aux ruses*, mais ce tour nous semble plus poétique. Rien n'est plus froid que des vers où l'auteur ne sait pas quelquefois se permettre d'heureuses libertés.

Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piége où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un prince .....

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur, (1)
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée? (2)
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée.

Nous entrons dans un plus grand détail sur les fautes de grammaire que nous ne l'avons fait jusqu'à présent; nous avons pensé que ces sortes de discussions sont très-utiles pour la langue, sur-tout en commentant Racine, c'est-à-dire, le plus exact et le plus pur des poëtes.

(1) *Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur.* On trouve dans quelques éditions:

« Mon cœur, dans un rival, vous cherche un defenseur ».

(2) *Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée?*
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée.

N'est-ce pas là déclarer sa passion. Tous ces reproches, toutes ces inquiétudes sont des marques du plus vif amour;

Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement. (1)
Vous me voulez livrer, sans secours, sans asyle,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile;
Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort, demandera mon cœur.
Hé bien, seigneur, allez, contentez votre envie,
Combattez, oubliez le soin de votre vie;
Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Alloit... Mais non, seigneur, courez vers votre armée.
Un si long entretien vous seroit ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop long-tems en ces lieux.

PORUS.

Ah! madame, arrêtez, et connoissez ma flamme;
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que, pour vaincre Alexandre,
Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre;

---

pourquoi donc Axiane dit-elle au cinquième acte, scène dernière, en parlant à Porus?

« Vous seul vous l'ignorez. Mais ma joie est extrême,
» De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même ».

(1) *Pourvu que ce grand cœur périsse noblement.*
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.

Le *cœur* est ici pris pour la personne de Porus. Nous n'aimons point *un cœur qui périt*, et encore moins *la mort d'un cœur;* cette licence nous paroît trop hardie.

Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine,
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas :
Mais de nos alliés ne vous séparez pas :
Ménagez-les, seigneur, et, d'une ame tranquile,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile,
Montrez, en sa faveur, des sentimens plus doux;
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, madame, allez, j'y consens avec joie :
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie;
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici. (1)
Fidèle confident du beau feu de mon maître, (2)

---

(1) *Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,*
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.

Nous ne reprocherons point à Racine d'avoir fait venir Éphestion dans le camp de Taxile pour parler de paix, et de s'occuper à entretenir Cléofile de la passion d'Alexandre pour elle. Le rôle humiliant que fait ici ce guerrier, est une suite du plan que Racine s'étoit tracé; nous le blâmerons seulement d'avoir choisi un sujet aussi peu intéressant, où Porus et Alexandre n'entreprennent la guerre que pour suivre leurs maîtresses.

(2) *Fidèle confident du beau feu de mon maître,*
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître.

On dit bien *peindre un feu aux yeux*, mais peut-on dire *l'expliquer?*

Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ;
Et que, pour ce héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix, faut-il faire la guerre ?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE.

Puis-je croire qu'un prince, au comble de la gloire,
De mes foibles attraits garde encor la mémoire ?
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour, dans leurs cœurs interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,

Nous croyons inutile de relever ici le concerto qui se trouve dans les vers suivans.

Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser, en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres,
De ses retranchemens il découvre les vôtres;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée?
Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux?
Si votre esprit, armé de mille défiances.....

CLÉOFILE.

Hélas! de tels soupçons sont de foibles défenses;
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
Je craignois que le tems n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus: quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière, (1)

---

(1) *Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière.*
Cette ville n'exista jamais que dans l'imagination du poëte.

Mon cœur, qui le voyoit maître de l'univers,
Se consoloit déjà de languir dans ses fers ;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même, en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.....
Mais, tout couvert de sang, veut-il que je le voie?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
Et ne me cherche-t'il que pour me tourmenter?

ÉPHESTION.

Non, madame, vaincu du pouvoir de vos charmes, (1)
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des rois, qu'épargne son courroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

Omphis étoit le nom propre de Taxile, et nullement un nom de lieu.

(1) *Non, madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,*
Il faudroit, suivant la règle, *vaincu par le pouvoir*, mais cette manièr e de parler est tolérée dans les vers.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, seigneur; mon ame inquiétée (1)
D'une crainte si juste, est sans cesse agitée;
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras. (2)
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son ame;
Les charmes d'une reine, et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant, cent rois se sont perdus,
Je sais tous ses exploits, mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vus, triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés;
Et je crains.....

---

(1) *N'en doutez point, seigneur; mon ame inquiétée*

M. l'abbé d'Olivet auroit voulu, *mon ame inquiète*, disant que l'adjectif *inquiet* et le participe *inquiété* ne présentent pas le même sens. Louis Racine et l'abbé Desfontaines approuvent le mot *inquiétée*; comme eux, nous ne trouvons point que cette expression soit répréhensible. Racine s'en est encore servi dans Andromaque.

« La Grèce en ma faveur est trop inquiétée. »

(2) *Et crains que son trépas*
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.

Son trépas n'ensanglante le bras; expression neuve et hardie.

ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Ah! quittez une crainte si vaine,
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

AVANT que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes, (1)
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.

---

(1) *Avant que le combat qui menace vos têtes,*
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes, etc.

Ce n'est plus *le fidèle confident du beau feu* d'Alexandre, c'est Éphestion qui parle, et qui parle en guerrier, en ambassadeur. Cette scène est non-seulement la plus belle de la pièce, mais elle est encore comparable aux plus belles scènes du théâtre.

Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendarts, (1)
Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées; (2)
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.

---

(1) *Voit enfin sur ses bords flotter nos étendarts.*

Quand on a lu Arrien et Quinte-Curce, on ne peut s'empêcher de regretter, avec Saint-Evremond et Louis Racine, que l'auteur d'Alexandre n'ait fait aucune mention du fameux passage de l'Hydaspe, ni des éléphans de Porus; celui surtout qui portoit ce prince, et qui le défendit si courageusement, méritoit une place dans le poëme, ainsi que dans l'histoire; cet incident auroit amené de nouvelles images, et eût d'ailleurs contribué à caractériser le lieu de la scène. C'est un art essentiel à tout auteur dramatique, de transporter le spectateur dans les lieux qui ont servi de théâtre aux événemens qu'il décrit. Homère et Virgile sont encore, en ce genre, les modèles de tous les poëtes.

(2) *Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,*
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées.

M. l'abbé d'Olivet désapprouve *des campagnes jonchées de sang*, et il a raison. Racine, selon sa manière ordinaire, a pensé que l'expression de *campagnes jonchées de sang*, qui ne se peut dire, pouvoit passer avec celle de *campagnes jonchées de morts*, dont on se sert quelquefois.

Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire ;
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos états.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein ; choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare (1)
Nous fasse méconnoître une vertu si rare ;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis,
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis. (2)
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples.
Des héros, qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des autels. (3)

---

(1) *Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare.*
Racine avoit mis d'abord :
« Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare »

(2) *Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.*
On lit dans quelques éditions :
« Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis. »

(3) *En venant parmi nous, ont trouvé des autels.*
Ce vers fait allusion à Hercule et à Bacchus. Philostrate

Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves.
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher, (1)
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres états, devenus vos conquêtes, (2)
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas tems, seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts; (3)

---

nous représente aussi Tantale et Ajax comme des demi-dieux parmi les Indiens. Ces peuples, s'il en faut croire Élien, avoient Homère traduit en leur langue : ce qui, sans doute, n'avoit pas peu contribué à leur donner de la vénération pour les héros Grecs.

(1) *Croyez-moi, quelqu'éclat qui les puisse toucher.*

Un *éclat éblouit, frappe, séduit, surprend*, mais ne *touche* jamais, ni au propre, ni au figuré.

(2) *Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,*
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis, etc.

Dans quelques éditions on lit, au lieu de ces vers :

« Assez d'autres états devenus vos conquêtes,
» Sous le joug d'Alexandre, ont vu ployer leurs têtes.
» Après tant de sujets à ses armes soumis, *etc.* »

(3) *Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts;*
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts, etc.

On trouve dans la première édition :

« Pour secouer le joug, ils ont les yeux ouverts;
» Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts. »

Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadêmes. (1)
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;
Laissez un peuple au moins, qui puisse quelquefois
Applaudir, sans contrainte, au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas, (2)
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes états.

Tout ce que dit Taxile, dans cet endroit, paroît avoir été suggéré à Racine par Quinte-Curce. On trouve le germe des idées que le poëte a mises ici en œuvre, dans la harangue des Scythes à Alexandre.

(1) *Ils pleurent en secret leurs rois sans diadêmes*, etc. *Leurs rois sans diadêmes* est une de ces expressions heureuses que Racine a créées. On lisoit d'abord :

« Le Bactrien conquis reprend son diadême. »

(2) *Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre*
Un héros dont la gloire accompagne les pas.

Taxile a déjà changé de caractère deux ou trois fois. Dans le commencement de la pièce il a parlé avec fermeté, dans la seconde scène il ne montre que de la foiblesse ; ici il reprend son premier langage ; mais bientôt il retombe dans son caractère, et finit son rôle et sa vie par une indigne lâcheté. Cette alternative de grandeur et de bassesse forme une contradiction choquante dans le rôle de ce personnage.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis. (1)
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie? (2)
De quel front ose-t'il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde;
Et, si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie

---

(1) *C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,*
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.

VARIANTE.

« Je soutiendrai ma gloire, et répondant en roi,
» Je vais parler ici pour la reine et pour moi. »

(2) *Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?*

Octroyer n'est guère en usage, comme le remarque le dictionnaire de l'académie, qu'*en style de chancellerie et de finance*, mais il ne choque point ici.

Ce couplet de Porus est très-beau; nous admirons surtout la manière dont ce roi fait connoître Alexandre, en voulant le rabaisser.

A-t'on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux, (1)
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières, (2)
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers,
Sans connoître son nom, et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrâse tout, sitôt qu'elle commence à luire; (3)
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison,

---

(1) *Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux,*
Désoler un pays inconnu parmi nous, etc.

Moyen emprunté d'Homère; c'est Achille qui parle :

Jamais les Troyens ne sont venus dans les plaines fertiles de Phthie s'emparer de mes troupeaux, enlever mes cavales, ou ravager mes moissons. Iliade, liv. I.

(2) *Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,*
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières? etc.

Cette raison, pleine de force, est imitée de la harangue des Scythes à Alexandre, l'un des plus précieux monumens de l'antiquité :

Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons approché de tes terres. Qui es-tu? d'où viens-tu? ne saurions-nous l'ignorer, dans les vastes forêts qui nous séparent du reste des humains? Quinte-Curce, liv. VII.

(3) *Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,*
Embrâse tout sitôt qu'elle commence à luire.

Boileau, dit Louis Racine, vantoit beaucoup ce portrait d'Alexandre; *il est,* disoit-il, *de la main d'un poëte héroïque, et celui que j'ai fait est de la main d'un poëte satyrique.*

S'en alla follement, et croyant être un dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu.

Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison ;
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes ?
Plus d'états, plus de rois. Ses sacriléges mains
Dessous (1) un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil, je sais qu'il nous dévore. (2)
De tant de souverains, nous seuls régnons encore.
Mais, que dis-je, nous seuls ? Il ne reste que moi,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ;
Et qu'on dise par-tout, dans une paix profonde :
Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage ;
Mais, seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui, (3)

---

(1) *Dessous un même joug rangent tous les humains.*

Nous avons déjà fait remarquer pourquoi *dessous* étoit défectueux et incorrect.

(2) *Dans son avide orgueil, je sais qu'il nous dévore.*

Ce vers peint très-bien l'ambition d'Alexandre ; le mot *dévore* est une expression forte et heureuse.

(3) *Si le monde penchant n'a plus que cet appui.*

Cette manière ironique de parler convient-elle à la dignité d'un ambassadeur ?

Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon maître :
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connoître ;
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits, au moins, vous conter la moitié.
Vous verriez . . . .

PORUS.

Que verrois-je, et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans efforts les Persans subjugués, (1)
Et vos bras tant de fois de meurtre fatigués ?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
D'un roi, déjà vaincu par sa propre molesse ?
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé ;
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre.
Les autres, éblouis de ses moindres exploits, (2)
Sont venus, à genoux, lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons les conquérans,

---

(1) *Seroit-ce sans efforts les Persans subjugués.*

Tout ce que dit Porus est très-conforme à ce que pensoit Alexandre, qui s'écria, après avoir passé l'Hydaspe : *Enfin j'ai trouvé un péril digne de mon courage.*

(2) *Les autres, éblouis de ses moindres exploits.*
On lit dans quelques éditions :

« Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits. »

Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve par-tout les armes à la main.
Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes, (1)
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de tems,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.
C'est elle . . . . .

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états, (2)

---

(1) *Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes.*
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes.

Ceci fait allusion à la prise du rocher d'Aorne, où les troupes d'Alexandre furent arrêtées par les assiégés, qui ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance.

(2) *C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états,*
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas ;
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.

Ces quatre vers peignent admirablement bien Alexandre ; mais, comme l'observe M. l'abbé d'Olivet, cette construction n'est pas exacte. Le premier participe *l'arrachant*, se

Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas ;
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir et donner les couronnes.
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui, témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire ;
Bientôt, le fer en main, vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attends, ou je vais le chercher.

SCÈNE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi! vous voulez, au gré de votre impatience.....

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :
Éphestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat, sous mes drapeaux rangées ;

---

rapporte à la gloire ; et le second *ébranlant*, se rapporte à Alexandre. Le quatrième vers étoit ainsi dans la première édition :

« Attaquer, conquérir, et rendre les couronnes. ».

De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat ;
Et vous serez, seigneur, le juge du combat :
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

Ah, que dit-on de vous, seigneur ! Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis ; (1)
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte, (2)

---

(1) *Ah, que dit-on de vous, seigneur ! Nos ennemis*
Se vantent que Taxile est à moitié soumis ;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.
Racine, dans la première édition, faisoit dire à Axiane :
« Ah, que dit-on de vous, seigneur ! Nos ennemis
» Vous comptent hautement au rang de leurs amis ;
» Ils se vantent déjà qu'un roi qui les respecte..... »

(2) *La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte.*
Imitation de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Je crains les Grecs et les présens qui viennent de leur part.

Virgile avoit pris l'idée de ce vers dans Homère. Corneille l'a depuis imité dans Médée :

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.

Acte IV, scène V.

Madame ; avec le tems il me connoîtra mieux.

AXIANE.

Démentez donc, seigneur, ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence ;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemis plus funestes que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée ;
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche ; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis ;
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays.
Et sa haine, seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend, pour éclater, que vous alliez combattre.

M. de Voltaire s'en est aussi servi :

Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre.

Henriade, *liv.* II.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un foible appui;
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux (1), sans se troubler, ont vu son inconstance.
Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant, pour complaire à sa sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
Et courant, presque seul, au devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi, voudriez-vous, qu'à l'exemple d'un traître,
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître?
Que Porus dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, madame,

---

(1) *Madame, en le perdant, je perds un foible appui;*
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux, etc.

Racine a fait ici quelques changemens. Aprés le vers,
« Attend, pour éclater, que vous alliez combattre.
Axiane ajoutoit:
» O Dieux!...
Porus répondoit:
» Son changement me dérobe un appui,
» Que je connoissois trop pour m'assurer sur lui.
» Mes yeux, *etc.* »

Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
Excitoient tous nos rois, les traînoient aux combats;
Et de qui la fierté refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre. (1)
Il faut vaincre, et j'y cours; bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter. (2)
Oui, madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux, ou mort, mériter votre chaîne :
Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai, peut-être, amener votre cœur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, seigneur, allez. Taxile aura peut-être

---

(1) *Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.*

Ce vers a été imité depuis par Quinault, dans l'opéra d'Armide :

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

(2) *Il faut vaincre, et j'y cours; bien moins pour éviter*
Le titre de captif, que pour le mériter.

On attend le combat avec impatience; on veut savoir quel sera le vainqueur; on s'intéresse pour Porus : mais, loin de satisfaire le spectateur, tout le reste de cet acte se passe en misérables jeux de mots, et en discours doucereux et fades. Cette galanterie, toujours déplacée dans une tragédie, étouffe entièrement l'intérêt.

Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort. (1)
Ne vous informez point de l'état de mon ame :
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, madame?
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
V[illegible]lez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A[illegible]e vous plus revoir peut-être me condamne ;
Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné (2)
Ignore à quelle gloire il étoit destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah! divine princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.

---

(1) *Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.*

Après, pour *ensuite*, est trop du style de la conversation ; alors on ne distinguoit point assez le langage familier d'avec un langage plus relevé.

(2) *Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné.* »

VARIANTE.

« Voulez-vous qu'en mourant, ce cœur infortuné. »

Contre

Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il ? . . . . .

AXIANE.

Allez, seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi, madame, en ces lieux on me tient enfermée !
Je ne puis au combat voir marcher mon armée ! (1)
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile, de son camp, me fait une prison !
C'est donc là cet ardeur qu'il me faisoit paroître !
Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne, au défaut de mon cœur !

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui, pour vainqueurs, ne connoît que vos charmes ;
Et regardez, madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous, deux puissantes armées,

(1) *Quoi, madame, en ces lieux on me tient enfermée!* etc. Pourquoi Axiane reste-t'elle dans le camp de Taxile, dont elle connoît la perfidie? Elle auroit dû suivre Porus.

D'une égale chaleur au combat animées, (1)
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme, en ces lieux, assure votre tête.
Tout est tranquille.....

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité (2)
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi! lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine;
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi;
On me parle de paix! Et le camp de Taxile
Garde, dans ce désordre, une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère?
Il sait trop les hasards.....

---

(1) *Tandis qu'autour de nous, deux puissantes armées,*
D'une égale chaleur au combat animées.

On lisoit d'abord :

« Tandis qu'autour de nous, deux puissantes armées,
» D'une égale fierté l'une et l'autre animées. »

(2) *Et c'est cette tranquillité*
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.

On ne dit point *la sûreté* d'une *tranquillité*.

AXIANE.

Et pour m'en détourner,
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et tandis que, pour moi, son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde ! (1)

---

(1) *Et tandis que, pour moi, son rival se hasarde,*
Sa paisible valeur me sert ici de garde !

Racine a retranché ici un très-grand nombre de vers, que nous avons cru devoir remettre sous les yeux du public :

« Ah ! madame, s'il m'aime, il le témoigne mal !
» Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
» Il devoit, dans un camp, plein d'une noble envie,
» Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
» Balancer mon estime, et comme lui courir,
» Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

» D'un refus si honteux il craint peu les reproches ;
» Il n'a point du combat évité les approches ;
» Il en eût partagé la gloire et le danger ;
» Mais Porus, avec lui, ne veut rien partager.
» Il auroit cru trahir son illustre colère,
» Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE.

» Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
» Se seroit fait, madame, attendre plus d'un jour.
» Non, non ; vous jouissez d'une pleine assurance ;
» Votre amant, votre frère, étoient d'intelligence.
» Le lâche, qui dans l'âme étoit déjà rendu,
» Ne cherchoit qu'à nous vendre, après s'être vendu ;
» Et vous m'osez encor parler de votre frère !
» Ah ! de ce camp, madame, ouvrez-moi la barrière.

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment ;
Et si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille (1)
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, madame. Un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau ;
Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ? (2)
Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

CLÉOFILE.

» Que Porus est heureux ! *etc.* »

Nous nous croyons dispensés de faire aucunes observations sur ces vers.

(1) *Et si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille.* *Le soin qui vous travaille*, expression surannée.

(2) *Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?*
Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.

Cléofile disoit dans les premières éditions :

« Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner,
» Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener. »

Cléofile veut gagner Axiane pour son frère ; mais cette ironie cruelle n'est pas le moyen d'y réussir.

AXIANE.

Vous triomphez, madame, et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur.
Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être, avant le tems, ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui .....

CLÉOFILE.

Mon frère vient; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus; et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'auroit, en effet, épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi! Porus .....

TAXILE.

C'en est fait, et sa valeur trompée,

Des maux que j'ai prévus, se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu.)
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque tems.
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée, (1)
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui, du vainqueur, éviter la poursuite;
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé! Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie! (2)
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes états!
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,

---

(1) *Mais enfin contre moi sa vaillance irritée.*
Le mot de *vaillance* a vieilli, on auroit dû le conserver. Plus une langue est abondante en termes, plus elle est riche.

(2) *Qu'il avoit refusé! Quoi donc, pour ta patrie,*
Ton indigne courage attend que l'on te prie!

VARIANTE.

« Qu'il avoit refusé! Lâche, pour ta patrie,
« Ton infâme courage attend donc qu'on te prie! »

Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger, (1)
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne :
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival. (2)
Aussi bien c'en est fait. Sa disgrace et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour ;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidelle.
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois : aime-moi si tu veux.

TAXILE.

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux, (3)

---

(1) *Ce héros en péril, ta maîtresse en danger*, etc.

Axiane, qui n'aime point Taxile, peut-elle se dire sa *maîtresse* ? Quoi qu'il en soit, les reproches que lui fait cette princesse sont pleins de force et de chaleur ; si toute la pièce étoit écrite de ce style passionné, ou, pour mieux dire, si Alexandre et les autres héros n'y étoient point amoureux, la pièce seroit plus intéressante et moins froide.

(2) *Garde à tous les vaincus un traitement égal,*
Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival.

On lit dans quelques éditions :

« Garde à tous les vaincus un traitement égal,
» Enchaîne ta maîtresse avecque ton rival. »

(3) *Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux.*

Axiane reproche à Taxile son peu de courage, et lui jure *une haine immortelle* ; et Taxile, au lieu de lui rendre compte

Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes ;
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hasarder ; (1)
Et moi-même, en aveugle, on me verroit combattre
La sacrilége main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi,
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi !
Et sur mon propre trône on me verroit placée, (2)
Par le même tyran qui m'en auroit chassée !

TAXILE.

Des reines et des rois, vaincus par sa valeur,
Ont laissé, par ses soins, adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère ;
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.

---

des raisons qui l'ont empêché de combattre, et il en avoit, lui débite des fadeurs amoureuses.

(1) *Un trône que Porus devoit moins hasarder.*
Dans les premières éditions, ce vers commençoit par
« Un sceptre que Porus, *etc.* »
Ce que Racine a substitué convient mieux à l'expression d'*abattre*, qui se trouve deux vers plus bas.

(2) *Et sur mon propre trône on me verroit placée*, etc.
Il faut se ressouvenir qu'Axiane parle devant Cléofile, qu'Alexandre avoit rétablie sur le trône.

Penses-tu que j'imite une foible Persane ?
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ;
Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'univers,
J'aille vanter par-tout la douceur de ses fers ?
S'il donne les états, qu'il te donne les nôtres ;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Régne : Porus ni moi n'en serons point jaloux ;
Et tu seras encore plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas. (1)
Des traîtres, comme toi, font souvent des ingrats,
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :
Alexandre et le tems vous rendront le plus fort ;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.

---

(1) *Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,*
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
On ne se *lave* point d'un *crime par* un *trépas* ; *dans ton sang* auroit été plus juste.

Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre?
Qu'a-t'il dit?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre. (1)
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits. (2)
Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connoître Alexandre (3). Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font par-tout des sujets.

---

(1) *Oui, ma sœur; j'ai vu votre Alexandre.*
Votre Alexandre, est trop du style familier.

(2) *D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,*
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.

Florus a dit à peu près la même chose, en parlant de Rome:

Si magnitudinem illius cum annis compares, ætatem ultrà putes.

« Si vous comparez sa grandeur avec le tems qui l'a vu » naître, vous croirez qu'il n'a pu suffire à la former. »

(3) *Font connoître Alexandre*, etc.
Dans quelques éditions on trouve:
« Le font bientôt connoître, *etc.* »

Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire, (1)
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
Il a fait, à son tour, éclater sa bonté. (2)
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
Retournez, m'a-t'il dit, auprès de la princesse ;
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur.
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur ; de votre sort je vous laisse l'empire ; (3)
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

---

(1) *Il sortoit du combat. Ébloui de sa gloire.*

VARIANTE.

« Il sortoit du combat, et tout couvert de gloire. »

(2) *Il a fait, à son tour, éclater sa bonté.*

Louis Racine prétend qu'Alexandre n'étoit pas capable d'avoir tant de *bonté* pour un traître ; mais son père a du moins pour lui l'histoire d'Arrien, qui dit qu'Alexandre combla Taxile de faveurs, et qu'avant de quitter l'Hydaspe, il réconcilia ce prince avec Porus ; car dans l'histoire, ce n'est point Taxile, mais le frère de Taxile que Porus tue dans le combat.

(3) *De votre sort je vous laisse l'empire.*

L'empire de votre sort n'est pas français. Mais que doit-on penser d'Alexandre, qui, dans le fort du combat, envoie Taxile *disposer les beaux yeux de* sa sœur *à* recevoir *un vainqueur?*

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, *suite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus;
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus. (1)

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée? (2)

(1) *Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.*

C'est le mot d'Annibal à la bataille de Cannes : *Épargnez les vaincus.*

(2) *Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée*
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée? etc.

Après la peinture qu'on a faite d'Alexandre, on est surpris de ne le voir paroître sur la scène que pour jouer, en faveur de Taxile, le rôle avilissant que nous avons déjà blâmé dans Éphestion.

Mais ne le craignez point, son empire est à vous ;
D'une ingrate, à ce prix, fléchissez le courroux.
Maître de deux états, arbitre des siens mêmes,
Allez, avec vos vœux, offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, seigneur! prodiguez un peu moins....

ALEXANDRE.

Vous pourrez, à loisir, reconnoître mes soins.
Ne tardez point ; allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

MADAME, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi, quand je puis tout pour lui?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
Les sceptres, devant vous, ou rendus ou donnés, (1)
De mes propres lauriers mes amis couronnés,

---

(1) *Les sceptres, devant vous, ou rendus ou donnés,*
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens, etc.

Les sceptres ou rendus ou donnés, des amis couronnés de lauriers, etc. ne *font* point *voir* qu'Alexandre *soupire après d'autres conquêtes.*

Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas ;
Mais, dans ce même tems, souvenez-vous, madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je suis venu, l'amour a combattu pour moi ;
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cède autour de vous. C'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t'il s'en défendre ?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages ;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour. (1)
Mais, seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,

---

(1) *Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,*
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.

Selon la grammaire, il faudroit en prose, *aux cœurs les plus durs*, mais cette licence peut être tolérée en vers. Si Racine avoit cru que cette faute fût considérable, il auroit pu très-aisément changer ce vers, et y substituer un autre tour.

Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous ;
La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Étoient seuls, à mes vœux, d'assez dignes objets. (1)
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées, (2)
Aussi bien que ses rois, ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits ;
Amoureux de la gloire, et par-tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.

---

(1) *Etoient seuls, à mes vœux, d'assez dignes objets.*

On dit, *des objets assez dignes* de *mes vœux*, et non *à mes vœux.*

(2) *Les beautés de la Perse à mes yeux présentées.*

VARIANTE.

« Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées. »

Mais,

Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
Il vient, avec plaisir, avouer sa défaite.
Heureux, si votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir !
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire ?
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles esprits. (1)
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois :
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre ;
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive ;
Mais je doute, seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'états, tant de mers qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.

---

(1) *Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez pris,*
Ne devoient arrêter que de foibles esprits.

Où vous me tenez pris, n'est point du style noble ; et d'ailleurs, que veulent dire, *des esprits* qui *s'arrêtent dans de beaux nœuds* : tout ce style est une suite du vice principal du sujet.

Quand l'océan troublé vous verra sur son onde, (1)
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre, en tremblant, se taire devant vous ;
Songerez-vous, seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses états, vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
Où ce grand conquérant l'assuroit de ses feux ?

ALEXANDRE.

Hé quoi! vous croyez-donc qu'à moi-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposoit seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses loix,
Bientôt, en ma faveur, iroit briguer son choix.

---

(1) *Quand l'océan troublé vous verra sur son onde,*
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez, etc.

Cette scène est assurément très-froide ; mais on y remarque de très-beaux vers, tels que celui-ci :

« Et la terre, en tremblant, se taire devant vous. »

C'est précisément l'expression de l'écriture sainte en parlant d'Alexandre :

Siluit terra in conspectu ejus.

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Appaisez seulement une reine offensée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit, sans doute, un rival magnanime ;
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat, je l'ai vu, je l'ai joint ; (1)
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Alloit, entre nous deux, finir notre querelle ; (2)
Lorsqu'un gros de soldats, se jettant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups. (3)

---

(1) *Dans l'ardeur du combat, je l'ai vu, je l'ai joint.*
Il est beau à Alexandre de vanter le courage de son ennemi.

(2) *Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle*
Alloit, entre nous deux, finir notre querelle.
Nous n'aimons point *une fierté qui finit par une querelle.*

(3) *Lorsqu'un gros de soldats, se jettant entre nous,*
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.
Ensevelir est une très-belle expression, c'est celle qui convient à Alexandre, lorsqu'il combat contre des hommes ordinaires.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien, ramène-t'on ce prince téméraire? (1)

ÉPHESTION.

On le cherche par-tout. Mais, quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite, ou son trépas,
Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.
Mais un reste des siens, entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite, (2)
A nous vendre leur mort semblent se préparer. (3)

---

(1) *Hé bien, ramène-t'on ce prince téméraire?*

L'épithète de *téméraire* ne paroît mise ici que pour la rime; Alexandre ne peut désigner ainsi Porus, puisqu'il dit plus bas:

« J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue,
» Tenir la renommée entre nous suspendue;
» Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi,
» L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi. »

(2) *Mais un reste des siens, entourés dans leur fuite,*
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite.

Il y avoit d'abord:

« Mais un reste des siens, ralliés de leur fuite,
» A du soldat vainqueur arrêté la poursuite. »

(3) *A nous vendre leur mort semblent se préparer.*

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

ÉPHESTION *disoit dans les premières éditions* :
« Leurs bras, à quelque effort, semblent se préparer.
ALEXANDRE *répondoit:*
» Observez leur dessein, sans les désespérer. »

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE *seule.*

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ? (1)
Et ne pourrai-je au moins, dans de si grands malheurs,
M'entretenir, moi seule, avecque mes douleurs ! (2)
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.

---

(1) *N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire,*
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?

Des cris de victoire qui reprochent la gloire, sont d'un style obscur et entortillé.

(2) *Et ne pourrai-je au moins, dans de si grands malheurs,*
M'entretenir, moi seule, avecque mes douleurs !

On ne s'entretient *point avecque ses douleurs* ; on ne s'entretient qu'*avec* des personnes. *Avecque* est maintenant banni des vers et de la prose ; le *que* rendoit le vers dur et traînant : voilà ce qui est pour la grammaire et le style. Examinons maintenant la marche de la pièce.

Axiane est dans le camp de Taxile, cet odieux amant dont elle est *poursuivie*, et dont elle se plaint. Alexandre vient l'y trouver. D'où viennent-ils ? et où vont-ils après leur entretien ?

Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre.
On te découvriroit au bruit de tes efforts;
Et, s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée;
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur;
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un secret si fatal au repos de tes jours! (1)
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence?
Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il, en ta présence, échappé des soupirs?
Mais je voulois encor douter de ta victoire;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah! pardonne, grand roi;
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire,

---

(1) *Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours,*
Un secret si fatal au repos de tes jours!

On ne sait pas pourquoi Axiane parle du *secret* qu'elle a *caché* à Porus; il semble qu'elle lui a dit assez clairement à la fin du second acte:

« La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
» Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur. »

Ceci n'est qu'une répétition d'une faute que nous avons déjà relevée dans la scène troisième du premier acte.

Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connoître, en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, et que tu n'entends plus ?
Il est tems que mon ame, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si long-tems attendue.
Il est tems que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi. (1)
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler ;
Qu'en me rendant mon sceptre, il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

---

(1) *Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.*
Le monologue d'Axiane est long et froid. En général, le monologue ne doit être que l'expression d'un cœur combattu par deux passions opposées, ou déchiré par une situation violente. Alors tout ce qu'on dit doit être tourné en sentimens, et non en réflexions.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regretez, madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi ; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître ;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savois......

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il, qu'aux deux bouts de la terre,
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus. Mais, quoi qu'on puisse dire,

Je ne le cherchois pas afin de le détruire. (1)
J'avoûrai que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats;
Et qu'au seul nom d'un roi, jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois, par mes combats divers,
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue,
Tenir la renommée entre nous suspendue;
Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi, (2)
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, madame, a passé mon attente.
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
Et j'ose dire encor, qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire;
Qu'une chûte si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

---

(1) *Je ne le cherchois pas afin de le détruire.*

On dit bien *détruire* un palais, une ville; mais dit-on également *détruire* un homme?

(2) *Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi.*

L'effroi d'un bras, pour *l'effroi causé par un bras*. Expression hasardée et incorrecte.

AXIANE.

Hélas! il falloit bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie;
Puisque, de toutes parts, trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité!
Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, seigneur, dignement combattu?
Falloit-il, par la ruse, attaquer sa vertu?
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite?
Triomphez. Mais sachez que Taxile, en son cœur,
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur;
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice: (1)
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux,
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire;
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis, au lieu de les dompter.
Quoique par-tout, ce semble, accablé sous le nombre,

(1) *Que le traître se flatte, avec quelque justice,*
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.

Il est certain que le refus que Taxile a fait de combattre avec Porus, affoiblit un peu l'honneur de la victoire d'Alexandre.

Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre; (1)
Ils n'ont, de leur défaite, accusé que mon bras;
Et le jour a par-tout éclairé mes combats. (2)
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces;
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes;
Mais, s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurois sauvés, ou combattus tous deux.
Oui, croyez . . . . . .

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible.
Mais, seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers?
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts, dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?
A-t'il de votre Grèce inondé les frontières?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contens de nos états, et charmés l'un de l'autre,

---

(1) *Quoique par-tout, ce semble, accablé sous le nombre,*
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre.

Ce semble, n'est pas même tolérable dans la conversation familière.

(2) *Et le jour a par-tout éclairé mes combats.*

Cette réponse est digne d'Alexandre, et les vers sont dignes de Racine.

Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornoit ses vœux à conquérir un cœur,
Qui, peut-être aujourd'hui, l'eût nommé son vainqueur.
Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime ;
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime ;
Ne vous sentez-vous pas, seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre ame,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, madame;
Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelqu'atteinte à sa gloire passée.
Mais, quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, madame, un vainqueur désarmé.
Mon ame, malgré vous, à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoûriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes.
Vous verriez ......

AXIANE.

Ah ! seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste,

Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ? (1)
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus,
Se plaire sous le joug, et vanter vos vertus ;
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert, à ce cœur que vous persécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser par-tout la main qui me tourmente ?
Tant de rois, par vos soins, vengés ou secourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus ?
Non, seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même, (2)
Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

---

(1) *N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste,*
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?

Cette pensée est-elle exprimée bien clairement ? elle sent un peu le langage précieux. Quoi qu'il en soit, tout ce que dit Axiane rend Alexandre très-grand, mais il l'est beaucoup moins lorsqu'il parle lui-même.

(2) *Non, seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,*
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même.

Pompée, dans Corneille, tient à Sertorius un langage à peu près semblable :

Eh ! votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;
Qu'en assujettissant, vous avez l'art de plaire ;
Qu'on croit n'être, en vos fers, qu'esclave volontaire ;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Acte III, Scène II.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
Mais, madame, après tout, ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence :
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Son ombre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos états par sa chûte ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile . . . . . .

AXIANE.

Quoi, le traître !

ALEXANDRE.

Hé, de grâce, prenez des sentimens plus doux ;
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses états, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.

Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime. (1)
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs;
Je le laisse lui-même expliquer ses desirs.
Ma présence, à vos yeux, n'est déjà que trop rude;
L'entretien des amans cherche la solitude. (2)
Je ne vous trouble point.

---

(1) *Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même*
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.

Les amours d'Alexandre pour Cléofile, et de Porus pour Axiane, sont le principal vice de la pièce; la scène où ce défaut frappe davantage est celle-ci; le vainqueur de l'Inde n'y paroît être que le médiateur d'une petite intrigue, à peine digne de la comédie.

(2) *Ma présence, à vos yeux, n'est déjà que trop rude;*
L'entretien des amans cherche la solitude.

Une *présence rude*, un *entretien* qui *cherche la solitude*; la première expression est de mauvais goût, et la seconde est précieuse.

Alexandre, froidement amoureux, est déjà ridicule; mais il le paroît bien plus encore, lorsqu'en confident discret, il se retire pour ne point troubler l'*entretien* de Taxile et d'Axiane.

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roi, (1)
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur, combattre ma colère.
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire;
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame?
Es-tu prêt? . . . . .

---

(1) *Approche, puissant roi,*
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, etc.

Racine ne s'est servi que deux fois de l'ironie, ici et dans Andromaque; mais elle est supérieurement employée dans cette dernière pièce.

Cette scène, par la situation, par la manière dont elle est traitée, ressemble beaucoup à une scène de Corneille, où Viriate dit à Perpenna, dans Sertorius:

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit.
. . . .
Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire? Et par quel charme un jour,
Obliger sa couronne à payer son amour?

Acte II, Scène IV.

TAXILE.

Ah, madame! éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même ;
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais.
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jète, jète les yeux sur Porus et sur toi ;
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roi faisoit la différence. (1)
Je l'aime, je l'adore ; et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire ;
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée !
L'image de Porus n'en peut être effacée.
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,

---

(1) *D'un esclave et d'un roi faisoit la différence.*
On lit dans la première édition :
« D'un lâche et d'un héros faisoit la différence ».

Je me perdrois, madame, et ne vous plairois pas.
Je ne puis donc . . . . . .

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime ;
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus, dans le tombeau,
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés,
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore :
Venge nos libertés qui respirent encore :
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien ? Je vois, sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros ;
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez, peut-être, (1)

---

(1) *Madame, c'en est trop. Vous oubliez, peut-être,*
Que si vous m'y forcez, etc.

Racine a supprimé ici les vers suivans. Taxile reprenoit ainsi dans la première édition :

« Hé bien, n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes,
» Contre tant de mépris, sont d'impuissantes armes.
» Mais c'est user, madame, avec trop de rigueur,
» Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

Que si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains ;
Que vous et vos états, tout est entre mes mains ;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai . . . . . .

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière.
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs ;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte : (1)
Appelle à ton secours la terreur et la crainte :
Parle en tyran tout prêt à me persécuter ;
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Sur-tout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt . . . . . .

» Tout amant que je suis, vous oubliez, peut-être,
» Que si vous m'y forcez, *etc.* »

(1) *Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte.* Racine fait toujours *dépouiller* actif. Dans Athalie :

« Avez-vous dépouillé cette haine si vive » ?

Nous croyons qu'il seroit plus exact d'en faire un verbe neutre.

SCÈNE IV.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

Ah ! quittez cette ingrate princesse, (1)
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous désespérer !
Oubliez......

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne ;
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue.

---

(1) *Ah ! quittez cette ingrate princesse,*
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse.

Cléofile arrive sur la scène, on ne sait d'abord pourquoi ; elle avoit pourtant une raison à faire valoir ; c'étoit d'annoncer à son frère que Porus n'étoit point mort, comme on l'avoit cru. Il est vrai qu'elle le lui apprend dans la même scène, mais c'est par là qu'elle auroit dû commencer.

Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant,
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours. Je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
Courez. On est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi! Porus n'est point mort! Porus vient de paroître! (1)

CLÉOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnoître;
Il l'avoit bien prévu. Le bruit de son trépas,
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.

---

(1) *Quoi! Porus n'est point mort! Porus vient de paroître!*

VARIANTE.

« Quoi, ma sœur, on se bat! Porus vient de paroître! »

Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

SCÈNE V.

TAXILE *seul.*

Quoi ! la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire !
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré !
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête ;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un si grand différend se termine sans nous. (1)

---

(1) *N'attendons pas, dans un lâche courroux,*
Qu'un si grand différend se termine sans nous.
Voilà un acte fini ; et, si l'on en excepte la scène précédente, où Cléofile vient dire que Porus n'est point mort, l'action n'est pas plus avancée qu'au commencement.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi! vous craignez Porus, même après sa défaite!
Ma victoire, à vos yeux, sembloit-elle imparfaite? (1)
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres, par-tout, ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée:
Mais, seigneur, c'est un roi malheureux et soumis;
Et dès lors, je le compte au rang de vos amis.

---

(1) *Ma victoire, à vos yeux, sembloit-elle imparfaite?* etc.
Ce vers, et les deux suivans, étoient ainsi dans la première édition:

« Ma victoire, à vos yeux, semble-t'elle imparfaite?
» Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter;
» Lui-même, à son vainqueur, il se vient présenter.
» Loin de le craindre, *etc.* »

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre ;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre ;
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre ;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir, (1)
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse . . . . .

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, seigneur, je le confesse ;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs, qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes ;
Que son bras fut long-tems l'appui de nos provinces ;
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups ;
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât par-tout à la suite du vôtre.
Mais, si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.

---

(1) *Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,*
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.

Le punir de m'avoir forcé à le punir. La répétition du mot *punir* fait ici un très-mauvais effet. Si cette négligence est échappée à Racine, on doit juger quelle attention il faut avoir pour écrire purement.

Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, et m'en voudra punir;
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, seigneur, son injuste courroux ?
Mon ame, loin de vous, languira solitaire.
Hélas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendroit alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop, madame; et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'états qu'on m'a vu conquérir,
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre ame,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage.
Si près de l'océan que faut-il davantage,
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant ?
Alors ......

CLÉOFILE.

Mais quoi, seigneur, toujours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre ?

Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans,
Des pays inconnus même à leurs habitans? (1)
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer. (2)

---

(1) *Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans,*
Des pays inconnus même à leurs habitans?

C'est la pensée de Quinte-Curce, *liv. IX.*

Nous voici, dit Cœnus à Alexandre, *au bout du monde; et vous vous préparez à chercher une nouvelle Inde, inconnue même aux Indiens.*

(2) *Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?*
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.

Autre imitation de Quinte-Curce.

Vous pensez à faire sortir de leurs retraites des hommes qui vivent parmi les serpens et les bêtes féroces, comme si vous prétendiez étendre l'éclat de vos victoires dans plus de lieux que le soleil n'en éclaire. Ibid. *liv. IX.*

Rotrou, avant Racine, avoit fait usage de cette idée, qu'il avoit lui-même empruntée de Sénèque; il y fait dire à Hercule, dans la tragédie qui porte le nom de ce héros mourant:

Sur quels bords a-t'on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne se soient signalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumière.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.

Un poëte moderne s'est approprié la pensée du quatrième

Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau, du moins, demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée, (1)
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consommée?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connoître.... (2)

ALEXANDRE.

Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paroître. (3)

---

vers de Racine, l'une des plus belles de ce poëte, en appelant *tombeau de la nature* les extrémités du nord.

(1) *Pensez-vous y traîner les restes d'une armée?*

Ceci paroît encore imité de Quinte-Curce.

Regardèz ces corps épuisés de sang, couverts de blessures et de cicatrices. Ibid. *liv. IX.*

(2) *Vos soldats, dont la vue excite la pitié,*
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connoître....

Laissé la moitié: cette expression est louche, mais l'idée en est belle.

VARIANTE.

« Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
» Qui d'eux-même, en cent lieux, ont laissé la moitié;
» Par leurs gémissemens vous font assez connoître.... ».

(3) *Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paroître.*

Nous reconnoissons Alexandre à ce discours; mais nous ne le reconnoissons plus, lorsqu'il dit plus bas:

« Cependant de Taxile appuyons les soupirs ».

De plus, on *n'appuye* pas des *soupirs*.

Ces cœurs qui, dans un camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent, en murmurant, les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre; et, blâmant leurs murmures,
Brigueront, à mes yeux, de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses desirs.
Je vous l'ai dit, madame; et j'ose encor vous dire.....

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la reine.

SCÈNE II.

AXIANE, ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Porus respire.
Le ciel semble, madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend......

AXIANE.

Hélas, il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine:
Il y court; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée:

En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage. (1)
Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder. (2)

---

(1) *Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage*
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

Louis Racine prétend qu'il y a ici une faute d'impression, et qu'il faudroit substituer les deux vers suivans à ceux-ci :

« Il faut bien qu'il succombe, et malgré son courage,
» Tombe sur tant de morts qui ferment son passage. »

Nous croyons, avec lui, que ces vers, corrigés de cette manière, seroient beaucoup plus exacts.

(2) *Dans les bras de la mort il le va regarder,*
Si toutefois encore il ose l'aborder.

L'image du premier vers est empruntée d'un passage de l'Iliade d'Homère, qui représente les Grecs regardant Hector tué par Achille, et couché sur la poussière.

L'image du second vers, ou du moins l'idée qu'il renferme, a pour modèle un des plus beaux morceaux d'une autre Iliade attribuée à Quintus de Smyrne; c'est l'endroit où il parle de la mort d'Achille.

Tout mort qu'il est, les Troyens le redoutent encore, tels que de foibles agneaux qui, à l'aspect d'un loup privé de vie, sont glacés d'épouvante, et le fuient comme s'il étoit vivant.

ALEXANDRE.

Non, madame, mes soins ont assuré sa vie ;
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui !
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appui !
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre !
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, seigneur : vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis ;
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un et l'autre ;
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver ;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colère,
Mériteroient, sans doute, un vainqueur plus sévère ;
Son orgueil, en tombant, semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi :
J'en dépouille, madame, et la haine et le titre ;
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre ;
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irois à ses pieds mendier un asyle !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas !
Ah, seigneur ! votre haine a juré son trépas.

Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire. (1)
Qu'une ame généreuse est facile à séduire ! (2)
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous. (3)

---

(1) *Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.* Alexandre a dit au quatrième acte :

« Je ne le cherchois pas afin de le détruire ».

(2) *Qu'une ame généreuse est facile à séduire !* Voilà de ces vers qu'on retient avec plaisir, parce qu'ils contiennent à la fois une maxime et un sentiment. L'auteur s'est plu dans cette pensée; il l'a employée une seconde fois, mais différemment, dans Britannicus :

« Cette défiance
» Fut toujours, d'un grand cœur, la dernière science ;
» On le trompe long-tems ».

(3) *Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.* Racine a retranché ici les vers suivans :

« Je croyois que, touché de mes justes alarmes,
» Vous sauveriez Porus.

ALEXANDRE.

» Que j'écoute vos larmes,
» Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
» Désespère Taxile, et brave mon pouvoir !
» Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?
» C'est moi, dont la faveur le noircit et l'opprime ;
» Vous le verriez, sans moi, d'un œil moins irrité ;
» Mais on n'en croira pas votre injuste fierté :
» Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,
» Consultez votre amour, consultez votre haine.
» Vous le pouvez, d'un mot, ou sauver, ou punir.
» Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

Armez-vous

Armez-vous donc, seigneur, d'une valeur cruelle,
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous étoit offerte.

AXIANE.

» Hélas! que voulez-vous que ma douleur prononce?
» Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce?
» Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
» Que je livre à Taxile, ou Porus, ou mon cœur?
» Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile?
» Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
» J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour?
» Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
» Punissez les mépris d'une fière princesse,
» Qui, d'un cœur endurci, le haïra sans cesse.

CLÉOFILE.

» Et pourquoi ces mépris, qu'il n'a pas mérités?
» Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés.
» Pourquoi garder toujours cette haine enflammée?

AXIANE.

» C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée.
» Je connois vos desseins. Votre esprit allarmé
» Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
» Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
» Il saura quelle main l'expose à ma colère.
» Heureuse, si je puis lui donner aujourd'hui,
» Plus de haine pour vous, que je n'en ai pour lui!
» Armez-vous donc, seigneur, *etc.* »

Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux ;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même ; (1)
Que Porus, de son sort, soit l'arbitre suprême.

SCÈNE DERNIÈRE.

PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, GARDES *d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

Hé bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée. (2)
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.

---

(1) *Je veux bien le consulter lui-même ;*
Que Porus, de son sort, soit l'arbitre suprême.

On lisoit dans la première édition :

« Le voici. Consultons-le en ce péril extrême ;
» Je veux à son secours, n'appeler que lui-même. »

(2) *Cette fierté si haute est enfin abaissée.*
Je dois une victime, etc.

Alexandre n'étoit pas homme à humilier son ennemi après l'avoir vaincu, ni à abuser de sa victoire, pour forcer Porus à consentir au bonheur de Taxile.

Cette reine, elle seule, à mes bontés rebelle, (1)
Aux dépens de vos jours, veut vous être fidelle ;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile !

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné sa sœur. Il t'a vendu sa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile !

CLÉOFILE.

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION.

Oui, seigneur, il est mort ;

---

(1) *Cette reine, elle seule, à mes bontés rebelle.*

VARIANTE.

« Axiane, elle seule, à mes bontés rebelle. »

Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu. Mais au lieu de se rendre, (1)
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée,
Se soutenoit encor contre toute une armée,
Et d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie;
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu: (2)
Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
C'en est fait, a-t'il dit, *et ta perte est certaine,*
Porus; il faut périr, ou me céder la reine.
Porus, à cette voix, ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille:
N'entends-je pas, dit-il, *l'infidèle Taxile,*
Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
Viens, lâche, poursuit-il, *Axiane est à toi.*
Je veux bien te céder cette illustre conquête;
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.

---

(1) *Porus étoit vaincu. Mais au lieu de se rendre.*

Porus joue ici un bien plus grand rôle qu'Alexandre, qui ne sait que dire des choses galantes, et se mêler d'intrigues.

(2) *Quand sur ce champ fatal Taxile descendu.*

Il est affreux à Taxile d'attendre le moment où Porus est las de combattre, pour l'attaquer : ce lâche n'est point digne de l'amitié d'Alexandre.

Approche. A ce discours, ces rivaux irrités,
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe, et lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes ;
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas, n'est funeste qu'à lui !
Que lui sert, au tombeau, l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous.

AXIANE.

Oui, seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile.
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venoit-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, seigneur, cette grande victime.

Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.
Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême,
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même. (1)

PORUS.

Alexandre, il est tems que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus, crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis ;
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre ;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien,
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien. (2)
Parle ; et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

---

(1) *Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême,*
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

Racine a retranché ici quatre vers.

« Ah ! madame ! sur moi laissez tomber leurs coups ;
» Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.
» Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire
» Pouvoit, à mes soupirs, accorder la victoire ?
» Alexandre, il est tems, *etc.* »

(2) *Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien,*
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle ; etc.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser ;
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée ;
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En roi. (1)

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai pas ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux ; et seuls, de tant de rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(*à Cléofile.*)

Ce traitement, madame, à droit de vous surprendre ;
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.

Cornélie dit à César, dans la mort de Pompée, de Corneille :

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, *etc.*

Acte III, Scène V.

(1) *En roi.*

Cette réponse est fière ; elle est d'autant plus belle, qu'elle est conforme à la vérité historique.

Je vous aime ; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompheroit ; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout, achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains ;
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire ; (1)
Faites, dans sa naissance, admirer votre empire ;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux. (2)]

AXIANE.

Oui, madame, régnez, et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en alarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes.

---

(1) *Prenez les sentimens que ce rang vous inspire.*
Il y avoit d'abord :

« Prenez les sentimens que ce roi vous inspire. »

(2) *De la sœur de Taxile oubliez le courroux.*
Ce vers rappele le mot sublime de Louis XII :

Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.

Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends. Je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, seigneur, rangez l'univers sous vos lois ;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits. (1)
Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne.
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;
Mais ne me pressez point. En l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, madame, pleurons un ami si fidèle ;
Faisons, en soupirant, éclater notre zèle ;
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

---

(1) *Il me verra moi-même appuyer vos exploits.*

Porus, depuis ce tems, accompagna Alexandre dans ses conquêtes, et remplit l'Inde des monumens de son zèle, ou plutôt de son admiration pour ce vainqueur généreux.

Philostrate, vie d'Apollonius.

FIN.

EXAMEN D'ALEXANDRE LE GRAND.

Porus, vaincu et rétabli sur le trône par Alexandre : telle est, sans doute, l'action principale que Racine a prétendu mettre sur la scène. Mais les divers épisodes des amours d'Alexandre et de Cléofile, d'Axiane pour Porus, de Porus pour Axiane, étouffent entièrement ce sujet. C'est donc à l'amour qui n'est point tragique qu'on doit attribuer les imperfections dont cette pièce fourmille. On est révolté de voir des héros, qui avoient les plus grands intérêts à démêler, s'occuper de fades galanteries ou d'intrigues avilissantes.

D'après l'idée que l'histoire nous donne d'Alexandre, on s'attend à voir un héros qui, dévoré du seul desir de la gloire, regarde l'univers comme un champ trop resserré pour son ambition. Dans la pièce de Racine, ce n'est qu'un amant doucereux, qui, uniquement pour se rapprocher de sa maîtresse, entreprend la conquête de l'Inde, et se borne ensuite à vouloir forcer Porus de céder Axiane à Taxile. *Ce n'est pas*, comme dit Saint-Évremond, *qu'on ne conçoive une très-grande idée d'Alexandre,*

lorsqu'on parle de lui ; mais lorsqu'il parle lui-même, il n'a pas la force de la soutenir.

Si l'on compare Porus avec Alexandre, le rôle du premier efface entièrement celui du second ; on seroit même tenté de croire qu'il est le héros principal de la pièce, tant il paroît avoir de supériorité sur son vainqueur. Malgré cet avantage, Porus n'est point encore tel qu'il devroit être ; il ressemble plutôt à un de *ces preux chevaliers qui couroient aux combats pour plaire à leurs dames*, qu'à un roi des Indes renommé par sa fierté, son amour pour la gloire, et l'envie qu'il portoit à la célébrité de son ennemi.

Les caractères de Taxile, d'Axiane et de Cléofile sont de même foibles et inconséquens, et toujours gâtés par cette misérable galanterie qui infectoit alors les romans et le théâtre. Le lieu de la scène ne convient pas non plus à la plus grande partie des acteurs. et sur-tout à Axiane, dont les intérêts, si opposés à ceux de Taxile, ne lui permettoient pas de rester dans le camp de ce roi. Les scènes sont presque toujours mal liées ; les acteurs viennent et s'en vont souvent sans raison ; et le dénouement n'étant point amené par ce qui le précède, n'a aucun effet. Tout le mérite de cet ouvrage se réduit à la scène où Éphestion vient proposer la paix ou le combat, et à quelques beautés de détail qui se trouvent dans le rôle de Porus et d'Axiane. Enfin, selon nous, si Racine, dans cette pièce, a fait quelques progrès pour le style, il n'en a point fait pour la manière

de conduire une action tragique ; et cette seconde pièce, écrite plus correctement que la première, lui est bien inférieure pour l'intérêt.

FIN DU TOME PREMIER.





